

907.c.2.

ESSAIS

POLITIQUES

SUR

L'ÉTAT ACTUEL

DE

QUELQUES PUISSANCES.

1843

POLLITORS

AND

RENTAL ACTS

OUTRAGES TO RESOURCES

ESSAIS
POLITIQUES
SUR
L'ÉTAT ACTUEL
DE

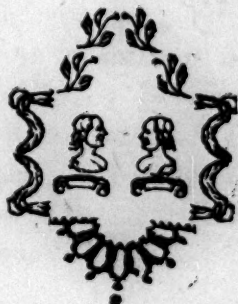
QUELQUES PUISSANCES. *R*

PAR M. R. C. B.

*Rutledge, chevalier baronnet (Barbier
n° 5894)*

*Atque utinam Respublica..... in homines non tam
commutandarum rerum, quàm evertendarum
cupidos incidisset.*

CICER. de Officiis lib. II. cap. I.



L O N D R E S.

1 7 7 7.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

CIOER. de ORG. M. L. C. P. 18



1332702

2 3 4 5



A MONSIEUR R... N...

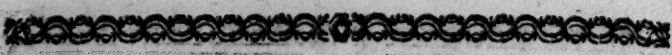
MON CHER AMI,

C'EST à vous que j'offre ces fruits de quelques observations sur la conduite & les intérêts politiques de quelques peuples de l'Europe. Elles ne respirent que la concorde & la paix. Quand le système que je propose, n'aurait pas d'autre mérite, il serait suffisant pour mériter votre approbation, & j'ai toujours préféré celle d'un petit nombre d'hommes philosophes, tels que vous, aux suffrages du vulgaire où j'ai souvent trouvé les grands confondus. Sortis l'un & l'autre d'ancêtres qui obéissaient au même maître, nos destinées ont voulu que nous suivissions des partis opposés : ce fut un arrêt du sort, que nos cœurs ont rendu inutile, sans porter atteinte à nos opinions, & sans trahir nos engagements. Puissent les nations amies offrir un jour un concert semblable, & l'humanité ne plus gémir de leurs fureurs insensées ! C'est un souhait que nous avons souvent fait ensemble, j'y mets autant d'ardeur que dans les sentimens dont je suis pénétré pour vous.

Je suis, mon cher ami,

Votre très-humble
& très-obéissant serviteur.

R... C. B.

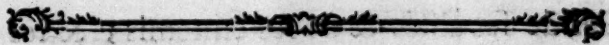


AVERTISSEMENT.

LES idées développées dans cet ouvrage, peuvent acquérir un nouveau mérite par les circonstances où il sera publié ; on s'est hâté, par cette raison, d'en publier la première partie où il est traité de l'Angleterre & de la France. Son succès déterminera à mettre au jour la seconde, où il sera parlé des autres puissances de l'Europe. On n'implorera point l'indulgence du lecteur sur les négligences de style, qui pourraient s'y rencontrer; dans une matière aussi grave, il est plutôt question des choses, que des phrases ; & si la grandeur de l'intérêt n'entraîne & n'absorbe toute son attention, toute la pompe des mots & toute l'élégance de la diction ne feraient qu'un effet faible & stérile, fort éloigné de celui qu'on s'est proposé.



PREMIÈRE PARTIE.



INTRODUCTION.

DE L'ANGLETERRE

ET

DE LA FRANCE.



UN cinquième prince de la maison de Bourbon vient de s'asseoir sur le trône des Lys. Malgré sa grande jeunesse , l'Europe entière attentive tient les yeux ouverts sur les premières démarches de son règne. Les princes inquiets forment des présages d'après ses actions , & ce qui peut percer de son caractère , à travers les premiers efforts que font ses mains sans expérience , pour supporter le sceptre qui leur est tombé en partage ; leur crainte ou leur ambition trace

des plans qui , sans doute , influeront beaucoup sur les prospérités de la France , ainsi que sur celles de ses alliés & de ses ennemis ; & les destinées de l'Europe se préparent au gré de leurs passions , de leurs intérêts & de leur puissance.

L'immense & superbe héritage que Louis XV. laisse à son successeur , avec de grands moyens , offre des brèches plus grandes encore à réparer ; des peuples abbatus & découragés par des guerres malheureuses qu'ont suivi de honteuses & flétrissantes paix , des finances épuisées malgré l'énormité des impôts , des dettes effrayantes & qui se sont accumulées malgré les violences , les infidélités , les extorsions de l'administration passée ; point de crédit au-dedans , encore moins au-dehors ; pas plus de considération actuelle chez des voisins accoutumés à la voir écrasée par ses fautes & noyée dans son désordre ; pour comble de malheur , peu d'estime d'elle-même jusque dans le sein de la nation ; en un mot tout

ce qui peut rendre les maux politiques d'un grand empire incurables , & les remèdes rares , difficiles & inefficaces ; telle est aujourd'hui cette monarchie , en supposant que ce dernier titre soit compatible avec la confusion de ses loix & la nullité de sa constitution. Cependant , en calculant les ressources infinies qu'elle tient des mains prodigues de la nature , ses rivaux doivent sentir les avantages qui lui restent & combien il est possible , combien il peut même n'être pas éloigné qu'elle se relève glorieuse & triomphante du sein de sa décadence & de ses ruines. Une administration flottante & interrompue , presque toujours ravie aussi-tôt que confiée à des hommes avides & sans lumières , a fait tout le mal qu'elle a pu à la fin du dernier règne ; mais elle n'a touché ni au ciel ni au fol. Avec ces deux grands avantages , les abus de toute espèce de tyrannie n'empêcheront jamais les hommes d'y pulluler & d'y accourir ; & il fera tou-

jours possible à la sagesse d'un meilleur gouvernement, d'effacer jusqu'à la trace des plus grandes calamités que les vices de celui qui a précédé y auront ramassées.

En effet, l'histoire de cette monarchie offre presque à chaque pas quelques circonstances accidentelles, quelques ressources locales, qui luttant à la fois contre la mollesse, les illusions, les vices, l'imbécillité de ses maîtres, & contre le nombre, les forces, l'adresse de ses ennemis, l'ont arrachée à la destruction la plus prochaine, pour lui rendre, au moins pendant quelques instants, la prééminence & la splendeur qu'elle ne devait point cesser d'avoir. Ces éclairs de grandeur & de prospérités ont toujours brillé si vite, après les plus grands désastres, qu'on doit en conclure que tel serait son état naturel & permanent, si un manque absolu de principes dans sa constitution n'y rendait tout aussi flottant & aussi versatile, que l'esprit léger de ses peuples.

Comme tout, par conséquent, y est affaire de circonstances, & y dépend du hasard des événemens, à qui le caractère de celui qui gouverne se communique avec bien moins d'obstacles, que dans un pays où la volonté du maître aurait à lutter contre des maximes dans la politique, & contre des êtres qui auraient de la consistance; les vicissitudes de gloire & de décadence doivent se succéder bien plus rapidement qu'ailleurs, & chaque règne doit avoir les mêmes différences, que les facultés physiques & morales du prince qui y porte la couronne. Ainsi, aux langueurs du dernier règne, bien faites pour éclairer celui qui commence, peuvent succéder des mesures sages & modérées, des plans d'économie & d'encouragemens pour l'intérieur, qui prépareront à des projets de réparailles & de compensations des usurpations qu'ont faites au-dehors des voisins ambitieux, pendant le sommeil du dernier monar-

que. L'illusion de l'alliance de la France avec la maison impériale peut disparaître ; ou , si son prestige résistait aux réflexions que ses suites ne manqueront pas de suggérer , elle peut devenir le germe des discordes qui entraîneront l'occident dans la querelle qui doit diviser Vienne , Berlin & Pétersbourg , quand ces puissances auront senti les conséquences du partage qu'elles viennent de faire , & dans lequel se trouve le principe du bouleversement de l'Europe. On verra par la suite , à quelle cause il faut attribuer l'enthousiasme aveugle qui a produit le concert de ces trois puissances , & la facilité qu'elles ont rencontré à remplir des vues avides , qui doivent être fatales à quelques unes d'elles , un jour ou l'autre.

L'avenir des nations dépend des fautes ou de la sagesse , des vices ou des vertus des rois ; & les cœurs de ceux-ci sont entre les mains de Dieu. Quelqu'éclairés que soient les hommes ,

ils ne peuvent déterminer ce qui arrivera; mais ils peuvent présenter aux maîtres de la terre les conseils de la philosophie, & les vues de la vraie politique. Le citoyen qui s'est occupé de la science des nations & des empires, doit, pour ainsi dire, à l'humanité & à sa patrie le tribut des vérités qui l'ont frappé, sur-tout quand il croit qu'elles peuvent être la source du bonheur public: un gouvernement sage doit encourager toutes les bouches & toutes les plumes qui lui offrent les fruits de cette vaste & profonde étude, qui est proprement son lot; il raccourcit lui-même tous les moyens qu'il a de multiplier ses lumières, s'il confond avec une licence dangereuse, une censure utile; s'il punit des erreurs souvent involontaires; s'il s'offense d'un langage sincère & véhément, qui est celui du vrai zèle, & que la tyrannie ne manque jamais de prendre pour celui de l'audace & de la révolte.

Nous serons obligés de fronder bien des préjugés reçus, & de censurer un grand nombre des moyens passés, dans ce que nous allons dire de la France & de l'Angleterre. La discussion de cette matière entraînera l'examen de quelques abus que l'on pourra nous savoir mauvais gré d'avoir découverts, & nous exposera à parler avec liberté de quelques hommes, dont l'enthousiasme de la nation a consacré les actions & la mémoire.

Nous allons tracer à la France & à l'Angleterre, à la suite des erreurs de leur politique passée, & en contraste avec ses fruits sanglants, des voies pacifiques d'indemnité & d'accroissement, vis-à-vis des puissances qui n'ont point étendu réellement leur pouvoir, en reculant les bornes de leur domination. Tandis que celles-ci semblent oublier leur haine & leur jalousie pour ravager & envahir; que ces deux empires, les premiers de l'Europe, sans contredit, sentent

enfin que c'est dans la préservation de la paix , dans l'observation de la justice mutuelle , dans un concert heureux & profitable , que gissent l'augmentation véritable de leur pouvoir & de leur éclat , & les causes efficaces de l'abbaissement & de la dépendance des autres.

Si les premiers instans du règne de Louis XVI. pouvaient être marqués par le grand événement d'un accord aussi sage , & même devenu indispensable , pour prévenir toutes les calamités auxquelles les deux peuples ont été en proie ; l'Angleterre si prudemment constituée au-dedans , ne se trouverait pas moins affermie & assurée dans ses rapports au-dehors , que des préventions , auxquelles les circonstances où elle s'est engagée ont seules donné quelque ombre de plausibilité , lui ont souvent fait méconnaître. La France , au sein d'une sécurité inaltérable , aurait le loisir heureux de prendre une forme intérieure , dont ses illusions guerrières l'ont

distraite : ce défaut a été , jusqu'à présent , la véritable & unique cause , qu'au sein même de toutes les ressources , toutes lui ont toujours manqué. L'une & l'autre , isolées & indépendantes des intrigues & des efforts du reste des souverains , ne serviraient plus tour-à-tour , aux dépens de leur intérêt propre , à l'ambition & à l'avarice d'autrui , en renouvelant à chaque petit attentat politique de quelques voisins inquiets & rusés , ces guerres longues sanglantes & ruineuses , dont tous les maux ont été pour elles & tous les avantages pour eux.

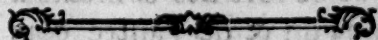




ESSAIS POLITIQUES SUR L'ÉTAT ACTUEL

D E

QUELQUES PUISSANCES.



CHAPITRE PREMIER.

De l'Angleterre au dedans.

CE ferait un défaut énorme de considération des causes & des circonstances, que de confondre l'esprit de jalousie & de rivalité, qui met si souvent les armes à la main à la France & à la grande Brétagne, avec celui qui divisait ces puissances avant les deux derniers siècles. Il est aussi différent dans son principe, que ces

A

empires différent eux-mêmes de ce qu'ils étaient, ne & tient nullement aux mêmes objets. Ceux qui furent l'aliment & la source de leurs anciennes inimitiés, ont disparu, sans la moindre apparence d'être jamais ramenés par le cercle des événemens. Avec un peu d'attention, & assez de hardiesse pour franchir le préjugé qui fait regarder le système actuel, comme le seul qui soit compatible avec leurs intérêts réels, on est étonné d'en découvrir la faiblesse & le néant, & d'apercevoir, à travers les préoccupations d'une politique bornée, que rien n'a pu consacrer que l'habitude de se haïr, combien ce système insensé les contredit & les écrase. Tout les faits que renferme l'histoire, depuis cette époque, ne font qu'une chaîne de désastres & de calamités, qui viennent à l'appui, & prouvent que cette ardente & implacable antipathie n'a donné lieu qu'à quelques triomphes vains & ridicules que le fort des combats a mis alternativement de l'un & de l'autre côté, sans autre effet que d'irriter ou d'exalter la vanité nationale qui s'en est repue, aux dépens de la félicité des peuples. Les profits réels, s'il en fut, ont tous passé, comme nous l'avons dit, du côté des alliés qui n'ont pas eu de peine à consacrer aux yeux de l'animosité & de l'orgueil, sous le nom de la seule balance assurée & du seul équilibre des puissances de l'Europe, un délire aussi favorable & aussi fructueux aux vues de leur ambition & de leur avarice.

Pour faire sentir cette vérité & approfondir cette matière, il faut comparer les vues de la

grande Brétagne & ses moyens aux besoins de son état actuel considéré sous le plus grand point d'extension possible ; voir bien ce qu'elle peut & ce qu'elle doit chercher à s'assurer ; peser sagement les voies les plus courtes & les plus certaines qu'elle puisse se proposer , pour que les objets de son ambition naturelle & raisonnable ne puissent lui échapper. L'examen de ces choses suppose celui de ce qu'elle est , & de tout ce qu'elle peut politiquement désirer d'être.

L'Angleterre est gouvernée par un prince de la maison de Brunswick ; c'est le troisième de cette famille qui y règne. La paix d'Aix-la-Chapelle l'a affermi sur le trône Britannique. Plongée pour jamais dans l'oubli & le néant , la race malheureuse des Stuarts est prête à finir , avec deux rejettons infortunés , également perdus de vue par leurs anciens sujets & par tous les peuples de la terre. George III. commande avec sécurité à une grande nation libre, commerçante & guerrière , dont les îles britanniques & d'immenses colonies dans le nouveau monde forment la vaste domination : elle s'étend encore véritablement sur toutes les mers de l'univers , & par-là le peuple anglais s'est rendu , sinon le plus considérable , du moins le plus considéré de tous les peuples : cette prééminence est & sera , tant qu'il saura la garder , la base solide de sa gloire & de sa puissance , & l'obstacle insurmontable qui rendra vains les efforts de ses ennemis.

Lorsqu'il eut la sagesse de tourner tous ses efforts à l'acquiescer , la France , la seule rivale

qui pouvait s'y opposer , livrée à des factions intestines , n'avait ni le tems ni la force de la prévenir ; & depuis , sa politique toujours divertie par ses langueurs & ses illusions accoutumées , en a assez mal apprécié les conséquences , pour s'endormir sur les moïens & les circonstances propres à le tenter , qui se sont présentés à elle. Calculant toujours mal , & ramenant perpétuellement les objets aux erreurs de sa fausse ambition , que sa vaine gloire a toujours entretenue & toujours trompée , elle s'est constamment rassurée sur le petit nombre de troupes de l'Angleterre , sans ouvrir les yeux sur le peu de besoin que lui en laisse cette supériorité maritime qu'il serait vain & insensé de vouloir lui ravir , au point où elle est parvenue. A la faiblesse de ses armées de terre , que cependant la nature & l'esprit des attaques & de la défense qu'elle doit se proposer , rendent plus que suffisantes , on s'est amusé à comparer jusqu'à présent , avec faste , un état formidable de milice , qui ne verra jamais ses côtes & qui devient de jour en jour moins à redouter pour elle , dans la disposition sage où elle paraît se retrancher , d'isoler , autant qu'il lui sera possible , ses intérêts de toutes les querelles du continent.

Encore se flatte-t-on étrangement dans ce parallèle ; car outre que si , à l'avenir , elle pouvait s'écarter de ce système , dans toutes les guerres où elle prendrait quelque part , ses alliés formeraient encore la multitude , & ses trésors le soutient. C'est mal juger de sa puissance militaire , que de la borner au petit nombre de trou-

pes que le gouvernement entretient pendant la paix, & même aux augmentations qu'il en a faites pendant la dernière guerre dont il s'est mêlé.

Si, pour entrer dans le sens de ces spéculateurs oisifs, qui se consolent en France des fautes passées, par des projets vains & des rêves insensés, on veut supposer la possibilité de faire descendre de grandes armées sur ses côtes, à travers les tonnerres & les marches rapides de ses flottes, l'Angleterre ne serait point encore conquise après ce premier miracle. Ses forces offensives & défensives habituelles augmentées des levées qu'on peut calculer sur sa population, & animées de l'esprit patriotique qui y subsistera autant que la haine de l'esclavage & le gouvernement libre qui la nourrit, pourraient repousser de son sein des ennemis nombreux & aguerris : tandis que ses escadres victorieuses mettraient leurs flottes en poudre, désoleraient leurs côtes, & viendraient peut-être leur fermer le passage au retour. Cinquante mille hommes de milice nationale braves & bien disciplinés, quarante mille de troupes réglées y feraient bientôt rassemblés sans effort : ils pourraient non moins indubitablement y être tenus sur pied sans interruption, si, dans un pays où l'industrie est sans cesse occupée à réparer quelque refus de la nature, à rassembler les richesses & les productions de tous les climats, à tirer le plus grand parti de tous les arts, pour rendre ensuite des nations nombreuses & oisives tributaires de leur activité, les hommes n'étaient pas trop précieux

pour en faire des soldats , dont la multitude frayeuse & inutile est si avantageusement remplacée d'ailleurs , par des matelots qui deviennent propres à la défendre en servant à l'enrichir.

La totalité des forces de terre, c'est-à-dire, celles qui sont dans la grande Brétagne, qui occupent les garnisons d'Irlande, d'Afrique, de l'Amérique & de l'Asie, forment à peine un corps de quarante mille hommes d'infanterie, & de sept à huit mille de cavalerie; à quoi il faut ajouter vingt compagnies d'invalides & soixante-dix de marine, qui s'embarquent sur les vaisseaux du roi. Telles sont les troupes effectives d'une nation, qui tient en Europe un rang si distingué. Leur répartition ordinaire est d'un tiers environ en Angleterre & en Ecosse, & d'un autre tiers en Irlande, pays véritablement tributaire sous des couleurs d'indépendance & de liberté, qu'il reçoit d'un simulacre d'administration propre & isolé; où l'aliénation des esprits éclate encore de tems en tems; mais que les fautes & l'inadvertance du ministère français rapprochent tous les jours de la grande Bretagne. Minorque & Gibraltar, lieux importants pour favoriser les opérations navales & protéger le commerce, sont toujours pourvus de fortes garnisons, afin de prévenir les surprises que faciliteraient l'éloignement de la patrie & la proximité de l'ennemi. Quatre mille hommes, environ, sont occupés à la garde des comptoirs établis sur les côtes d'Afrique, & dix mille blancs, à la solde de la compagnie des Indes, garnissent

les possessions de la nation en Asie. Les vastes colonies de l'Amérique ne prenaient que six à sept régimens d'infanterie, avant les troubles qui s'y sont élevés depuis peu ; l'augmentation de leur nombre n'est que le fruit des circonstances tumultueuses que la Métropole aurait pu appaiser ; nous nous étendrons sur cet article dans le chapitre troisième. Malgré ce que les conjonctures actuelles semblent offrir de critique de ce côté, cet état de milice, comme défensif, sera toujours suffisant pour une couronne qui n'a point à soutenir, par la violence, une autorité arbitraire & illimitée au dedans, & de qui les prérogatives, ainsi que la tranquillité civile des sujets, sont soutenues par des loix qui, étant acceptées avec liberté & connaissance de cause, sont dès-là-même toujours invariables & toujours respectées.

Au-dehors, elle ne saurait former de projets offensifs raisonnables, qui demandent des forces d'augmentation ; & cent forteresses flottantes mettent plus sûrement à couvert ses frontières, que tous les remparts & les citadelles que la France a élevés sur un circuit immense, où peuvent être encore débarqués par-tout de petits corps d'armée, & d'innombrables forces défensives tenues en haleine par des poignées de soldats, aussi long-tems que cet empire n'aura point une marine à opposer à celle qui menacera ses côtes.

Tout se réunit pour prescrire à la politique britannique de tourner son attention & de réserver ses trésors pour l'entretien & l'accroisse-

ment d'un moyen de défense & d'attaque aussi fait pour elle , aussi formidable & aussi assuré. Charles second , qui posa en partie les fondemens de cette politique clairvoyante , eut le bon esprit de vendre Dunkerque. Il sentit que douze millions , somme énorme alors , dans le trésor de l'état , lui valaient bien mieux qu'une place , dont la garde était dispendieuse & difficile , hors des frontières de l'empire , & dont la possession n'avait qu'une très-faible utilité pour une nation qui devait bien plus désirer l'ascendant du commerce & la domination des mers , que d'avoir un pied en France ; il eut également vendu ou cédé une province entière , si elle avait été attachée au continent ; & en cela il a véritablement tracé à son pays les limites où devait se soutenir & s'augmenter sa puissance en Europe.

La marine anglaise , l'objet éternel de tous les soins & de tout l'encouragement de l'administration , en même-tems l'épée & le bouclier de l'état , a vu celle d'Espagne & celle de France s'anéantir devant elle. Ce grand coup paraît être porté avec tant de force , qu'il n'y a pas la moindre apparence que ces deux nations puissent s'en relever de long-tems : même le comble du malheur pour elles , est l'aveuglement volontaire & l'espèce d'étourdissement où elles semblent s'entretenir sur ses conséquences. La grande-Bretagne sent , sans doute , tous les avantages de cette situation des choses , & visera sans cesse aux moyens de les maintenir dans cet état. Cependant un calcul exact du sang & des dépenses

qu'il lui en a coûté pour y atteindre, une juste appréciation de ses ressources morales & physiques doivent lui faire connaître que c'est le dernier degré d'extension de tous ses ressorts, & qu'en leur demandant des efforts plus grands, elle s'expose à les briser ; il ne s'agit donc pour elle que de s'y conserver & de s'y maintenir ; & pour cela elle est intéressée à laisser aux partis opposés, des avantages assez sensibles, pour endormir des ressentimens & des jalousies qui pourraient lui devenir funestes.

La France sur-tout, doit lui donner & lui donnera toujours des inquiétudes, qui l'empêcheront de se renfermer dans les bornes convenables à sa situation : c'est vis-à-vis de cette puissance qu'elle doit chercher à saisir quelques moyens de prévenir toute discorde ; parce qu'elle doit supposer qu'une révolution de circonstance peut lui apprendre, d'un jour à l'autre, le secret de ses forces véritables, & qu'il dépendra d'un seul homme que le ciel peut lui accorder, à la suite de tous ceux qui jusqu'à présent le lui ont dérobé ou rendu inutile.

Le commerce a été, depuis un siècle & demi, la source perpétuelle des querelles entre ces deux états. L'un a reçu de la nature infiniment plus d'avantages relatifs, mais le défaut d'industrie & le manque d'encouragement les ont toujours rendus infructueux ; on les voit cependant, on les sent encore, on peut se réveiller sur leur importance, & tôt ou tard, à la faveur de quelques revers, de quelques fausses démarches politiques, de quelques troubles

intérieurs , que l'ignorance ou l'infidélité du ministère anglais aura causés , se trouver en état & au moment de tenter une attaque heureuse & décisive.

Il est vrai qu'à moins que de semblables conjonctures ne viennent au secours de la France , la grande Bretagne aura long-tems un avantage sensible & infini sur elle ; mais il est certain aussi , que les forces naturelles & les ressources inépuisables de la première , font un contre-poids si énorme à toutes les bévues de son administration , que les coups que pourrait lui porter l'Angleterre victorieuse , feraient à celle-ci des playes aussi profondes & d'une conséquence plus désastreuse & plus irrémédiable qu'aux vaincus : ceux-ci marcheraient plus lentement à leur destruction , à travers des défaites accumulées , que les autres parmi les vains trophées de triomphes ruineux & la fumée de victoires fatales.

Guillaume III. , le politique le plus habile de son siècle , emprunta beaucoup de la nation anglaise ; il crut cimenter par-là & cimenta en effet son usurpation : un grand nombre de fortunes particulières en entier , & une portion de presque toutes furent versées dans les mains du gouvernement ; ainsi le maintien d'un souverain sur un trône , dont deux de ses prédécesseurs venaient d'être renversés , se trouva lié au maintien & au sort des propriétés de tous les sujets. Ses successeurs ont suivi cet exemple ; la ressource des emprunts , leur appui le plus sûr & le plus fort , a été poussé aussi loin qu'il a été possible de le faire , sans l'épuiser tout-à-fait , &

semble être précisément porté à un point qui doit toucher de bien près celui où elle doit inévitablement s'anéantir, & où cette ressource doit devenir destructive. Les guerres longues & frayeuses, qui se sont allumées successivement & presque sans intervalle, entre la France & l'Angleterre, ont principalement causé cet emploi précipité & forcé de leurs plus grands moyens. Depuis celle qui commença en 1755 & qui finit en 1762, la nation doit à-peu-près *deux milliards, huit cent onze millions, deux cent soixante-huit mille, huit cent livres tournois*. Cette dette capitale emporte de son revenu annuel *quatre vingt dix-neuf millions, cinq cent quatre-vingt mille livres* environ pour les intérêts; toutes les autres dépenses de l'état prises sur l'excédent des taxes, qu'il n'est plus guère possible de multiplier, peuvent bien suffire dans les tems paisibles; mais leur augmentation, s'il survenait de longs & violents orages, contraindrait bientôt de forcer encore une ressource à laquelle il n'est presque plus possible de toucher sans danger.

Ainsi, l'immensité des engagemens de la nation, cette base presque inébranlable pour le gouvernement, tant qu'il saura en conserver l'équilibre, lui impose en même-tems la nécessité la plus forte de ne plus les étendre; & les sujets, dont la masse énorme a englobé en grande partie les fortunes, doivent en craindre le renversement autant que le souverain, & porter tout ce qu'ils pourront à son appui.

En 1762 les Anglais victorieux sur l'un &

l'autre élément, sentirent, malgré tout l'éclat de leurs triomphes, qu'ils n'avaient pas moins besoin d'une prompte pacification, que les François humiliés & anéantis en apparence par une longue chaîne de disgraces. Pour comble de calamités, & par une faute plus grande que toutes celles qu'ils avaient commises pendant cette guerre, ces derniers ne sentaient pas combien cette circonstance impérieuse pour leurs ennemis, était propre à tout réparer. Leurs généraux, bien plus que leurs armées, continuellement battus, depuis six ans, en Allemagne; leurs flottes écrasées & détruites; leurs alliés aussi réduits qu'eux-mêmes; toutes leurs colonies conquises ou prêtes à l'être, sans résistance; tant de coups sinistres les avaient tellement abatus, qu'ils n'eurent ni la force ni la présence d'esprit d'appercevoir ce qu'ils coûtaient à l'Angleterre: & c'est à cet oubli & à cette distraction, qu'elle a dû la conservation de quelques fruits de ses victoires; elles avaient été l'effet de ses plus grands efforts; elle ne les avait point faits, sans se porter à elle-même des atteintes dangereuses que ceux qu'elle se ferait vu dans la nécessité d'y ajouter, auraient rendu destructives. La France était bien comme un grand arbre courbé sous le souffle des vents impétueux, & dont la cime avait perdu quelques uns de ses rameaux; mais des racines profondes, perdues dans le sein de la terre, l'y attachaient encore; & après plusieurs étés il pouvait repousser & porter dans les cieux d'autres branches plus superbes. L'Angleterre était un vain & énorme

colosse , porté sur des supports épuisés & prêts à s'écrouler , menacé d'une chute d'autant plus effrayante , que sa masse avait été plus gonflée , & que toutes proportions étaient détruites entre son poids immense & sa base affaiblie.

Le ministère de France n'a pu assurément qu'après la conclusion d'une paix sollicitée avec un effroi montré si mal à propos , accordée avec tant d'empire , & reçue avec une ardeur si aveugle , que la dernière campagne de cette guerre avait coûté à l'Angleterre plus de *vingt cinq millions de livres sterlings* , & que les emprunts seuls faits cette dernière année montèrent à *dix-huit* : c'était plus que le tiers des sommes dont les frais de la guerre entière avaient accru ses engagements , & dont le total forme un objet de *onze cent cinquante millions de livres tournois*. S'il en avait calculé les conséquences inévitables, il aurait prévu qu'une ou deux campagnes de plus ne pouvaient guère ajouter aux disgrâces & aux souffrances de la France , & mettaient infailliblement l'Angleterre dans l'alternative d'une banqueroute immanquable du gouvernement envers les sujets , ou de l'offre d'une paix glorieuse aux vaincus , à qui cette circonstance donnait le pouvoir de faire la loi.

Pour rendre tout-à-fait palpables les ménagemens & la contrainte , que l'énormité des dettes du gouvernement lui prescrira à l'avenir , dans toutes ses entreprises , il est à propos d'expliquer quels sont la nature & le rapport des fonds publics à l'administration & à leurs pro-

priétaires. Nous allons tâcher de mettre cette matière sous un point de vue relatif plus frappant & plus général, que tout ce qui en a été dit jusqu'à présent.

Outre les impositions diverses qui, en Angleterre, sont portées à un point plus excessif qu'en France; mais que l'aisance des particuliers y rend moins onéreuses, parce qu'elles se trouvent moindres à proportion des facultés individuelles, le gouvernement, pour fournir aux dépenses extraordinaires qui en excèdent le produit, a recours, ainsi qu'il vient d'être dit, à des emprunts que la nation, représentée par le parlement, autorise à faire, & dont, en conséquence, le corps de l'état se rend garant envers les prêteurs. La somme des dettes ainsi contractées envers les sujets ou les étrangers, devient ce qu'on appelle un fond public : quoique l'intérêt que l'état en paye, soit assez constamment le même dans la plus part de ces fonds, la valeur des actions hausse & baisse, suivant les apparences de paix ou de guerre qui peuvent faire présager des événemens propres à soulager la nation des anciens engagements, ou à l'obérer par un surcroît de dépenses. Si les nécessités de l'état le contraignent à former un fond nouveau, l'intérêt des derniers fonds créés, étant en général plus haut que celui des anciens, il fait aussi baisser les autres par l'avantage que l'on trouve à y placer : telles sont les causes & les principes qui déterminent les agioteurs, qui sont, comme on le verra plus bas, très-accessoires aux actionnaires. L'on a avancé que tous les engagements

que le gouvernement a pris jusqu'à présent, ont opéré son affermissement, & dans un sens l'ont mis à l'abri des révolutions : l'on a ajouté que l'intérêt de tous ses créanciers étant de le soutenir dans les moyens de faire face, il doit aussi les porter à lui fournir, par une confiance sans cesse renaissante, les fonds dont il a besoin pour se maintenir en plein crédit; loin de faire des réclamations imprudentes & précipitées, ils doivent apporter sans cesse à la masse; & cette conduite qui leur est prescrite par le soin bien entendu de se conserver les propriétés déjà hasardées entre ses mains, ne doit prendre fin, que lorsqu'ils seront hors d'état d'ajouter aux fonds divers dont ils sont créanciers, de quoi s'acquitter envers eux. Tous sont également convaincus que l'impatience des uns ne peut être satisfaite, que par la continuation & le redoublement de confiance des autres. Les circonstances les plus critiques & les plus effrayantes ne lui porteront donc d'atteinte, qu'autant qu'elles égareraient assez l'intérêt personnel, dans tous ou dans un nombre suffisant, pour mettre à découvert son insolvabilité par des retraits trop étendus. Les capitaux sont irrécouvrables, il y a très-long-tems; leur montant n'est ni ne peut se trouver d'aucune façon dans les mains de l'emprunteur, parce qu'il a été dissipé & n'y existe plus; il n'est pas un prêteur qui n'ait fait ce calcul. Par conséquent tous, en y mettant une somme, doivent s'être proposé de ne point faire à contretems la réclamation imprudente d'un capital, dont l'intérêt leur était

au moins assuré, & qu'ils s'exposeraient à perdre sans retour, avec lui. Si la cupidité a quelques réserves contre cette conviction, c'est de se flatter d'arriver toujours assez à tems, pour prévenir tous ses voisins. Ces observations semblent promettre au crédit public, qui fut inépuisable, parce qu'il a toujours été sacré, une durée égale à l'étendue & à la multiplication des moyens qui résultent de toutes les fortunes privées dont il a englouti, ou plutôt dont il forme une partie. D'un autre côté, elles l'assujettissent à la moindre méfiance & aux effets du découragement d'une multitude que des conjonctures contraires peuvent étonner & égarer d'un moment à l'autre.

Tant que la confiance sera soutenue, non seulement l'acquit des intérêts sera exact & assuré; mais, malgré l'insolvabilité réelle du débiteur public qui est l'état, il reste une voie ouverte au recouvrement des capitaux avec, il est vrai, perte, égalité ou avantage, suivant les appréhensions & les circonstances publiques: de-là naissent cette circulation, ce jeu d'actions, qui, en passant de main en main, forme l'énorme & scabreux agiotage de la bourse de Londres, & s'étend encore à toutes les capitales, où le commerce a produit l'esprit de spéculation. De-là ces manœuvres, ces soupçons, ces inquiétudes sur les opérations & les moyens de l'état; ce flux, ce reflux d'allarmes politiques, ces fausses rumeurs que l'esprit d'avidité cherche à répandre, & que la crainte de perdre fait quel-

ques-

quefois adopter ; ces ventes , ces paris qui portent sur des actions imaginaires ; cette multitude innombrable de tours d'adresse & de friponneries qui s'exercent à l'occasion de ce système , sans altérer la confiance générale , parce qu'elles n'y tiennent nullement , & dont les ministres des cours étrangères n'ont pas rougi plusieurs fois de tirer parti , aux dépens de la dignité de leur caractère , à la faveur des avantages & des lumières que pouvait leur donner leur mission , ainsi qu'on l'a vu dernièrement avec des circonstances révoltantes. En vain le gouvernement a voulu prendre des mesures pour prévenir des abus que le tour spéculatif des esprits & l'avarice multiplieront sans cesse. S'il avait considéré combien ils étaient étrangers en eux-mêmes à la chose qui l'intéresse , combien peu ils pouvaient l'ébranler , il n'aurait pas publié à cet égard la plus inutile de toutes les loix.

Malgré la facilité avec laquelle on pourrait suivre & saisir les conséquences de cette situation des affaires de l'état Britannique , & en tirer des inductions assurées sur les projets que sa politique pourrait se permettre ; on n'a jamais distingué en France les périodes véritables de sa force & de sa faiblesse. En général on présume trop de ses inconvéniens & de ses dangers ; & dans le détail de sa conduite , le gouvernement , trop occupé de ses propres terreurs , a toujours laissé échapper & prévenir le moment où elle allait être ébranlée de ce côté ; dans tous les tems ,

son indolence & son inattention en ont négligé & anéanti les moyens. (*)

La facilité qu'a eu de s'élever cet immense édifice de crédit, a sa source dans la situation & le caractère des sujets Britanniques. Le numéraire qui se trouve entre leurs mains, multiplié par la circulation la plus rapide, surpasse de beaucoup la valeur des biens fonds: par-là un grand nombre se trouve dans la nécessité de chercher d'autres moyens de placer avec sûreté son argent; les banques privées, les garanties particulières, de toute autre nature que celles des hypothèques foncières, qui ne se trouvent point suffisantes par la disproportion dont on vient de parler, toutes plus précaires que la caution publique, offrent, dans les risques à courir, les différences qui se trouvent entre les vicissitudes de la fortune nationale, & les chances de celles des particuliers. Un commerce lucratif, outre qu'il entraîne sur les mêmes écueils, par la confiance envers ces mêmes particuliers, à laquelle toutes ses opérations asservissent inévitablement, exige une activité continuelle,

(*) L'inattention de la France, & la mauvaise conduite de son administration, peut faire de ce moyen dangereux, qui soutient l'Angleterre, l'appui le plus constant & la source de l'augmentation de sa puissance, plus que la sagesse même du gouvernement britannique. Si celui-ci n'avait, à la suite de ses emprunts passés, fait que des guerres malheureuses, & où rien ne l'eût dédommagé du fardeau dont il surchargeait ses engagements; il est clair que tout cela se serait fait en pure

une attention rigoureuse , un travail non-interrompu qui doivent effaroucher les caractères indolents & dissipés ; ni l'une ni l'autre de ces voies ne peut convenir à des esprits méfians & craintifs ; dès-lors un nombre très-grand de citoyens pécunieux ne pourra assurer sa fortune , qu'en la versant dans les fonds publics. Si la France s'était piquée d'une fidélité scrupuleuse dans ses engagements ; ou plutôt , si les abus du pouvoir arbitraire faisaient place à une constitution qui permet d'y compter , elle en détournerait sans doute beaucoup par l'appas d'un intérêt plus fort ; si jamais elle parvient à acquérir une consistance qui établisse sa bonne foi sur des principes assurés , ce ne sera pas le moindre des dangers ni le moindre des maux que l'Angleterre aura à appréhender de sa part.

De ce que l'attente des créanciers de l'état se borne & se bornera toujours au paiement pur & simple des intérêts convenus de leurs capitaux de sa part , il faut conclure que tant que ce paiement sera fidèlement rempli , & les dépenses publiques suppléées en outre par le reste du produit des taxes , le système du gouverne-

perte , & qu'il n'aurait rien pour balancer ce passif. Mais si les conquêtes qu'il a faites aux dépens de son ennemi , & que les traités lui conservent , offrent la valeur d'un capital qui soit équivalent aux emprunts qu'elles auront occasionnés , si le revenu qu'il en tire , compense l'intérêt qu'il en paye ; voilà un actif qui l'indemnit. Si ces objets surpassent sa dépense , son profit est évident.

ment fera inébranlable. Quant à déterminer jusqu'où l'Angleterre pourra soutenir l'énorme fardeau de cet engagement inviolable , à travers une foule de causes , d'événemens & de conjonctures , qui peuvent distraire les fonds qui y sont destinés ; c'est ce qui n'est guère possible , sans une multitude de suppositions que ses fautes passées , son affaiblissement présent , les préoccupations & les dispositions de l'Europe entière ne rendent vraisemblables , que dans un avenir très-éloigné. Cette époque peut être infiniment reculée par les accroissemens possibles & probables du commerce de la grande Bretagne. Si la conduite qu'elle tient pour s'emparer de celui de l'univers , est soutenue de sa part & favorisée par les occasions, ou les fautes de ses ennemis , il n'est ni chimérique ni hors des vues de son ambition , d'augmenter un jour ses moyens de tous ceux de l'Espagne & de la France , dans le Nouveau Monde & en Asie. Alors , il faudrait envisager sa ruine dans des futurités éloignées , comme dépendante absolument de l'énormité même de sa puissance , dont l'instabilité des choses humaines assurerait la chute , mais nullement des causes que la saine politique a en son pouvoir , ou qu'elle peut admettre dans ses calculs.

L'Angleterre fonde encore sa tranquillité & sa puissance au dedans , sur la certitude de l'extinction de toutes semences de divisions intestines. La cause de la famille des Stuarts , dont la France s'est si mal-adroitement servie sous les deux régnes précédens , & qu'elle a avilie par la

dérision & l'infidélité, ne serait qu'une machine usée, un prétexte tombé dans le mépris, dont elle s'est ôtée la ressource, quand même cette famille malheureuse laisserait un héritier de ses revers & de ses disgraces.

D'ailleurs elle n'aurait aucun pouvoir sur des hommes en qui son fanatisme est éteint ; le premier prestige une fois dissipé , il n'est rien resté qui puisse pallier à leurs yeux l'horreur du despotisme , & l'erreur du parti qu'ils suivaient. L'Écosse qui fit long-tems une monarchie séparée & distincte de celle d'Angleterre, avant de lui donner des rois ; l'Écosse qui fut l'alliée de la France , n'a pas conservé la moindre idée de son indépendance antique, ni la moindre trace de cet attachement incroyable qui fit tout sacrifier à un grand nombre de ses premières maisons , pour les rejettons détronés de ses anciens souverains. Par la réunion des deux parlements , elle a commencé à ne former qu'une même nation avec les Anglais : de jour en jour les deux peuples s'identifient ; le commerce & l'industrie conduisant le premier à un point d'opulence & de population, qui semble détruire la supériorité des provinces du midi de la grande Bretagne , l'égalité de toutes choses fera disparaître insensiblement jusqu'à la trace des haines & des préventions anciennes : ce ne seront plus bientôt que des sujets égaux , sans rivalité, sans différence de principes, de deux cantons diversément situés d'un même état ; & des deux, les Écossais ne sont pas les moins fortement attachés au gouvernement que des révolutions

multipliées font enfin parvenues à y établir solidement.

L'Irlande , par sa situation physique & politique , par l'esprit des regnicoles , avait des rapports moins favorables à la nation dominante , & à la cause qui triomphe aujourd'hui. La nature semble avoir prodigué à ce royaume tous les avantages maritimes , & toutes les circonstances désastreuses se sont accumulées pour l'empêcher d'en tirer parti : c'était de tous les états policés & soumis à une domination étrangère , le plus rigoureusement & le plus odieusement opprimé. De cette oppression , résultait une conséquence malheureuse pour le gouvernement Britannique , autantque pour lui-même , le découragement & la dépopulation.

La France n'a jamais su profiter des circonstances qui s'offraient , pour lui porter quelques coups de ce côté : envain les sujets infortunés qui frémissaient, dans cette Isle, de rage & de fureur d'être violentés dans leurs principes & dans leurs propriétés , se sont tournés continuellement vers elle , depuis plus d'un siècle ; envain des multitudes d'hommes décorés des plus beaux noms de la nation font venus répandre leur sang dans ses armées , & braver , pour servir à sa défense & à sa gloire , une proscription qui entraînait à la fois la perte de leurs espérances , & la condamnation de leurs têtes ; l'ignorance , l'inquiétude & la basse jalousie les a toujours repoussés de son sein : la politique a oublié combien il était intéressant d'acquérir des sujets aux dépens de son ennemi ; les gé-

néraux, combien il était avantageux d'augmenter ses armées de soldats à qui la fureur civile prêtait un double courage ; les ministres, combien des hommes qui s'étaient coupé toutes ressources, méritaient d'égards & de dédommagemens. Les conseils de l'envie ont fait préférer à de braves guerriers essentiellement nos amis, par ce qu'ils étaient, par des motifs personnels, les ennemis implacables des nôtres, d'équivoques stipendiaires étrangers qui ne peuplent nos camps que d'ames vénales & intéressées, & souvent d'espions dangereux.

Le coup exterminateur vient d'être porté à cette ressource négligée depuis long-tems, à la grande satisfaction de l'Angleterre, par un ministre dont les vertus rétrécies par un rigorisme religieux, n'ont point empêché les méprises d'être fatales, & les injustices aveugles de nuire, encore plus que l'on ne le prévoit. Faute de liaison & de secours avec cette nation mécontente, elle ne tient presque plus aujourd'hui à aucuns des préjugés qui lui faisaient supporter la domination Britannique avec une impatience si utile à nos intérêts, & une disposition toujours prochaine à saisir l'occasion de s'en affranchir : le joug même, devenant plus léger à mesure que les opinions & la croyance se rapprochent, & par l'attention que le gouvernement a fait enfin aux conséquences destructives d'une oppression trop insupportable, ce troisième Royaume se trouvera insensiblement à son égard dans le même cas que l'Ecosse.

CHAPITRE II.

De la France au dedans.

FAITE pour être l'empire le plus florissant du monde , & la première puissance de l'Europe , boursoufflée plutôt qu'agrandie sous le règne fastueux de Louis XIV. , la France n'a point encore vu le crépuscule même des beaux jours de prospérité , & de gloire que ses moyens naturels & politiques lui promettent. Assujettie à un genre de gouvernement qui fait tout du prince , & rien du sujet , les intérêts vrais ou faux du premier ont toujours été seuls consultés , & ont fait fouler ceux du dernier , sans égard & sans scrupule. Qu'importait à la nation qu'un prince de la maison de ses maîtres allât régner sur une nation voisine , si un pareil événement n'ajoutait rien à sa splendeur & à sa puissance ? La vanité a pu , sans doute , attacher un grand prix à cette acquisition infructueuse pour les peuples qui y versèrent leur sang , mais qui flattait l'orgueil d'un monarque qui aurait voulu voir toutes les couronnes sur les têtes de ses petits-fils. On avait offert à ce prince un dédommagement bien ample & bien utile , des prétentions du duc d'Anjou à la monarchie espagnole ; & si la vaine gloire ne l'eût plus que jamais emporté sur les lumières , l'aggrandissement solide de la nation prenait son cours , de la même épo-

que qui a produit l'enchaînement des causes de sa langueur & de son abaissement actuel. Triomphante jusqu'alors, elle pouvait ajouter, sans difficulté, sans dépenses & sans effusion de sang, les plus précieux lambeaux de l'héritage de Charles-Quint à ses conquêtes passées, s'arrondir jusqu'au Rhin & à la Hollande, de la plus belle portion des dépouilles de sa maison, en augmentant encore sa domination de tout ce qu'elle possède de meilleur au-delà des Alpes. L'orgueil insensé du maître se satisfait aux dépens de sa grandeur réelle, du bonheur, des trésors & des vies de ses peuples : la misérable politique de ce monarque se nourrissait d'illusions monstrueuses, parce qu'elle avait le plus mauvais de tous les conseillers, la vanité personnelle. Le premier des maux qu'elle causa, fut cette balance de force, cet équilibre prétendu des puissances, la chimère à la fois & l'idole de la politique vulgaire, qui, en remplissant toute l'Europe d'alarmes, de méfiances & d'inquiétudes, y fomenta des ligue éternelles, y réveille plus l'ambition, qu'elle ne la contient, & l'inondant d'immenses armées, y perpétue, parmi les peuples appauvris, la misère & l'esclavage. Cet édifice à qui des puissances, qui se sont élevées sur les fautes des autres, ont donné de si fortes secousses, a pour fondement les traités de Westphalie & d'Utrecht. On se flatta d'avoir déterminé alors l'existence & l'état des divers potentats de l'Europe ; mais que l'on songe aux bornes que s'y prescrivirent mutuellement les parties contractantes ; que l'on con-

fidère à quelle distance immense de cette manière d'être l'indolence & les fautes de quelques unes, l'ambition & les succès de quelques autres les ont toutes placées depuis ; que l'on réfléchisse sur celles qui y ont gagné ou perdu ; il n'en est pas une dont les vues n'aient été trompées. On doit sentir , d'après toutes ces variations , que la tranquillité universelle ne pourrait être assurée , que sur des principes différens & sur une base mieux établie.

Livrée à un despotisme réel, sous les apparences décevantes & le titre imposant de monarchie, la France, par la nature de sa constitution, ne peut se flatter d'être heureuse ni florissante, que sous un de ces rois *Pasteurs*, dont le gouvernement paternel rapporterait tout à l'état & à ses membres, & ne se proposerait que leur utilité & leur bonheur. Le ciel les fait naître bien rarement dans la succession des races royales. Ses peuples dociles au joug, & faciles à satisfaire, ont eu une valeur romanesque sous des rois *chevaliers*, des idées guerrières sous des princes ambitieux & conquérans, un caractère mol & énervé sous d'indolens monarques ; on ne trouve dans leur histoire aucune époque où ils aient eû des idées véritables du bonheur public, & d'une liberté civile qu'ils connaissent assez peu pour ne l'avoir jamais définie ni sentie. De-là leur enthousiasme continuel, & le défaut de ce qu'on appelle à Londres *esprit public* ; expression vuide de sens à Paris, & qui y ferait applicable tout au plus aux effets du zèle éventuel d'un lieutenant de police. C'est néan-

moins , dans le fonds , l'aliment véritable du patriotisme , qu'inspirent avec efficacité à chaque citoyen la connaissance de l'étendue de ses droits , & la certitude de ne point les voir arbitrairement violés. Seul , cependant , il peut faire véritablement la sûreté de celui qui commande , sa grandeur , sa force , & le motif d'attachement raisonné & inviolable de ceux qui obéissent. Une soumission aveugle & passive a prévenu les événemens qui , en convaincant ses maîtres de cette grande maxime , leur auraient ouvert les yeux sur les faits qui sont tous relatifs à la nation. Cet Etat ne doit plus être conquérant ; il lui restait à tourner les yeux vers le seul genre d'aggrandissement réel qui convenait désormais à un peuple qui , pour jouer le premier rôle parmi tous ceux de l'univers , n'aurait plus besoin que de les surpasser en richesses représentatives ; c'était le commerce. Abandonné de tous tems , sous des maîtres absolus , à des administrateurs frivoles , ignorans & peu patriotes , les lumières générales s'étaient envain perfectionnées depuis la fin du dernier siècle ; elles n'ont pû , pendant le long règne de la mollesse & de la lubricité , parvenir à faire disparaître des préventions qui ne pourraient se dissiper que par une de ces altérations totales de système qui demandent des époques actives ; envain quelques spéculateurs commençaient à en appercevoir la fausseté ; la paresse & l'indifférence sur les affaires publiques , ont étouffé leur voix , & on les a traitées de rêves politiques.

D'après son éternelle fascination & ses préjugés enracinés , l'Etat n'a point encore paru sentir l'importance & la nécessité d'avoir une marine : il s'enfonce de jour en jour dans le droit chemin à n'en avoir jamais. (*) On ne s'aperçoit pas que ce vice est la cause véritable de son espèce de nullité en Europe , & de la prééminence de l'Angleterre son ennemie. Son alliance naturelle & étroite avec l'Espagne , nourrit peut-être de plus en plus cette létargie , par la confiance qu'il a pris dans les prétendues forces navales d'une nation abatardie , également peu à redouter sur l'un & l'autre élément ; aveuglement qui n'est pas le plus petit des maux que cette alliance lui a causés. Les momens les plus glorieux pour la nation française , sont ceux où , toutes les autres étant réunies contr'elle , elle n'avait rien à attendre que de ses propres ressources. Qu'elle se rappelle les efforts qu'elle a faits dans ses crises de désespoir , elle connaîtra les moyens inépuisables qui restent à la sagesse de son administration , pour rétablir sa gloire & sa splendeur.

Située plus avantageusement qu'aucun autre royaume , riche en productions , inépuisable en hommes , touchant aux trois grandes mers où circule tout le commerce du monde , il ne reste à la France aucune faveur à demander à la nature , mais des reproches infinis à se faire à

(*) La France paraît avoir pris cet objet en considération , sous l'administration présente ; & si la suite ré-

elle-même. Ecrasée par l'ambition déplacée de Louis XIV., elle eut le malheur d'être gouvernée à sa mort par un prince qui chercha à pallier, plutôt qu'à guérir les playes effrayantes qu'elle lui avait faites : pour cela il eut recours à une opération violente & forcée, dont son impatience surchargea le sage système de l'écossois Laws, & qui bouleversa toutes les fortunes particulières. Le gouvernement, quoique soulagé en apparence par cette rapine politique, ne put rien entreprendre avec des sujets ruinés, & dont une fraude aussi manifeste & aussi criante avait aliéné les esprits : soit par force ou par principes, ses dispositions furent heureusement pacifiques. La courte administration du duc de Bourbon ne fut qu'un tissu vain d'intrigues faibles & ridicules, qui produisirent la semence d'un orage qu'on eut le bonheur d'étouffer dans son principe. Le cardinal de Fleuri reçut de ses mains un vaste corps épuisé, qu'il résolut de laisser se refaire dans le sein d'un long repos. Peut-être, s'élevant au-dessus des idées dont la vanité a malheureusement pétri le caractère français, avait-il vu tout le faux de l'administration qui avait précédé : du moins tout le cours de sa vie ne a dû faire croire que, dans ces vastes contrées si privilégiées du côté du sol & du climat, dans ces immenses pro-

pônd aux commencemens que nous voyons, la conjecture de l'auteur se trouvera bientôt démentie.

ou *Note des éditeurs,*

vinces que baignent la Manche, l'Océan & la Méditerranée, où croissent en abondance tant de productions utiles & agréables, qui peuvent être portées aux peuples étrangers dont toutes les richesses naturelles & artificielles peuvent y revenir en échange, il ne fallait pas se borner à faire d'un peuple ingénieux, inventif, innombrable, de féroces & stupides copies des usurpateurs des Gaules, dont ils étaient descendus, sur-tout dans un tems où les conquêtes étaient également inutiles & périlleuses; mais les bien-faiteurs paisibles & laborieux de leurs voisins & d'eux-mêmes.

Il tenait cette route, quand la mort l'enleva à la France. Un peu avant cette perte, le maréchal de Belle-Isle, enivré de vaine gloire, infecté du projet gigantesque de faire changer de maître à l'empire, avait tâché de renverser son ouvrage. Il était parvenu à entraîner la France dans une guerre où les lauriers frivoles qu'on recueillit, ne furent que trop chèrement achetés par les pertes réelles qui contraignirent à un traité qui la dépouilla de toutes ses conquêtes.

Le fil de ses désastres commença dès-lors à se développer, & il s'est étendu jusqu'à nos jours. On a cherché à s'étourdir sur le mépris que l'on avait fait du système judicieux & pacifique du cardinal, en lui reprochant de n'avoir été que cela. On a aggravé l'injustice, en lui attribuant d'avoir porté le coup le plus fatal à la France, en laissant anéantir sa marine. L'on ne voulait pas faire attention que cet anéantissement ne

pouvait être rejeté que sur ceux dont l'imprudence pétulante substituait des projets prématurés à des vues sages & profondes, qui tendaient à laisser mûrir le genre nouveau & indispensable de puissance dont on aurait pu se servir un jour.

En effet, qu'est-ce qu'une marine ? des vaisseaux armés ; des matelots expérimentés & apprivoisés avec l'élément. Quand la France a-t-elle eu plus de ceux-ci, que sous ce ministre, où son commerce maritime a été porté à son plus haut période ? Quant au nombre des vaisseaux, la paix durable & constante qu'il voulait sagement maintenir avec les puissances voisines, en rendait l'armement précipité, inutile autant que dangereux. C'était sans allarmer la jalousie de la grande Bretagne, qui dès son principe pouvait détruire une puissance navale renaissante avec un éclat indiscret, qu'il fallait la relever graduellement ; voilà la marche solide que l'on a eu l'imprudence d'interrompre, & la seule que l'état actuel de la France lui permettra jamais de tenir avec succès.

Après un mélange d'inutiles victoires & de pertes réelles, la France commença à respirer en 1748. Le cours de cette paix se ressentit encore des influences de l'administration du Cardinal : un commerce immense & infiniment prospère enrichissait tous ses ports & tout son intérieur. Jamais tant de vaisseaux marchands n'avaient navigué sous son pavillon ; la jalousie de la grande Bretagne se réveilla ; sa politique en frémit : alors commença la guerre longue, sans

glante & désastreuse qui ne fut terminée qu'en 1762. Le droit des nations fut violé : on usa de surprise , seul moyen d'écraser les forces navales de la France , qui commençaient à reprendre une existence virtuelle & relative à celle de son commerce maritime si étendu.

Battue de tous côtés , ruinée & confondue , la France dévora sa honte & ses disgraces , sans en punir les nombreux artisans qu'il fallait plutôt chercher dans son sein , que parmi ses ennemis. Pour comble de maux , la conduite de l'Etat était confiée à un homme peu propre à réparer par l'ordre & l'économie , les seules voies à adopter dans la détresse présente , les blessures profondes que lui avaient faites leurs fautes & leurs perfidies.

Le duc de Choiseul tenait , à la vérité , de la nature ce que ses compatriotes & les courtisans sur-tout en reçoivent rarement , ou plutôt ce que la frivolité de leur éducation , la corruption habituelle des mœurs , la mollesse de l'esprit rétréci par l'habitude du joug arbitraire , permettent rarement d'y avoir , & étouffent presque généralement ; l'on veut dire , un *caractère*. Hardi , entreprenant , décidé , il avait un fonds d'énergie dans l'ame , qui le rendait capable d'orgueil , & donnait la nuance forte de cette passion aux principes d'amour & d'opinion de foi , qui n'opèrent & n'enfantent que la vanité dans les êtres faibles & légers. Assez d'esprit pour être pris pour *génie* , assez de connaissances pour s'en faire supposer d'avantage ; de la force , de l'amour de la gloire ,

gloire, une facilité d'autant plus grande à se décider, qu'il ignorait souvent les écueils & les bravait toujours avec audace, assez ferme dans les résolutions une fois adoptées, pour leur donner, par l'apparence imposante de leur tenue, l'air de consistance & de solidité que l'intelligence & la saine politique n'y avaient pas mis; ami par goût, mais encore plus par ostentation, du mérite qu'il ne discernait pas cependant avec assez de soin ni de justesse; prodigue des graces de l'état, qu'il répandait avec plus de profusion que d'utilité; magnifique dans les salaires & les récompenses, mais partial dans la distribution; rejetant les plaintes d'un ton absolu qui tenait du mépris; s'étant fait, par là, non des amis réels chauds, ou des admirateurs désintéressés & réfléchis, mais un monde de créatures & d'enthousiastes; protecteur sincère & ardent, ennemi cruel & implacable, exerçant cependant ses ressentimens à découvert, sans lâche trahison ni basse perfidie; assez ambitieux pour s'être appuyé d'une favorite, en montant aux honneurs; trop fier pour plier sous l'ascendant qui l'avait porté au sommet de l'autorité & de la confiance, du moment qu'il crut y toucher: tels étaient, en grande partie, les vices & les vertus d'un homme qui, sans le titre de premier ministre, en a eu le pouvoir. Devenu l'oracle de son maître, il disposa de toutes les autres places de l'administration, qu'il remplit de ses créatures: celles-ci étaient propres, sans doute, à adopter, sans examen, ses desseins inconsiderés, à seconder ses démarches audacieuses & indiscret-

tes, à faciliter ses dissipations énormes & ses prodigalités ruineuses. Il n'est resté d'autre monument de cette périlleuse administration, que l'épuisement total des facultés publiques, dont l'acquisition d'un rocher dans la Méditerranée, ensanglanté pendant deux campagnes meurtrières, & conquis enfin pour ne rien rapporter & entraîner à des dépenses perpétuelles, n'est point un dédommagement.

Sans doute il aurait complété le naufrage de l'état, si sa chute ne l'en eut empêché. Cet événement fut accompagné de circonstances qui amenèrent sur la scène les hommes qui ont réduit la France à ce qu'elle est aujourd'hui, & donna lieu à tous les troubles des dernières années du règne qui vient de finir. D'ailleurs elles mettent à découvert le génie & le caractère de la nation. Comme ceux-ci ont une grande influence sur l'état politique des peuples, nous croyons devoir en retracer l'idée à nos lecteurs.

Le maréchal de Richelieu, caractérisé, d'après l'expression familière du roi son maître *d'aimable vaurien*, s'il faut en croire les lettres du lord Chesterfield; qui eut à plusieurs reprises l'art de séduire un prince, qui d'ailleurs avait quelques raisons de l'estimer; qui si long-tems avait eu la première part dans la faveur, avait été éloigné de la cour sous le ministère du duc de Choiseuil. Un homme de ce caractère ne devait rien oublier pour s'en r'ouvrir l'accès & rétablir son crédit. Depuis la première jeunesse de son maître, il n'avait cessé d'étudier ses penchans, & s'était appliqué à saisir les nuances

d'une ame dont une grande propension vers les plaisirs & une malheureuse facilité corrompirent toutes les vertus. Ses mains s'étaient occupées sans cesse à creuser l'abîme de débauche, de mépris & de haine, où s'enfvelit aujourd'hui la mémoire d'un souverain né pour une meilleure renommée. Dans cette conjoncture, il s'agissait d'opposer au ministre un rival qui put le supplanter. La connaissance qu'il avait des dispositions naturelles du roi, lui fit penser qu'il pourrait, avec succès, lui mettre en tête un homme du caractère de Narcisse l'affranchi de Néron, plus propre à dominer un prince indolent & facile, que le moderne Séjan qui le faisait trembler sous sa propre autorité dont il l'avait revêtu. Le duc d'Aiguillon sorti du même sang que le maréchal, fut désigné. Fin, adroit, insinuant, flatteur, voluptueux comme son maître, il était propre à y réussir; & on y joignit des moyens que l'expérience avait fait connaître irrésistibles sur le cœur & les sens du monarque.

La favorite, qui pendant long-tems avait eu sur lui l'empire le plus absolu, venait d'expirer. Le duc de Choiseuil qui lui devait en partie son élévation, avait fait, pendant les derniers jours de la vie de cette femme célèbre, quelques efforts heureux d'un crédit qu'il crut désormais indépendant de tout autre: il ne songea point à la remplacer pour se faire un appui, & se flatta, sans doute, que pour gouverner, il n'avait plus besoin de ce ressort honteux. C'était mal saisir l'humeur & le tempérament d'un roi inappliqué & faible dans tous les tems, qui touchait

à celui de n'être qu'un vieillard voluptueux & énervé, mais en qui l'habitude ne pouvait manquer de réveiller les besoins d'une nature éteinte. Harassé d'ailleurs du fardeau d'une couronne portée depuis quarante ans, il devait, plus que jamais, chercher dans la dissipation des plaisirs un contre-poison aux dégoûts & à l'ennui de régner sans activité & sans gloire. Cette méprise qui prépara sa perte, n'échappa point à la vigilance d'un concurrent, qui guetait l'instant où elle lui ouvrirait le chemin à la faveur. De plus en plus occupé à gouverner avec une autorité arbitraire, le duc de Choiseul pensa moins de jour en jour à amuser l'oïiveté, & à multiplier les désirs de Louis : bientôt il ne tint plus à son poste que par l'intérêt de la paresse & de l'indolence d'un maître à qui il fauvait jusqu'à l'ombre du travail.

Les avenues que toutes ses autres passions offraient à qui saurait s'en saisir pour le culbuter, étaient ouvertes & sans garde. Le duc d'Aiguillon y avait compté, & ne tarda point à s'en prévaloir. Une femme séduisante, plutôt que belle, prise parmi celles que l'habitude & la profession des voluptés, s'il est permis d'user de ce terme, ont instruites dans les adresses & les manèges de lubricité, où l'âge & l'épuisement trouvent encore des ressources, parvint jusqu'au monarque. Enivré de l'énormité de son pouvoir, le ministre, ou n'apperçut pas le piège, ou se crut au-dessus de ces vaines & passagères séductions : il dedaigna de s'assurer de cette nouvelle favorite par des soumissions & des larges-

ses, tandis que son rusé concurrent en faisait toute son étude. Par cette route que le vieux maréchal lui avait tracée, ce dernier avait déjà fait de très-grands progrès dans la faveur & dans la bienveillance, quand l'autre ouvrit les yeux sur des dangers qu'il avait d'abord méprisés ; alors se présenta à ses regards étonnés la nécessité d'écraser, par un coup dont l'éclat & la fierté tint de l'orgueil de son caractère & de l'audace de ses ressentimens, celui qui ne pouvait s'élever que sur ses ruines.

La Bretagne, province vaste & puissante, dont la constitution particulière retient encore, sous la domination absolue de la France, quelques traits de sa liberté ancienne, & conserve une forme qui la rapproche de celle de la grande Bretagne, était mécontente du duc d'Aiguillon qui y avait commandé. Plus peut-être par les intrigues de son ennemi, que sur le ressentiment de ses souffrances, elle le représenta comme un tyran, comme un oppresseur qui la vexait & la foulait au nom du roi. Elle demanda justice des attentats qu'il y avait commis ; ils étaient tels que sa tête seule, en tombant, pouvait les réparer. Le premier tribunal de la nation fut chargé de le juger. Déjà présumé coupable, sur la chaleur & la griéveté des poursuites, la voix du public, qui presque par-tout déteste les grands, s'était fait entendre de toutes parts ; son unanimité & son impatience semblaient même présager que le glaive des loix ne tarderait point à frapper : la tournure que prit alors ce fameux procès, dans l'opinion & de-

vant les tribunaux , donnait cependant à l'accusé quelque défiance de sa cause. Soit que ses inquiétudes fussent fondées sur sa propre conviction intérieure , soit que l'énorme puissance de son ennemi lui en fit craindre l'issue , après avoir paru désirer lui-même dans les commencemens , d'être lavé par un arrêt authentique , il mit tous ses efforts à arrêter l'instruction ; & pour y parvenir , il eut recours à la favorite & à tous ceux qui , étant contraires au duc de Choiseuil ou mécontents de lui , pouvaient former en sa faveur une faction redoutable. De ce nombre était un homme dont l'esprit ardent & l'ame inquiète voyaient , avec le frémissement de l'envie , toute autorité & tout crédit dont il n'était pas lui-même revêtu ; vil adulateur du despotisme , qui , à toutes les qualités atroces qui font les tyrans , joignait les dispositions rampantes du plus vil des esclaves ; hardi & ténébreux , n'ayant d'énergie & de courage que pour le mal , il était le chef de la justice & l'organe ordinaire des volontés du prince , dans tous les actes solennels de la royauté. Une chaîne de viles complaisances & de lâches trahisons l'avait conduit à la place éminente où il se trouvait ; & à force d'avoir été l'instrument de l'oppression , il était parvenu à un assez haut degré de puissance , pour effacer jusqu'à la trace de toute liberté civile. Tel fut le personnage qui , au risque de compromettre le roi & les sujets , dont tous les droits respectifs tombaient dans le plus affreux cahos par l'acte qu'il allait tenter , parvint à arracher aux loix le protégé d'une favorite , à qui

l'ivresse du maître ne savait plus rien refuser. Il trouva parmi les ministres de la justice une opposition ferme & généreuse, qu'il n'avait peut-être point attendue : alors furent déployés tous les ressorts du pouvoir arbitraire , & fut cassé , sans pitié & sans balancer , le corps auguste à qui l'administration en était confiée. Du même coup fut renversé un ministre aussi fier , aussi absolu qu'il en fut jamais ; mais à qui des principes plus circonscrits sur les droits sacrés de la propriété , & de la justice distributive qui appartient au peuple , n'avaient point permis de prévoir la violence & la durée de l'orage où il fut enveloppé. Indigné & étonné à la fois de sa chute , il emporta , en frémissant , dans son exil, le regret & la certitude de voir un rival qu'il avait presque mené sous la hache d'un boureau , du sein même de son désastre , ne faire à travers tout ce désordre qu'un saut rapide au timon de l'état, qui échappait à ses mains.

Calme dans ses haines , réfléchi dans ses vengeances , les étendant à tout ce qui tenait à leur objet ; d'autant plus à craindre , que jamais un regard ni une parole n'en décelaient la progression ténébreuse & profonde ; portant , sous un air capable & composé , un esprit étroit & sans lumières , sans vues , sans idées pour l'état ; concentré tout - à - fait dans les artifices qui pouvaient préserver sa faveur par les voies avilissantes qui l'y avaient conduit , en imposant à la multitude par l'appareil des petits moyens , par un air de travail & d'action, qui ne résultait , au fond , que de l'occupation de cabaler sans relâ-

che contre quiconque pouvait approcher du maître avec avantage ; en alarme à la moindre marque d'estime qui tombait sur tout autre ; prévenant , avec l'art vil & raffiné du courtisan , tout rival aux honneurs & aux dignités , jusqu'à lui persuader qu'il l'y portait , pour l'en éloigner avec plus de certitude ; assemblage de tous les vices dont le caractère est la bassesse ; prodigue par envie , poli par lâcheté , jamais bienfaisant ni équitable que par intérêt , capable de toutes les injustices & de toutes les violences , mais habile à rejeter ses persécutions & ses noirceurs sur les acteurs accessoires que , dans toutes ses brigues , son adresse savait faire intervenir sur la scène ; en un mot , né pour l'intrigue & incapable de l'administration , c'était là l'homme que l'ascendant de la maîtresse & la faiblesse du monarque avaient revêtu du pouvoir dont le duc de Choiseul venait d'être dépouillé.

En possession d'abord de la même confiance illimitée , & du crédit qu'avait eu son prédécesseur , il ménagea néanmoins , dans les commencemens , ses collègues dans l'administration , & n'affecta point la même supériorité sur eux.

Les finances , ce premier mobile de toute la machine politique , étaient déjà en proie à l'abbé Terray : homme vil & corrompu , qui travailla sans relâche à servir les dissipations du maître , & à écraser , sans remord & sans pudeur , les peuples gémissans ; infatigable complaisant d'une favorite insatiable , & de la foule de gens inconnus qu'elle avait entraînés avec elle à la cour du sein de l'obscurité ; intrépide

fauteur des traîtres à qui il sacrifia le public, mais qu'il n'épargna pas non plus, quand il s'est agi de fournir aux profusions de son maître & à la voracité de ses adhérens & de ceux de la favorite. Un homme non moins avide présidait à l'administration de la marine, pour tout détruire & tout gâter, excepté ses propres affaires.

La guerre, confiée d'abord au marquis de Monteynard, finit par être remise au duc d'Aiguillon, qui, en faisant tomber celui-ci, & s'emparant de sa place, déclarait, en quelque sorte, aspirer au ministère général. Les choses en étaient au dernier point de désordre & de confusion que pouvait y jeter l'esprit d'un conseil ainsi composé, quand Louis XV. mourut. La scène de la cour changea soudain, & celle de l'état promit de changer aussi. Semblable à un chêne vigoureux qui, pendant le cours d'un ouragan terrible, a plié sa cime toujours prête à se briser sous l'haleine des vents déchainés, mais qui, au moment où le calme renaît, la relève avec assurance; la France éplorée & gémissante osa relever sa tête, & tourner vers l'astre naissant des regards ranimés par l'espérance de voir des tems plus heureux. Le premier acteur qui fut renversé de ce théâtre éclatant, dont la plus vile des favorites venait d'être balayée avec opprobre, fut le duc d'Aiguillon que tous ses collègues suivirent rapidement les uns après les autres. Le conseil du jeune prince se trouva composé d'hommes que la voix du public avait proclamés. Sans doute ils voient avec effroi l'énormité des atteintes portées à une patrie qu'ils ché-

rissent, & la grandeur des maux qu'ils ont à réparer. Ni trésors, ni forces, ni subsistances; voilà le fruit des déprédations passées, & le tableau raccourci de la détresse présente.

Ce serait peu de faire refluer dans les coffres de l'état des sommes énormes, & d'y ramasser un numéraire immense, si l'aisance n'est rendue aux particuliers, & le crédit absolument recouvré par le roi. L'indigence du gouvernement doit se perpétuer, & il n'est pas difficile de prévoir que de tems & de ménagemens il faudra, pour remettre entre les mains de ce dernier la confiance publique, sa véritable richesse.

La marine ne peut pas naître sans commerce; celui-ci n'atteindra jamais au point où il devrait être, s'il n'est hautement protégé par un état opulent. Les forces de terre tiennent au même principe de richesses; quelle distance énorme de ce que la France devrait posséder, à ce qu'elle possède véritablement! Ce n'est pas que la matière des richesses ne s'y trouve, mais d'après le principe lumineux, qu'un écu n'est rien s'il reste enfermé dans le coffre-fort de l'avarice, mais qu'il en produit cent, si, en passant par cent mains différentes, il a été le significatif & le moyen de cent échanges divers; y eut-il un numéraire triple & quadruple encore, le royaume sera toujours pauvre, si l'industrie affranchie ne le fait circuler avec aisance & rapidité, jusqu'au dernier rameau de sa population & dans toute son étendue. Que d'obstacles, que d'entraves à ce flux & ce reflux nécessaires; que

de difficultés à les anéantir ! La machine infernale de la ferme , si décriée & si soutenue , semblable à une digue qui empêche des eaux bienfaisantes de se répandre sur des campagnes arides , qui n'attendent que leur écoulement pour devenir fertiles , paraît avoir acquis une consistance inébranlable , contre laquelle on n'ose presque rien attendre des efforts d'un nouveau Sully qui l'attaque. (*)

Malheureuse & épuisée , au sein même de la paix , la France vient de sentir tous les effets du dépérissement auquel elle est livrée. Pour avoir laissé forcer le prix des subsistances par une opération précipitée , elle s'est mise dans le cas de voir combien les gens d'industrie & de peine , qui font la multitude , y étaient , par la circulation habituelle , hors du cas de pouvoir atteindre à la hausse dans le prix des denrées de première nécessité , & que la vivification intérieure , qui naît du commerce , n'y était pas assez avancée , pour tenter d'enrichir la classe agricole , sans faire crier toutes les autres , incapables par leur langueur de soutenir une disproportion qu'il aurait d'abord fallu faire disparaître. L'on peut voir , par ce qui vient d'être dit , que la France attend tout encore de l'administration.

(*) Ce nouveau Sully , si justement regretté de tout bon patriote français , n'a pu long-tems résister aux coups de l'hydre financière qu'il avait eu le courage d'attaquer.

Note des éditeurs.

Avant de passer aux rapports les plus avantageux, que les états que nous venons de décrire puissent avoir entr'eux, il est à propos de nous étendre sur toutes leurs ressources propres & extérieures, pour en former le parallèle.



CHAPITRE III.

Des colonies de la France & de l'Angleterre.

LE s possessions de la France en Asie & dans le Nouveau Monde, ont une plus faible proportion à la domination immense que l'empire Britannique s'y est acquis, que n'en aurait la plus faible souveraineté de l'Europe à son plus vaste empire : ces excès opposés peuvent être également préjudiciables à l'une & à l'autre.

Dans le tems que l'empire Romain était florissant, la rapidité des accroissemens de sa population, malgré ses guerres continuelles, le força souvent à envoyer des colonies hors des limites de sa puissance. La politique la plus habile & la mieux entendue présidait à leur formation, & l'esprit de ses établissemens leur assura toujours le succès qu'on devait en attendre. A mesure que l'Espagne ensanglantait le Nouveau Monde, la soif de l'or y attira des aventuriers & des indigens, dont les hordes minces & sanguinaires n'ont jamais remplacé les

multitudes de victimes que leur fureur y a égor-gées : quelques jouissances apportées d'un au-tre hémisphère par ces monstres , bien moins que les métaux qui ont fait illusion à la politique de cette monarchie , firent croire aux Anglais & aux Français, que tous les trésors de l'uni-vers y étaient ensevelis. Ces deux nations y en-voyèrent des pirates , avant de songer à y éta-blir des colons ; heureusement pour elles , les parties que l'Espagne , formidable alors , n'avait point occupées, ne leur offraient que des champs fertiles , au lieu d'or & d'argent. Toutes deux y jettèrent , avec des avantages bien inégaux , & les racines de leur domination actuelle , & les semences de la jalousie qui les rend rivaes.

L'Angleterre s'est étendue sur tout le nord du continent de l'Amérique , dont les Français ont été chassés graduellement bien moins en-core par ses armes victorieuses , que par les fautes innombrables qui pourront achever de leur faire perdre un jour tout ce qu'ils possèdent hors de l'Europe. La première y a une puissance immense bien moins prête à lui échapper , que les circonstances actuelles ne semblent le faire prévoir. Tant que les deux métropoles ne chan-geront ni de nature ni de conduite , l'Améri-que tient à la grande Bretagne par le lien de la convenance , bien plus fort que celui de la ter-reur ; & si ces vastes contrées trouvaient un jour dans leur sein assez de ressources & de puis-sance , pour devenir un empire indépendant, leur grandeur ne tarderait point à s'établir aux dépens de la France & de l'Espagne, aussi bien qu'à ceux de l'Angleterre.

En attendant cet événement que deux siècles amèneront à peine (*), les ennemis de la grande Bretagne se font de vains trophées des divisions qui subsistent entr'elle & ses puissantes colonies. Il est absurde de penser que leurs peuples naissans puissent se passer de l'Europe; il ne l'est pas moins de croire que l'Angleterre ne puisse en barrer les chemins à leurs tentatives, & à celles de toutes les nations qui voudraient suppléer à ce que l'Amérique ne peut attendre que d'elle seule : si le trident de Neptune est le sceptre du monde, il est sur-tout celui de ce monde nouveau, où la puissance d'Europe ne peut s'exercer qu'en s'assurant l'empire des mers.

D'ailleurs ces peuples si jaloux, si fiers de leur liberté, & qui, pour sa défense, viennent de lever le bouclier contre la patrie bienfaisante qui leur donna l'être, se soumettraient-ils jamais à des nations qui, à côté d'eux, font languir leurs frères établissemens sous les erreurs & les abus du despotisme ; quand même celles-ci auraient la hardiesse de tenter de fomenter leur rébellion, en bravant les flottes anglaises ? En un mot, les ennemis de la grande Bretagne ont tout à perdre & rien à gagner par l'événement dont se repaît leur jalousie indiscrete.

Couverts d'immenses plantations de tabac, c'est de son débit en Europe que la Virginie & le Mariland attendent leurs ressources ; jusqu'à

(*) Lorsque l'auteur écrivait, la guerre des colonies n'était point encore ce qu'elle est aujourd'hui.

ce qu'ils puissent s'ouvrir les chemins du marché, que feraient-ils de leurs stériles productions ? Sans la même facilité, que deviendraient les objets divers de la culture de toutes ces immenses régions, la dépouille des animaux qui en peuplent les vastes forêts ? A quel peuple les vendre ? de qui tenir les manufactures dont l'habitude y a fait un besoin, & qu'un long espace de tems n'y établira qu'aux dépens d'autres objets ?

Que ferez-vous pour soumettre vos colonies revoltées ? disait un Français, nourri dans les illusions de sa patrie, à un Anglais qui sentait tous les avantages de la sienne ; où trouverez-vous des troupes à opposer aux nombreuses armées qui peuvent se succéder dans ces provinces rebelles ? Nous les céderons à la France, répliqua celui-ci ; elle les châtierá pour nous, & alors nous les reprendrons avec d'autant plus de facilité, qu'elles auront connu sa domination & la nôtre.

Les colonies anglaises, par leur population & leur immensité, ouvrent à l'Angleterre le champ d'un commerce maritime énorme : par-là même elles entretiennent entre ses mains & étendent tous les jours le genre de puissance qui asservira à jamais le nouveau monde à l'ancien, la puissance navale.

Malgré la chaleur de la fermentation actuelle d'un côté, & les résolutions vigoureuses que prend une cour deçue par les instructions de deux gouverneurs, dont les erreurs ou l'infidélité ont amené les choses où elles en sont, il

est facile d'entrevoir que cette grande querelle doit s'appaiser ; ou que , si elle doit entraîner une révolution , elle causera plutôt dans un pays comme l'Angleterre le renversement du trône , qu'un schisme total entre des peuples convaincus du besoin mutuel qu'ils ont les uns des autres , & qu'ils ont droit de changer de maître quand le bien public l'exige.

L'Angleterre sent , sans contredit , que dépouillée de ses colonies , elle perd la moitié la plus précieuse de son existence ; en vain l'orgueil du souverain , ou plutôt l'entêtement de ses ministres , continuerait à les égarer sur les voies véritables à adopter pour terminer cette dispute (*). Au moindre événement qui donnerait de la confiance aux appréhensions du public , la voix générale qui s'élèverait contre eux , ferait bientôt changer de nature à leur démarches : forcés de s'en rapporter à une si grande distance à des lieutenans aveugles & préoccupés , il est à présumer que le gouvernement n'a point connu toute l'étendue des forces , ni le génie des peuples dont le mécontentement commençait à éclater ; ou que ses préposés en auront pris les premiers symptômes pour une émeute populaire , que pouvait dissiper un peu
de

(*) Le foyer de cette guerre civile est bien plus en Angleterre que dans les colonies ; on doit se rappeler que Mr. Grenneville qui a occupé un poste dans le ministère Britannique , fit la proposition de taxer les Américains , pour qui l'Angleterre s'était épuisée en partie pendant la dernière guerre ; à ce titre les secours

de fermeté. C'est dans cette persuasion, sans doute, qu'il a fait passer d'abord un si petit nombre de troupes dans le centre de la révolte naissante. S'il eût connu la violence & le progrès du mal, il n'aurait que deux partis à prendre; ou d'y porter tout d'un coup toutes les forces qu'il était en état de ramasser, pour étonner la rébellion, & la déconcerter dans son principe; ou de précipiter un accommodement qui répondit aux prétentions des Américains, assez puissants pour l'exiger, & dans le fond en droit d'y prétendre, sans aucun préjudice même pour la patrie, qui pourrait encore en recueillir des avantages.

Le ministère Anglais prolonge, au contraire, le mal, par les opérations peu décisives d'une guerre qui n'est point poussée avec la vigueur qu'il faudrait mettre, pour finir cette commotion fatale: delà l'obstination & l'insolence des chefs insurgens; delà l'épuisement des moyens de l'état; delà les illusions passionnées des voisins de l'Angleterre, sur l'issue de ces troubles civils. En dépit de ces inconvéniens, la politique, qui tempère le feu de la vengeance, & qui évite d'user de toute sa puissance, sous un autre aspect, paraît fort sage: c'est ménager les

qu'elle exigeait n'étaient qu'une justice; les colons y auraient obtempéré, si la faction des Lords Chatham & Shelburne n'avait, par des motifs d'ambition personnelle, agité la question des franchises prétendues des Américains; le feu allumé par eux est encore atisé par leur soin, & l'embrasement s'est porté au delà de leurs vues.

cœurs, les esprits, la population, les lieux & les richesses, qui, après la réunion, l'aideront à réparer ses pertes. D'ailleurs, c'est ôter au fanatisme de la liberté, qui peut s'affoupir pour se réveiller un jour, le prétexte des haines & des ressentimens légitimes.

Toutes les fois qu'il est question, pour un pays, de se soustraire à la domination d'un autre, la chose est facile, en raison de la moindre quantité de liens qui l'y attachent. Si la Grande-Bretagne s'était souvenue de cette maxime, elle eût prévenu la contestation qui a fait naître les premières étincelles d'une guerre civile. La prétention capitale des colonies, était d'être représentées en parlement par leurs membres. Toutes les raisons qu'avait la métropole pour la rejeter, naissaient de l'idée vaine & ridicule d'une fausse suprématie, qui entraînait une distinction odieuse entre les sujets des deux hémisphères; & la politique la plus simple & la plus lumineuse exigeait qu'on les satisfît. Elevés à la prérogative la plus flatteuse du peuple Anglais, par l'admission de leurs représentants dans les chambres des pairs & des communes, ceux de l'Amérique s'identifiaient par-là avec lui. En tenant à Londres ces stipulateurs de leurs intérêts, on y aurait eu en même-tems des otages de leur fidélité, & des garants de leur soumission à toutes ses résolutions, qui leur auraient paru leur ouvrage, parce que leurs membres y auraient participé. On aurait évité encore de fausses instructions que le corps législatif de l'état paraît avoir adoptées sur la

parole des gouverneurs, & de la cour qui s'en est rapportée à ceux-ci, & qui ont donné lieu à l'incendie actuel.

Peut-être dans un pays où la discussion de l'intérêt public est permise, & où tant de bons esprits peuvent s'expliquer avec liberté & avec force, est-on au moment de sentir cette vérité : au moins est-il probable que l'on y reviendra tôt ou tard, par le mauvais succès des entreprises que suggère une persuasion contraire. Il nous suffit d'établir ici, que la Grande-Bretagne & l'Amérique Anglaise doivent, après toutes les fautes & les illusions que l'on voudra supposer, revenir de la fureur qui les égèrerait ; & pour l'intérêt commun, épuiser les moyens de se rapprocher ; qu'aucune puissance n'est dans le cas d'intervenir par l'appas & l'amorce de sa domination, ni de soutenir une pareille entreprise par l'état de ses forces. Telle est l'Angleterre vis - à - vis de ses colonies en Amérique. L'on n'ignore point combien elle s'est élevée, sur les ruines de la France, dans ses colonies d'Asie ; & par leur nature, sa puissance doit y survivre, ainsi que son commerce, à celle de toutes les autres nations Européennes, excepté les Hollandais, qui, n'ayant pas cependant les mêmes ressources en Europe, doivent avoir des appréhensions d'un autre côté.

La France n'a que des colonies resserrées, faibles, & toujours prêtes à lui échapper, parce qu'elle n'a point de marine ; d'un autre côté, elle a perdu, en grande partie, sa puissance

maritime , parce qu'elle n'a jamais assez senti l'importance des colonies, ni profité des moyens qu'elle avait de s'en faire de puissantes.

L'utilité & l'importance des établissemens en Asie & dans le Nouveau-Monde , portaient , par rapport à elle , ainsi que par rapport à l'Angleterre , sur un double fondement. Nous avons déjà dit que le seul genre d'agrandissement qui lui convenait , était celui du commerce maritime : l'étendue & la multiplicité de ses colonies , leur population , leur consistance en auraient été la source & le moyen ; & comme tout est enchaînement dans le corps politique , la puissance navale en aurait résulté.

A diverses époques , des hommes d'un caractère hardi & entreprenant ont été , sous les auspices d'un gouvernement dont ils avaient réveillé la langueur , fonder des peuples à divers bouts de l'univers. Comme la nature n'a jamais été avare d'aucun avantage envers cette nation , elle lui a prodigué plus d'une fois de ces hommes extraordinaires , faits pour conduire de pareilles entreprises ; mais il a toujours été dans ses destinées de ne rien mettre à profit , & les vices ou l'ignorance de ses administrateurs , ou leur en ôtaient les moyens , ou gâtaient leur ouvrage.

Jamais ils n'ont vu en grand ; ou s'il est arrivé qu'un ministre éclairé ait donné l'essor à ses vues , le désordre du trésor de l'état n'a point permis qu'il l'ait mis en exécution. Depuis presque deux siècles , une poignée d'hommes , dans les spacieuses contrées du Canada , après

la perte successive du Mississipi, abandonné aussi-tôt que fondé, & de l'Acadie, cédée à l'Angleterre dans la détresse de Louis XIV, luttèrent contre l'inattention & l'oubli de la patrie, la fausse importance & l'ignorance des chefs militaires, contre la déprédation & la voracité des intendans & de tous les infectes à plumes, quand les armes victorieuses de la Grande-Bretagne vinrent soustraire leurs peuplades languissantes au dépérissement qui les menaçait, & la rendre maîtresse du reste du nord & du Nouveau-Monde.

La paix qu'elle a faite avec gloire, lui a assuré sa conquête, & n'a laissé à la France que ses îles, & l'établissement chancelant de Cayenne : faibles possessions, malgré la culture & l'état florissant de quelques-unes, pour fournir au commerce d'une métropole immense, & exercer toute la navigation qu'elle devrait mettre en activité ! Il est résulté de ce rétrécissement de domination en Amérique, que tous ses armateurs se sont ruinés par une concurrence trop forte, soit en y portant des marchandises d'Europe, soit en rapportant celles que les colonies produisent.

A cette première cause du dépérissement du commerce maritime de France, se sont jointes celles qui devaient nécessairement résulter des abus qui subsistent dans les colonies même. Leur population encore au berceau, leur agriculture naissante, demandaient des privilèges & un élargissement des loix civiles, qui ne pouvaient que préjudicier au commerce, quand

une fois elles seraient parvenues au dernier point de prospérité. D'abord le débiteur industriel avait une moindre concurrence de crédit dont il pût abuser : quoique son bien fût infaisissable, il satisfaisait son créancier, pour que l'opinion de sa bonne-foi lui fit fournir de nouveaux moyens. Depuis que les armateurs se sont multipliés, & qu'ils y ont porté à l'envi, il n'a plus eu que le choix de ceux qu'il voulait tromper ; & les fortunes des négociants Français se sont trouvées absolument à la merci du créole infidèle & insolent, qui les fond tous les jours dans ses habitations, parce qu'une loi abusive empêche son créancier d'y toucher. Gouverneurs, intendans, officiers de toute espèce ont protégé ces fraudes, & y ont trop bien trouvé leur compte, pour représenter au souverain le danger d'une pareille prérogative. Les employés de la part des armateurs se sont approprié le bien commis à leurs soins, & l'y convertissant en possessions foncières, ils ont ri des vains efforts de leurs commettans abusés. Ainsi les îles Françaises sont devenues des repaires de brigands, plus dangereux que ceux dont elles avaient été peuplées d'abord ; ainsi les sujets de la métropole ont été exposés à des banqueroutes innombrables ; ainsi l'industrie a été découragée & étouffée ; ainsi la navigation marchande est tombée, par la ruine des armateurs dépouillés, & convertis en commissionnaires nécessaires. Au milieu de tout ce désordre, sur lequel il est aveuglé, le gouvernement se demande encore tous les jours, quelle

est la cause du dépérissement] du commerce ? Au sein de tant de maux , que leur énumération seule démontre , des voix trompeuses qui assiègent les administrateurs , & les bercent de calculs illusoires , s'élèvent encore pour leur dire que Saint-Domingue & la Martinique prospèrent plus que jamais ; mais ils ne disent pas que c'est aux dépens de l'Europe , à qui ces colonies doivent immensément , & pour devenir la proie des ennemis de l'état , à qui la continuation de tous ces abus facilitera les moyens de s'en emparer.

Envain le gouvernement , qui ne trouve point dans la patrie de forces maritimes à opposer à l'état naval de la Grande Bretagne , s'épuise en argent , en hommes & en munitions , pour se conserver ces restes d'une puissance qu'il aurait pu bien autrement étendre ; il ne doit point avoir oublié qu'aussi-tôt qu'une guerre se déclare , les mers sont fermées ; que les forces inutiles , sans espoir de secours & de renfort , se morfondent loin de lui ; & qu'après quelques années de dépérissement & de langueur , tout devient la proie facile d'un ennemi qui porte plutôt de quoi satisfaire les besoins , que de quoi soumettre des armées. Ainsi les Français furent presque toujours vaincus en Amérique ; ainsi ils ont presque disparu de l'Asie : cette nation n'y soutient qu'à peine l'existence de son pavillon , & peut-être avec les moyens les plus forts de l'y faire encore respecter , le met dans le cas de n'y essuyer que des pertes & des outrages.

Accoutumé à des défaites perpétuelles & à des dégradations journalières dans tout ce qui se passe loin de lui, le gouvernement a paru se plonger dans une espèce de léthargie sur ces grands objets.

Insensible à la diminution de son commerce, aveugle sur le décroissement réel de ses richesses, aurait-il adopté le préjugé populaire de ces hommes insensés, qui croient que la France a tout ce qu'il lui faut dans son propre sein? Le luxe & l'habitude ont multiplié les besoins des peuples modernes, au point que ceux qui ne peuvent en aller chercher les objets à la source, sont forcés de les tenir des autres. La France essuierait une perte aussi considérable, relativement à son commerce, par celle de toutes ses colonies, que par le retranchement de ses deux provinces les plus opulentes & les plus actives. Si on veut considérer ce qui lui en coûterait de plus pour l'acquisition d'un luxe qui pour lui, est devenu une nécessité, la perte doublera au moins. Si l'on ajoute que la cause & le motif de la marine marchande & militaire n'existeraient plus, c'est peut-être lui enlever la moitié de sa considération & de son existence.

Il est donc infiniment intéressant pour elle, de veiller à la conservation de ce qu'elle tient dans l'un & l'autre hémisphère. Il est heureux, sans doute, que l'Angleterre victorieuse ait eu une espèce d'intérêt politique à ne pas totalement l'en priver; & c'est par la nécessité de la ménager, pour ne point irriter son ambition & son ressentiment de ce côté, que Londres, de-

puis la dernière paix, a fait impérieusement la loi à Versailles. Peut-être la Grande-Bretagne a-t-elle fait une faute essentielle en conservant le Canada, si nul & si infructueux entre les mains de la France : c'en ferait une palpable au moins, si elle avait pu être certaine que cette colonie, en restant sous la même domination, ne fût point sortie de sa langueur & de sa faiblesse. Elle avait, à cet égard, toutes les présomptions possibles ; & comme la France, sans marine, ne possède rien hors de ses limites, que sous son bon plaisir, elle avait en son pouvoir d'en arrêter les progrès : elle aurait eu encore par-là l'avantage d'avoir à côté des provinces remuantes & inquiètes qui ne lui obéissent qu'avec impatience, une domination étrangère peu à redouter, mais dont le voisinage les aurait rapprochées d'elle. La conduite que tiendront les Canadiens dans la commotion présente, & dans les secousses plus violentes que l'avenir ne peut manquer d'amener, décidera ce problème. Dans les commencemens, la politique de la Grande-Bretagne pourra y trouver de quoi se justifier ; mais il est vraisemblable que l'avenir lui donnera lieu de s'apercevoir de son peu de prévoyance. Il est étonnant que la France, de son côté, ne cherche point à racheter cette possession importante, par des secours qui seraient précieux à l'autre dans la circonstance où elle se trouve engagée. Après le succès d'une aussi intéressante négociation, elle concilierait elle-même les moyens de nourrir la sécurité de la nation Anglaise, & de donner

un débouché vaste & lucratif aux productions les plus précieuses de son sol , & cela en y formant une colonie cultivatrice & marchande : elle deviendrait un immense entrepôt de toutes les liqueurs que produisent ses crus : toute l'Amérique Anglaise irait y puiser en contrebande. Ainsi devrait être remplacé l'établissement militaire , stérile & oppresseur qu'elle y avait formé , qu'elle n'a jamais su faire valoir , & n'eut pas le courage de défendre.

Si la puissance d'un peuple d'Amérique devient assez grande , pour qu'il secoue , sans inconvénient pour lui-même , le joug de ceux d'Europe , la philosophie pourra bien trouver dans l'histoire horrible & sanglante de la dévastation de cette partie du monde , des motifs d'applaudir à ses triomphes ; mais la politique doit tenir bien un autre langage. Les nations de l'Europe ne devraient pas regarder l'Amérique comme l'apanage seulement de celles qui s'y sont formé des possessions : si ce vaste continent n'est ouvert qu'à la puissance de quelques-unes , il ne l'est pas moins pour cela aux besoins de toutes. Sa conservation regarde en général toutes celles à qui ses productions sont utiles ; & la cause actuelle de la Grande-Bretagne est la cause générale de l'Europe.

L'Espagne sur-tout , qui y possède des provinces & des états aussi vastes , quoique infiniment moins peuplés & moins puissants ; la France , qui joint au reste d'une domination toute passée entre les mains de l'Angleterre , le besoin d'y acquérir & de s'y maintenir : d'après

leurs maximes antiques , essentiellement rivales & ennemies de l'autre en Europe , doivent être ses auxiliaires & ses alliés dans une guerre telle que celle qui tendrait à substituer une puissance nouvelle à la sienne en Amérique.

Le moment approche peut-être où la domination du Nouveau-Monde , qui fut la source des querelles de l'ancien , sera celle de sa réunion & de son intelligence. Une idée aussi étendue ne manquera pas d'étonner les faibles yeux , qui ne suivent que le fil des préjugés admis dans les vieux systèmes des cabinets ; mais elle gagnera à l'examen approfondi de ceux qui sentent que des abus ne changent pas de nature pour être convertis en maximes ; & le jour viendra que les puissances maritimes de l'Europe ne pourront former une ligue trop puissante pour contenir l'Amérique , dont une partie fait déjà l'essai de ses forces.

A proprement parler , l'Angleterre est la seule puissance qui ait en Asie une domination assurée sur le continent : elle la doit encore aux fautes de la France & à sa supériorité navale. Elle y possède non-seulement des établissemens & des forts , mais de vastes territoires. Les bords du Gange lui obéissent , ainsi que l'intérieur du Bengale , le pays de tout l'Indostan le plus intéressant pour le commerce. Si la France avait aussi-bien secondé le brave & actif la Bourdonnaye , que l'Angleterre a appuyé le sanguinaire & rapace Clive , elle avait & la conjoncture & l'homme propre à y poser les fondemens d'une puissance capable de s'y maintenir.

La compagnie des Indes de France n'était constituée ni pour voir le bien ni pour le faire : aussi a-t-elle ruiné ses affaires & celles de la nation. A ce corps exclusif, dont la direction avait été livrée à l'avidité & à l'ignorance, a succédé la liberté générale, mais avec des restrictions calculées par des ministres monopoleurs, en faveur d'eux-mêmes. L'effet de tant d'abus a été d'y ruiner les établissemens & d'en écraser le commerce.

Il serait tems, pour la France, de revenir de tant de méprises & de négligences funestes ; mais elle fera de vains efforts, si elle n'emploie de grands moyens. S'étendre en Amérique, elle en a la plus belle occasion : reprendre une existence en Asie, elle a pour cela une ressource dont l'idée, grande & fière, vient d'un homme dont elle a négligé les talents & méconnu les services ; à qui la foule de petits génies qui y ont été successivement en crédit, ont reproché d'avoir des *systèmes*, comme si leur plus grand malheur n'était pas de n'en avoir jamais eu. Son développement a paru mériter une place ici.



CHAPITRE IV.

Essai sur un établissement pour l'Inde Française.

L'ÉDIFICE de la puissance & du commerce des Français dans l'Inde , s'éboule de toutes parts ; & pour s'écrouler , il n'attend qu'un premier choc , qui fera disparaître jusqu'aux ruines qu'on en apperçoit encore.

L'aveugle & impatiente avarice élève avec précipitation de frêles colosses sur le sable ; mais la vraie politique , consultant la nature des hommes , & considérant l'ordre établi des nations , donne à ses ouvrages d'inébranlables fondemens : la première semble avoir présidé à la formation précipitée & imprudente de toutes les colonies Françaises ; & la seconde reclame tous les jours en vain contre les abus qui hâtent visiblement leur décadence.

Ses pertes n'ont point ébranlé sa sécurité , & les dangers , tous manifestes & tous puissants qu'ils sont , n'excitent pas sa prévoyance. Nous n'aurons dans cet écrit aucun projet formé à contredire , & c'est un avantage pour celui que nous allons développer.

La France n'a pas de ports dans l'Inde ; ses possessions n'y peuvent être protégées que par les forces maritimes : il faut donc les y trouver , ou les chercher à une distance qui réponde à ce but.

Qu'elle ne se déguise pas son état de dépérissement & de faiblesse : les vestiges de son ancienne domination y consistent en quelques restes délabrés d'établissmens florissans autrefois, mais qui peuvent le devenir encore, si elle court à tems à la défense de ce qui lui reste, & si elle fait se faire des ressources de ce qui est encore en son pouvoir. A l'époque des prospérités qui ne sont plus, Pondichery, Chander-nagor, Mahé & Kareikal, entourés de remparts & pourvus de défenseurs, pouvaient tout au plus attendre pendant un tems, que la supériorité maritime de la Grande-Bretagne rendait très-court, les secours tardifs & incertains de l'Europe, presque toujours interceptés par les escadres victorieuses : tel fut son état véritable au moment de notre plus grande force.

En 1763, une partie de ses ressources lui fut ôtée. Suivant la teneur du traité, plusieurs de ces places doivent rester démantelées ; ainsi, dès le premier signal d'hostilités, elles n'offriront plus qu'une proie facile au vainqueur avide. Sa politique a couronné ses derniers succès, en lui imposant la loi qui assure sa perte, & ne lui a rendu l'Inde qu'il avait subjuguée, qu'en se ménageant des moyens certains de tout reprendre, quand il voudra : tel est aujourd'hui l'excès de sa faiblesse.

Il est des spéculateurs faciles, dont les vues complaisantes se plient à tous les événemens. Toutes les fois que l'état a perdu une de ses colonies, leur consolante politique fait voir d'abord qu'une propriété onéreuse, loin d'aug-

menter ses moyens , absorbe ses fruits , & est à la charge des propriétés utiles. Qu'on se soit consolé de la perte de l'Acadie & de celle du Canada , vastes & fertiles contrées que l'on avait mal estimées , parce qu'on ne les avait appréciées que d'après ses propres faits , & d'après ses erreurs ordinaires ; qu'on s'en soit cru dédommagé par la sanglante & coûteuse conquête du rocher stérile de Corse , c'est assurément une de ces spéculations mystérieuses de cabinet , qu'il est réservé à des plumes gagées d'embellir auprès du public. Quant à l'utilité des possessions d'Asie , & à l'intérêt pressant qu'à la France d'y garder pied , égalité , & même ascendant , nous partirons de-là comme d'un point établi , & dont tout le monde est convaincu.

Considérons d'abord ce qu'elle a à y défendre , de quel ennemi il faut qu'elle se garantisse , & quelle force il a pour y combattre. Des quatre comptoirs principaux, Pondichery ; chef-lieu de tous les autres , renaît seul de ses débris , & s'entoure de fortifications nouvelles : quelques loges sur les côtes , quelques-unes dans les terres , où son commerce se fait en concurrence avec les autres nations de l'Europe , voilà ce qu'il est important de conserver dans le continent , & même ce qu'il faut étendre & multiplier , si l'on veut que l'objet fût à l'état frayeux des dépenses qu'il entraînera , & qu'il en dédommage , en mettant son commerce en balance avec celui de la Grande-Bretagne.

Les Français possèdent deux îles sur la côte

d'Afrique : elles ont à craindre de voir les communications de la patrie avec elles , coupées par les flottes redoutables de l'ennemi ; & jusqu'à présent , leur négligence & leurs fautes ont empêché leurs forces de germer dans leur sein.

Avant les mesures nouvelles prises pour l'Inde Anglaise , par l'acte du Parlement de 1773 , la nation y comptait sur neuf mille soldats Européens , environ soixante mille citoyens , milice Indienne , que son courage & sa constance rendent capable des exploits les plus hardis & de la discipline la plus rigoureuse , sous le commandement des officiers Européens. Ce formidable état militaire n'a que des accroissemens à attendre des changemens que l'administration a tous combinés pour cela. Ainsi , pendant que les ressources deviennent moindres de jour en jour , les périls augmentent. Contre tant de forces réunies , il faudra protéger des établissemens de plus en plus languissans & dépourvus , & porter , à travers des flottes nombreuses qui tonneront dans les parages de l'Indostan , des secours continuels & rapides , capables de disperser leurs vaisseaux , & de vaincre ensuite des armées nombreuses & aguerries qui les ont déjà dépouillés ; mais la nature & les événemens leur en ont ménagé les moyens.

L'Isle de France , située au 56^{me}. degré E. longitude , 20. S. latitude , entre celles de Bourbon & de Madagascar , près des plages arides & brûlantes de l'Afrique , offre à l'industrie un sol riche & fécond , propre à presque
tous

tous les produits exotiques , & qui , se couvrant de deux moissons dans le cours d'une année , rend vingt fois la quantité de bled , & cent fois celle du ris que l'on a jettée dans son sein. Le climat dévorant du continent arrête ses influences auprès de son ciel tempéré ; les Européens y résistent , sans peine , aux travaux de l'agriculture. Cette prodigieuse abondance de ses récoltes se soutient dans les tems , où la terre est faiblement sillonnée par les mains tremblantes de quelques esclaves qui en déchirent la surface , en se traînant sous les fouets ensanglantés de quelques colons féroces & sans lumières : que ferait-ce si , aux bras épuisés de ces victimes dont les larmes , le sang & les sueurs arrosent à regret les champs de ces tyrans odieux , on substituait la vigoureuse & active industrie & la sagacité intéressée de l'Européen libre , judicieux & infatigable , qui fouillerait dans ses entrailles profondes ?

De 133 , 000 arpens de surface environ , 45 , 000 aujourd'hui médiocrement cultivés occupent une population de 10 , 000 blancs , 1200 Indiens ou négres libres , & de 30 , 000 négres esclaves. En supposant même tous les terrains défrichés au plus haut point de culture dont ils soient susceptibles , on peut en inférer que sa population peut être triplée ; mais si , outre l'espace & l'étendue que les travaux peuvent encore vivifier , on considère quelle source de subsistance l'indolence des colons , l'imperfection de l'agriculture , l'abus inhumain & l'erreur des esclaves laissent enfouie

dans cette terre féconde , on peut y supposer 100,000 habitans.

En 1767 , on n'y comptait encore que 3163 blancs, 587 Indiens , & 15,022 esclaves : il n'y avait pas plus de 3685 arpens travaillés ; en sept années les habitans se sont donc multipliés de plus des trois quarts , & la culture beaucoup au-delà. (*) Il est apparent que la disproportion entre les accroissemens de ces deux objets est plutôt l'ouvrage d'une avidité aveugle , que le fruit d'une nécessité d'en sortir pour l'usage des hommes. La rapidité des progrès de l'un & de l'autre, & la considération exacte de toutes les causes qui y ont concouru , peuvent servir de base & de fondement aux considérations futures.

L'isle de Bourbon , avec une agriculture plus florissante , n'a qu'une population égale , mais qui promet de moindres augmentations. L'une & l'autre ont fourni , pendant la guerre dernière , d'excellens soldats , que leur bravoure , leur activité , leur docilité & leur constance égalaient aux meilleures troupes de l'Europe.

On sent combien il serait facile d'en tirer 15,000 combattans , qu'on pourrait opposer aux Anglais sur la terre ferme ; là les pre-

(*) Cela suppose que l'auteur écrivait en 1774 ; au reste en partant de son calcul même , la population ne paraît être montrée qu'à un peu plus de la moitié : c'est-à-dire , de 18,772. à 41,200.

miers succès rangeraient bientôt sous les drapeaux de la France une nombreuse milice Indienne, qui ne serait inférieure à la leur, ni en valeur ni en discipline ; les mines de fer de l'île de France fourniraient des armes à peu de frais à cette formidable armée , & sa subsistance ferait tirée , avec facilité & abondance , des nombreux troupeaux qui paissent sur les côtes de Madagascar, où de vastes établissemens se présentent encore à l'excédent de la population des deux autres colonies.

Le circuit de l'île de France offre, presque sur toute sa longueur, des bayes sûres, des havres commodes. L'art y secondant la nature, il serait facile d'y faire des ports, d'où des escadres nombreuses pourraient porter avec célérité des armées sur le rivage du Coromandel, en deux mois, & même quelques fois en moins, & toujours en trois dans les golphes de l'Inde les plus reculés. A la promptitude de ces expéditions, on joindrait encore le secret, par la situation de l'île, à l'écart de la route que tiennent les vaisseaux qui vont du cap de Bonne-Espérance au continent.

Tel serait le centre inaccessible des forces offensives & défensives de la France. De-là la vengeance & la victoire se répandraient avec rapidité dans toutes les parties maritimes de l'Asie méridionale ; ainsi les invasions pourraient être punies, & les attaques prévenues. Malgré tant de fautes, heureusement maîtresse encore d'une possession aussi importante, le sceptre de ces vastes régions n'est pas tout-à-fait encore

dans les mains de la grande Bretagne ; & si elle fait profiter des avantages qui lui restent , elle peut le partager.

Le gouvernement a paru sentir , à plusieurs reprises , l'importance réelle de ces possessions ; son accession à des projets relatifs , dépourvue d'une assistance suffisante , n'a été jusqu'à présent qu'une approbation stérile & infructueuse. Cependant la pénétrante & inquiète politique d'un peuple jaloux , dont le commerce est l'ame , & qui croit l'étendre doublement , quand il l'établit sur les ruines de celui des Français , remarque , aussi bien qu'eux , qu'il peut encore s'y préparer des orages qui viendront éclater sur ses conquêtes , & venger leur honte & leurs désastres passés. Sans doute les premiers efforts seront de s'en rendre maître ; & si cette considération qui doit exciter son courage & réveiller leur vigilance , n'opérerait rien sur eux ; la dernière racine qui attrache la puissance expirante de la France dans l'Inde , sera coupée sans résistance , & son pavillon pour jamais banni des mers de l'Asie.

On s'est figuré qu'il était possible de tirer , entre l'Europe & l'Asie , une ligne que les hostilités ne passeraient jamais. Une réflexion bien simple doit détruire cette chimère. Dans toutes les guerres qui surviendront en Europe , les événemens feront toujours qu'il y aura un parti qui sera le plus fort & l'autre le plus faible ; une pareille convention ne ferait pas long-tems respectée par le premier , & n'aurait servi qu'à entretenir , dans l'autre , une sécurité fatale , qui

multiplierait ses pertes. Au premier cri de la discorde, les feux allumés dans les parages de l'Europe, iront toujours embraser, avec rapidité, l'Inde & l'Amérique; la dévastation & le carnage couvriront tous les lieux où les nations en guerre trouveront à se déchirer, & proscrire toute idée qui ne tend pas à rendre la défense assurée & l'attaque terrible.

Les colonies françaises n'ont encore été bien pourvues ni à l'un ni à l'autre égard. Livrées aux besoins, aux nécessités pressantes & à l'abandon, elles avaient encore en elles-mêmes, des germes & des causes immédiates de faiblesse & de langueur.

Ce n'est point une énumération de quelques fautes, de quelques inconvéniens accessoires; mais l'absurdité du plan même de ces établissemens, qu'il faut attaquer. Nous ne dirons pas les fautes qu'on y a faites; mais celles où les circonstances doivent y entraîner. *Mihi Galba, Otho, Vitellius, nec beneficio nec injuriâ cogniti.* Tacit. Hist. L. I.

Des hommes sans ame, flétris par les loix ou du moins décriés par leurs mœurs, opprobre & rebut de l'espèce; telle est la classe dont ont été tirés le plus souvent les effains empoisonnés qu'on a jettés sur ces terres nouvelles. Aucun de ces bannis n'y voit une patrie pour lui-même, ou pour ses rejettons; mais un lieu d'expiation passagère, où doit s'enterrer le souvenir de son infamie, & d'où il reviendra bientôt étonner ses concitoyens de son faste & de son luxe.

Impitoyables tyrans des esclaves qui fillonnent leurs plantations, les colons gémissent, à leur tour, sous le despotisme d'un chef militaire, dans la main de qui toutes les autorités se trouvent malheureusement confondues. L'honneur, les sentimens, en un mot, toutes les vertus d'état s'y changent en vice de situation; prévenu que sa mission n'est que la saison de recueillir & d'amasser, ce soin concentre toutes ses pensées & même toutes ses actions; dépouillé de toutes les affections sociales, tous les devoirs & toutes les considérations cèdent à une voracité d'autant plus destructive, qu'elle est presque toujours unie à une ignorance totale des lieux & des objets.

Une partie d'une administration aussi hasardée est remise à un autre homme, souvent aussi peu instruit, mais presque toujours plus âpre & plus insatiable encore, de qui l'état fait pour les vexations met toujours à sa portée, des adresses qui convertissent le brigandage & la rapine en droit légitime. Armé de ces pernicieuses facilités, il a dans sa dépendance tout l'ordre civil & économique, le plus important chez des peuples au berceau.

S'il arrive cependant, malgré cela, que l'un des deux ait des vues sages; si son ame capable de se détacher de la fange de l'intérêt, s'élève jusqu'au bien; s'il joint le courage de l'exécuter à la sagacité de l'avoir conçu: contredit & arrêté par l'avidité ou le défaut de lumières de celui qui partage la puissance, ou accablé par les murmures & la méfiance de ceux qui obéissent.

sent, ses plans sont suspectés, ses entreprises avortent; toutes ses vues sont traitées de chimériques & ruineuses, parce que l'impatience empêche d'en voir les résultats, & que l'avarice s'effraye; l'envie vole à leur secours; quelque circonstance douteuse au premier aspect, fautive & représentée d'une manière à jeter du louche sur l'ouvrage, fait rappeler le bienfaiteur interdit au milieu de ses travaux ébauchés, pour venir justifier en Europe, ses lumières & sa probité. Là, il aura à plaider contre le crédit & la brigue qui n'auraient point récriminé de même contre des déprédations qu'ils auraient partagées: ainsi le mal est devenu inévitable, & le bien impossible.

Dans quelques endroits sont établis des conseils où l'adulation intéressée, la bassesse perfide & la dépendance réelle viennent s'asseoir, en tremblant, au-dessous du despotisme & de l'impunité, pour confirmer seulement, par quelques formes, leurs arrêts tyranniques, sans jamais avoir d'influence réelle sur le fond de l'administration.

Un petit nombre de soldats partis à regret de l'Europe, rebutés par des traversées orageuses, par une nourriture inusitée, assaillis de maux inconnus sous des climats nouveaux, dont les bras flétris & énervés défendent des foyers, des champs, des familles qui ne les intéressent point; tels en sont les défenseurs: ainsi par les plus étranges contradictions entre les principes les plus clairs & les faits les plus répétés, l'on accumule, pour servir de base &

de degrés à l'existence précaire d'un peuple en son enfance , tous les abus qui anéantissent les nations formées & florissantes.

Quelques états de l'Europe soumis au gouvernement monarchique, d'autres où l'autorité est républicaine, ceux où le pouvoir des rois est restreint par le mélange des deux autres, se sont également fait des colonies. Chacun leur a assigné une constitution d'après ses principes : il paraît assez naturel que chaque corps politique calque ainsi le plan de ses établissemens sur son propre système. Sans entreprendre le parallèle des différences qui en sont résultées, nous dirons cependant, en parlant de ceux de la France, qu'il est difficile de concevoir comment il lui est échappé des disparités frappantes dans l'essence des choses, dont les abus découlent nécessairement, & dont la plus légère animadversion aurait prévenu l'illusion.

Le règne du monarque non seulement ne finit qu'avec lui ; mais il se perpétue, pour ainsi dire, en passant à ses descendans. La commission rapide d'un gouverneur n'a qu'une durée courte & incertaine, que la politique abrège en vertu de la distance des lieux & de la grandeur de la domination. L'un est un vrai propriétaire, dont la fortune n'augmentera que par l'accroissement de sa propriété permanente & assurée ; l'autre est un administrateur momentané, dont les profits furtifs ne peuvent se faire qu'aux dépens de ce qui lui est confié, & à qui les moyens & le désir ne manquent jamais, à une grande distance. L'intérêt & la cupidité

doivent faire agir bien différemment des hommes dont la situation est si dissemblable : tout contraint l'un vers l'intérêt public auquel le sien est lié ; tout détourne l'autre vers des avantages personnels qui en sont tout-à-fait détachés.

L'esprit & les causes en sont donc entièrement en opposition , & nous concluons de la spéculation & des faits , que le gouvernement des colonies , au lieu d'être remis à un homme isolé d'elles par tous les côtés , dont le pouvoir est trop peu circonscrit , & l'état trop vague , doit être lié à une chose stable , uniforme , permanente , & qui soit en même-tems un membre de la métropole & le chef invulnérable des colonies. Sans nous appuyer de l'exemple des Anglais , dont les succès prodigieux ont justifié les institutions , nous allons présenter , pour parvenir à ce but , des formes stables , à qui les préjugés de la politique française ne pourront pas reprocher de ressemblance avec les leurs.

Nous supposons souvent , dans cet écrit , que nous parlons à des hommes qui connaissent les grandes causes qui communiquent la vie & le mouvement aux membres du corps politique , & qui n'ont besoin , pour en sentir la force & la faiblesse , ni de la répétition éternelle des principes , ni de la représentation minutieuse des détails. Ils doivent d'avance en connaître assez les rapports , pour sentir , avec nous , que l'impression que nous allons donner à leur ensemble , a été précédée d'un profond examen. Nous savons que les idées grandes & extraordi-

naires affomment les yeux du vulgaire , & que ceux qui sont à la tête des nations , en grossissent souvent la foule timide & insensée. Nous nous attendons à voir leurs faibles mains recueillir le ridicule , pour flétrir nos conceptions ; mais quelle qu'en puisse être la réalité ou l'erreur , l'intention doit encore leur servir d'excuse & de recommandation.

Le gouvernement que nous allons proposer pour les colonies d'Asie , sera celui d'un corps d'administration capable de subsister à perpétuité , par sa nature & sa forme , sans altération essentielle , autant qu'il est dans l'humanité de communiquer ce caractère à son ouvrage. Lié par un intérêt direct & continuels aux choses & aux lieux qui seront dans sa dépendance , il y trouvera sa force pour les protéger ; lié encore à la patrie par des intérêts & des devoirs qui feront contrepoids à ces premiers nœuds , ce sera pour celle-ci le gage de sa soumission & de sa fidélité : en lui-même tout ramènera les individus à un centre commun de vues & de projets ; chacun d'eux , isolé , sera sans pouvoir , & tous réunis n'auront de volontés efficaces que celle qu'avouera la métropole , où une moitié de cette république féodale servira de pépinière , d'otages & de ratificateurs à l'autre : delà dériveront le désintéressement des membres , l'union , la force & la loyauté du corps. Tels sont les défenseurs & les modérateurs que nous voulons donner à l'Inde française. A quelques frères roseaux vainement épars qui plient au plus léger souffle des vents , nous voulons substituer le

tronc d'un chêne antique, dont les rameaux sortis d'une même tige qui leur fournit la force & l'aliment, se soutiennent contre le choc des airs, pendant que de profondes racines l'attachant à la terre, il ne peut être ébranlé qu'avec elle : c'est l'image de l'institution que nous avons en vue. Des chaînes énormes en attacheront ainsi l'édifice à l'Europe & à l'Asie, & la chute de l'empire français pourra seule entraîner la sienne.

Nous laisserons à la pénétration du lecteur à démêler les rapports des faits, avec d'aussi vastes conséquences, pour nous appliquer plus particulièrement à faire sortir de nos moyens les remèdes aux abus que nous avons décrits.

On trouve encore, en France, les traces d'un établissement ancien, grand & illustre dans son origine; son institution l'avait voué à l'utilité publique. Cet attribut, le plus précieux qu'il eut sans doute, a disparu avec les circonstances physiques & morales dont cette utilité naissait; altération inévitable, qui a dû suivre la révolution qui rend les mœurs des âges modernes aussi dissemblables de celles des tems reculés, que le sont les coutumes & les couleurs des peuples d'un pôle à l'autre. Ce corps relevé de ses ruines, vient de recouvrer une partie de sa première splendeur, en bornant absolument le privilège d'y être admis, à la noblesse pure & avérée qui l'illustrait à sa naissance. Cent gentilhommes décorés d'une croix, que la faveur distribue avec les faibles répartitions d'un revenu modique, rappellent tout au plus aux re-

grets des citoyens , l'existence d'une association d'hommes distingués , consacrés à secourir la nature affaillie par les maux & l'indigence , & à défendre l'autel & le trône , par un engagement dont la religion & l'honneur resserraient le double lien. Ceux qui fouillent dans l'histoire de ces premiers tems , comparent avec douleur ce qu'il est , à ce qu'il fut ; & découvrent avec indignation le fil des usurpations de prêtres avides qui, en le dépouillant , se sont efforcés de le plonger dans l'inutilité & dans l'oubli.

La politique du gouvernement a été déçue par leurs trâmes : rappelons lui que des corps nombreux & puissans , dont la constitution peut être maintenue sur des fondemens pareils, sont les instrumens les plus actifs & les plus surs , & qu'à raison de la dépendance inhérente à leur nature , c'est sur eux sur-tout qu'un grand empire peut se décharger sans crainte du soin de mouvoir les grands ressorts qui sont hors de la portée de la main qui gouverne.

Semblable , par sa vocation & sa forme essentielle , à l'ordre de St. Jean de Jérusalem , celui de St. Lazare ne s'en écarte que par des endroits dont la politique peut tirer avantage. Il admet la noblesse du royaume exclusivement ; l'aveugle crédulité n'a point mêlé à ses statuts la loi pénible & dévorante d'un célibat nuisible , dont gémissent la nature , la raison & la société. Occuper utilement ce corps pour l'état & pour la religion , serait en même - tems le rappeler au vœu de sa création , & multiplier les services & les emplois pour tous les nobles qui en deman-

deraient sous ses auspices. Le charger de la garantie perpétuelle & de la défense de notre domination dans l'Asie, de la protection du commerce qui nous y attire, du soutien d'une navigation dont nos forces maritimes renaissent sans cesse, de la dissipation des ténèbres de l'idolâtrie & des progrès du christianisme; n'est-ce pas là le rendre à toute la grandeur de son origine, à tous les devoirs de sa fondation, & remplir en même-tems toutes nos vues?

Qu'une pareille destination ne réponde en tout à l'esprit & au caractère de l'ordre de St. Lazare, c'est un point dont il n'est pas possible de douter; mais que cet ordre lui-même réponde à tout ce qu'une pareille destination suppose, c'est une seconde question que nous allons entamer assez avant, pour mettre sur les voies tout esprit dont la faiblesse ne prend point pour renversement & destruction tout ce qui s'éloigne du cours usité des choses.

Rhodes moins étendue, moins fertile que l'isle de France, privée des secours surs & prochains de deux isles considérables par l'espace, la fécondité & la population, Rhodes fut longtemps le boulevard de l'Europe chrétienne contre le torrent rapide & victorieux des armes mahometanes. Pourquoi celle-ci défendue par des hommes qui, avec les mêmes principes d'honneur & de croyance, seraient encore attachés à la nécessité de vaincre par l'intérêt du sang & de leur postérité, ne servirait-elle pas de digue aux projets effrénés du peuple dominateur des mers, qui voudrait envahir toutes les posses-

sions & les trésors de l'Asie ? L'Europe , sans doute , applaudirait aux moyens efficaces que prendrait , pour arrêter cet excès d'ambition , la seule puissance qui puisse s'y opposer.

Une société marchande , plus propre à calculer des profits de trafic , qu'à concevoir & à s'occuper de plans de défenses & de conquêtes , devait perdre l'Inde & l'a effectivement perdue. L'Angleterre , qui avait commis la même faute , mais dont la compagnie plus florissante que la nôtre , n'a cependant eu que des victoires , n'en a pas moins senti les inconvéniens d'un plan aussi défectueux ; aussi , malgré la répugnance que la nation eut toujours de voir l'influence du gouvernement s'accroître , & les forces s'accumuler dans ses mains , c'est à lui , qu'après bien des débats & des délibérations , l'état militaire de l'Inde vient d'être commis.

Quelles que soient les mesures que prenne la France , pour se conserver d'aussi importantes possessions , elle ne doit point perdre de vue que , chez elle , les opérations mercantiles sont essentiellement l'appanage , le droit & l'existence du tiers - état : elles répugnent à la constitution de l'ordre supérieur , qui ne peut être altérée qu'avec celle de l'empire ; elle ne peuvent donc jamais être l'objet des prétentions de nos chevaliers. Je mets cette réflexion en avant , pour que , dans ce qui me reste à dire , on ne me soupçonne pas même , s'il y avait quelques obscurités , de jamais confondre les objets.

Arrachée aux mains mal - adroites & avides d'hommes , dont l'empire passager a dû être le

règne des vexations, des concussions & de la rapine , l'autorité souveraine sera commise à une aristocratie sage , qu'une propriété directe & constante intéressera au véritable ordre & à l'accroissement perpétuel , & dont les rapports & la subordination envers celui qui la constituée , préviendront les inconvéniens & les défauts naturels. Bornés à leur possession territoriale , & au commandement sur les habitans , ces nouveaux feudataires auront un pouvoir contenu dans des limites que posera l'intérêt éclairé de la Métropole , dont le commerce exige le plus grand point de prospérité dont les colonies soient susceptibles. Ils seront les protecteurs du trafic général que nos vaisseaux feront dans toutes les régions d'Asie, & du trafic particulier que les sujets français feront exclusivement dans toutes les parties où l'ordre aura reçu quelque administration de la part de la couronne.

Il faut avoir encore constamment égard , dans ce plan , à tout ce qui pourra former une nécessité inviolable & constante de fidélité & d'obéissance envers le suzerain. C'est vers ce but que nous allons diriger un projet d'articles fondamentaux , dont tous les réglemens particuliers pourront prendre leur source. Nous avons en partie prévu les objections qu'on pourrait faire ; nous les résoudrons avec facilité , quand il sera question des détails ; celles qui nousMetaient échappées , & qui nousMetaient découvrirMetaient des erreurs capitales , seront accueillies avec reconnaissance , comme propres à étendre nos lumières.

ARTICLE PREMIER.

SA majesté cédera aux grand-maître & chevaliers de l'ordre religieux & militaire de St. Lazare les domaines & souverainetés des îles de France, de Bourbon, de Madagascar, ainsi que de toutes les villes & territoires que sa majesté possède dans le continent de l'Asie, à titre de fiefs relevant de sa couronne, & qui y feront reversibles, faute de pleine & entière observation de la part de l'ordre, des articles du traité qui sera conclu à cet effet.

Sa majesté fournira, en outre, le subside qui sera convenable au dit ordre, & lui fera telles avances qu'il sera nécessaire, aux conditions toutes fois que, si ledit subside & avances étaient employés par ledit ordre d'une façon contraire aux intentions de sa majesté, tous les biensfonds & autres qu'il possède & pourra posséder à l'avenir en France & ailleurs, seront spécialement affectés à S. M. ou à ses successeurs, & saisissables pour le remboursement desdits subsides & avances.

II.

SA majesté, ou ses successeurs à la couronne de France, seront à perpétuité chef-suprême & protecteur souverain de l'ordre, avec pouvoir de seul constituer & créer un grand-maître, qui ne pourra être qu'un enfant de France, & à son défaut le prince le plus proche du sang royal. A la mort dudit grand-maître, lesdits domaines &

& souverainetés seront censés reversés au trône, jusqu'à ce que l'investiture en ait été donnée de nouveau au grand-maître qui sera nommé, comme il vient d'être dit, par sa majesté ou ses successeurs. Ne pourra sa majesté, ou ses successeurs, déroger ni renoncer à la suzeraineté & suprématie sur le dit ordre & dits domaines & souverainetés, pour quelques causes ni en faveur de qui que ce soit.

I I I.

LE grand-maître & le dit ordre seront autorisés, par sa majesté, à prendre les voies de droit, pour se mettre en possession & jouissance de tous les biens-fonds, seigneuriaux & autres, qui n'auraient point été légitimement aliénés, qui auraient été fondés en sa faveur, pour en disposer & y nommer les membres du dit ordre, comme sera dit ci-après, sous le bon plaisir de sa majesté, sans prétendre déroger à la convention faite avec le clergé de France en 1773.

I V.

L'ORDRE pourra dorénavant être composé d'un grand-maître, de deux cents chevaliers-commandeurs, & même d'un nombre plus grand, dont un dixième seulement seront ecclésiastiques; & d'autant de chevaliers-profès, novices, servants & chapelains qu'il sera trouvé convenable.

V.

LE grand-maitre, & au moins moitié du total des chevaliers-commandeurs, ainsi que partie des autres classes, résideront en France, où les chapitres-généraux devront toujours être tenus, avec la permission de sa majesté, ou de ses successeurs : les délibérations & décisions quelconques desdits chapitres-généraux, ne pourront être regardées comme valides & légitimes, sans la participation & approbation de sa majesté, ou de ses successeurs, qui auront toujours la suprématie pour toutes causes de l'ordre.

VI.

MOYENNANT les cessions ci-dessus énoncées, les grands-maitres & ordre s'engageront envers sa majesté, pour eux & les leurs, à prendre en tout tems, à l'avenir, la défense des sujets de sa majesté, celle de leurs personnes, établissemens, commerce & navigation, tant dans le continent que sur les mers d'Asie & dans les îles d'Afrique ; à faire la guerre, par terre & par mer, aux ennemis de sa majesté, pour telles fins qu'il lui plaira, toutes les fois qu'ils en feront requis, soit avec leurs propres forces, consistant en armées, en flottes & escadres, soit en servant dans celles de sa majesté ; seront tenus & obligés d'escorter les flottes marchandes, avec des vaisseaux qu'ils auront toujours prêts à cet effet, ainsi qu'à entretenir bonne & suffisante garnison dans tous

les lieux, villes & forteresses qui leur seront cédées pour ces diverses fins. L'état des forces, tant de terre que maritimes de l'ordre, sera fixé par convention expresse entre sa majesté & lui, ainsi que les augmentations que sa majesté fera en droit d'exiger, suivant les circonstances ; & s'il arrivait jonction des troupes, flottes & escadres du roi à celles de l'ordre, la prééminence & les opérations de guerre seront déferées aux officiers de sa majesté, en ayant égard toutefois à leurs rangs & grades respectifs.

V I I.

Le gouvernement civil & militaire sera, en tout & par-tout, subordonné à la forme aristocratique : ne pourront aucuns commandeurs, chevaliers & autres personnes de l'ordre, réunir en soi aucune autorité délibérative dans aucune place quelconque, mais seulement être revêtus de l'autorité exécutive, autant que besoin sera.

Dans tous les états concédés à l'ordre, il ne pourra se trouver à la fois que cent chevaliers-commandeurs, ou une moitié du total de cette classe, & deux tiers de toutes les autres : leurs emplois, services, caravanes, missions ne pourront y être que d'un espace de douze années, après lequel terme révolu, le grand-maître les fera revenir en France, pour les gratifier des biens, seigneuries & bénéfices dont il a été parlé à l'article III, lesquels ils ne pourront posséder avant ledit service de douze années,

ni pendant aucun séjour hors de France, sans dispense expresse.

Le grand-maître pourra néanmoins les renvoyer de nouveau dans lesdites possessions, avec tels emplois & qualifications qu'il jugera convenables, pour un pareil terme de douze années, avec l'approbation & du consentement de sa majesté.

Entre les chevaliers-commandeurs, dont le nombre vient d'être ainsi désigné, le grand-maître fera agréer à sa majesté un député ou lieutenant-grand-maître, pour le remplacer & le représenter dans les possessions d'Asie, lequel ne pourra rester en place que l'espace de six ans, & sera tenu de résider dans le chef-lieu de l'ordre, qui, pour l'Asie, sera l'île de France.

Ledit député grand-maître sera aidé par un conseil de trente-six chevaliers-commandeurs, qui sera établi dans la même résidence, dans lequel conseil tout ce qui concerne les différentes parties de l'administration sera décidé & arrêté à la pluralité des voix; & dans le cas de division, le député grand-maître aura voix prépondérante.

Il fera, en outre, élu par scrutin, six membres dudit conseil, pour régler le département de la guerre & de la marine; six membres pour celui des finances; six, enfin, pour l'administration de la justice distributive, civile & criminelle, & pour la police en général. Les constitutions de cette dernière partie seront soigneusement arrangées, de manière que le tiers-

état & les classes inférieures jouissent de tous les privilèges convenables, & ne puissent être ni molestés ni foulés. Ces divers comités seront tenus de faire rapport au conseil général, par le député grand-maître, de toutes les affaires de leurs divers départemens. La même forme d'administration sera graduellement établie dans toutes les divisions de la domination de l'ordre, tant sur le continent que dans les îles, sous l'autorité néanmoins & avec ressort au député grand-maître & audit conseil, lesquels seront à leur tour subordonnés, pour toutes les matières, au grand-maître & chapitre-général de l'ordre résidents en France, sous la dépendance de sa majesté. L'ordre & la discipline ecclésiastiques seront simplement inspectés par les dix commandeurs-prêtres, à qui il sera remis le soin de tout ce qui regarde le clergé en général, & les missions & missionnaires. Lesdits commandeurs-prêtres seront cependant subordonnés, pour toutes ces matières, au conseil, qui seul pourra en décider; & le maniement des affaires temporelles leur sera spécialement interdit.

V I I I.

T O U S les terrains actuellement défrichés dans lesdites possessions, qui se trouveront appartenir à divers propriétaires à la conclusion du traité, leur seront conservés, sans qu'ils puissent être troublés dans lesdites propriétés, excepté cependant ceux qui se trouveraient sans

culture, ou que, par la fuite, ils négligeraient de cultiver pendant deux ans consécutifs; auquel cas ils seraient confisqués au profit de l'ordre, qui en disposera comme bon lui semblera.

I X.

Tous les terrains non cultivés feront la propriété de l'ordre, qui pourra en faire tel emploi & telle distribution qu'il jugera à propos, à toutes personnes de la religion catholique-romaine.

X.

IL paraît néanmoins à propos que l'ordre s'engage à pourvoir, par une loi agraire, à fixer les quotités des terres qu'il sera permis à chaque individu de chaque ordre de posséder. Pour mieux hâter les progrès de l'agriculture & de la population, cette loi devra avoir égard à ceux qui feraient cultiver leurs terres par des hommes libres & émigrés de l'Europe, & encore plus à ceux qui les diviserait, en leur faveur, en fermes à bail : elle devrait encore allouer des franchises à tous artistes blancs & libres, & taxer toutes les têtes de négres & d'esclaves.

X I.

LES marchands de la nation Française auront exclusivement le privilège du commerce direct de l'Europe, tant dans les places du continent

que dans celles des îles , en la forme & manière qu'il plaira à sa majesté d'ordonner ; pour la préservation duquel sa majesté aura dans toutes les résidences de ces divers lieux , ses consuls , intendans , commis & autres préposés , pour y protéger ses sujets , & les maintenir dans leurs droits & immunités , suivant la force & l'étendue du droit des gens.

X I I .

LES chevaliers-commandeurs , profès , novices & servants ne pourront faire aucun trafic autre que celui de la vente des différens produits de leurs terres & habitations ; néanmoins les autres colons habitans & sujets de l'ordre , établis dans sa domination , pourront librement faire le cabotage d'Inde en Inde , mais jamais apporter eux-mêmes leurs marchandises en Europe , ni emporter des marchandises d'Europe en Asie.

X I I I .

LE commerce des sujets Français ne pourra être assujetti , sous quelque prétexte que ce soit , à aucun droit , imposition ou contribution , soit sur les marchandises d'importation , soit sur celles d'exportation , en faveur de l'ordre , à moins que ce ne soit par concession expresse de sa majesté.

IL sera très-expressément convenu qu'il ne pourra se former dans toutes lesdites dominations, aucune manufacture ni raffinerie d'Europe, ni s'y planter aucune vigne en échalas.

Il est facile de sentir combien tout ce que nous ne faisons qu'indiquer est susceptible d'extension & de discussion. L'immense machine de défense que nous venons de décrire, paraîtra peut-être disproportionnée à l'objet pour lequel il s'agit de la mettre en œuvre; mais si les frais que l'Inde absorbe, sont, dans la situation naturelle des choses, au-dessus de ceux qu'entraînerait notre projet, après les premières avances; si l'accroissement du commerce de la nation, la multiplication de ses établissemens, qui peuvent en dédommager, s'ensuivaient inévitablement, que deviendrait cette objection? Une expérience heureuse & certaine démentirait bientôt l'opinion de ceux qui croient qu'il faut avoir des états, avant de constituer des forces pour les conserver; au lieu de se persuader qu'au défaut de ces forces, les plus vastes possessions échappent à la première attaque.

Notre situation dans l'Inde, tant par rapport à nous-mêmes, que par rapport aux autres peuples de l'Europe, est relative à celle des Anglais: leur intérêt & le nôtre exigent non-seulement que nous nous conservions, mais

encore que nous rattrapions un juste équilibre, que les grands moyens peuvent seuls rétablir. Si Malthe, languissante & énervée, offre, sur des rochers stériles, cinquante mille habitans, quels secours la France ne doit-elle pas attendre dans les champs riches & féconds à qui elle peut donner un gouvernement pareil, une population plus forte, dont, en naissant, tous les bras seront ses défenseurs? Peut-être voudra-t-on prévoir que la puissance de ses vassaux leur inspirera l'idée de l'indépendance, & qu'ils auront les moyens & le bonheur d'y atteindre. Nous répondrons d'abord, qu'avec les liens que notre constitution leur impose, cet événement est impossible, sans un schisme dans le corps; & nos précautions ont soustrait à celui-ci le tems d'acquérir la consistance & le pouvoir qui seraient nécessaires pour consommer la révolution.

L'Espagne aurait-elle gagné ou perdu, en trouvant sur les côtes du vaste continent de l'Amérique méridionale, des peuples en état de défendre leurs mines & leurs possessions, mais dont les besoins eussent offert d'eux-mêmes, en échange, à leur industrie, ce qu'ils ont usurpé par le meurtre & la destruction, & leur propre épuisement? Sans parler des vertus & des crimes, que l'on calcule avec profondeur les profits & les pertes politiques: quelle sera la réponse?

Que l'on suppose même que le concours de toutes les circonstances & de tous les succès

établisse le changement que l'on objecte ; le commerce de l'Inde ne fera ni perdu pour la France , ni dans les mains de ses rivaux : les nations nouvelles qu'elle aura créées sur ce point du globe , ne dédaigneront ni les produits de ses campagnes , ni les ouvrages de ses arts : elles n'exigeront pas , comme le fier & sobre Indien , qu'en échange des leurs , elle s'épuise de métaux significatifs de ses richesses.

La conformité des mœurs éternisant celle des besoins , le lien de la convenance prenant la place de celui de l'autorité , ils tiendront encore l'un à l'autre par les côtés qui fondent dès-à-présent leur véritable intérêt. Telle sera la suite de la seule vicissitude que l'on puisse faire appréhender , & que l'on désirerait sans doute si l'ambition aveugle n'était plus consultée , dans les calculs politiques , que la sagesse & la véritable prudence.





CHAPITRE V.

Des liaisons de la France & de l'Angleterre avec quelques autres puissances, & des rapports de ces deux puissances entre elles.

ESSENTIELLEMENT divisées entre elles, pour se conformer aux principes de leur politique habituelle, la France & l'Angleterre ont formé, avec les autres puissances de l'Europe, des alliances que leur discorde leur faisait croire nécessaires : ces réunions diverses d'intérêts & de forces ont varié au gré des circonstances & des ruptures.

L'Angleterre, plus isolée du continent, a toujours dû souffrir davantage de la nécessité d'y former des ligue, parce qu'au fond elle y soutenait plutôt la querelle des autres que la sienne : toutes deux néanmoins y ont infiniment perdu. Telle puissance qui joue aujourd'hui un rôle en Europe, n'y ferait rien, ou peu de chose, sans ces illusions de leurs haines, & n'y donnerait pas, tour-à-tour, des allarmes à l'une & à l'autre.

La dépendance où elles se sont mises, à cet égard, est devenue si grande ; elles ont donné tant d'importance & d'être à des potentats qui ne sont à craindre ou à ménager pour elles, que parce qu'elles sont divisées, & qu'elles se

trouvent dans la nécessité de prendre part à toutes les guerres que leur ambition excite.

Faites pour commander à l'Europe, leur jalousie les asservit aux caprices de tous les princes, qui devraient recevoir des loix d'elles.

Affurés de cette disposition de leur part, ils ont bouleversé, à leur fantaisie, les traités qui assuraient l'état & la tranquillité de cette partie du monde, pendant qu'elles se contemplaient l'une l'autre avec une incertitude & une méfiance que leur épuisement passé empêchait seul de se convertir en fureur.

Il n'est pas douteux que l'électorat de Hanovre, patrimoine direct du souverain actuel de la Grande-Bretagne, ne rende sa cause personnelle commune avec celle des autres princes de l'empire. A-t-il pu voir sans inquiétudes & sans allarmes les maisons d'Autriche & de Brandebourg, naturellement si divisées & si ennemies, se rapprocher par un traité, pour prendre des accroissemens de puissance, pour s'approprier, chacune de leur côté, sans contradiction, les provinces spacieuses & fécondes de la Pologne, qui se trouvent à leur bienséance respective, & préluder ainsi, de concert, à l'anéantissement du corps Germanique, que leur ambition pourra tenter un jour aux mêmes conditions de partage ?

L'infructueux traité de Vienne a-t-il pu tellement lier la France ? Y a-t-elle trouvé des motifs d'une sécurité assez grande, pour souffrir que la maison impériale augmente ses vastes états, & commence, par ce coup d'essai, à se

convaincre que l'empire, devenu héréditaire pour elle, peut cesser d'être une confédération de souverains indépendans, qui peuvent refuser leur secours à ses querelles particulières, pour devenir un jour une vaste monarchie, qui liera tous ses domaines ensemble? Moins épuisée par ses longues & inutiles guerres avec l'Angleterre, ou assurée, au moins, que celle-ci ne se ferait point rangée du côté qu'elle aurait attaqué, sans autre raison que la part qu'elle y aurait prise, n'aurait-elle pas garanti les droits que le traité de Westphalie assurait à la république de Pologne? Les trois puissances qui en font le partage auraient-elles jamais osé le tenter elles-mêmes, si, en se fondant sur les préoccupations de la France & de l'Angleterre, elles n'avaient été certaines que celles-ci veraient plutôt l'Europe entière s'écraser & périr, sans en excepter leur propre domination, que de ne point se partager dans quelque querelle que ce soit?

Ces deux puissances entraînent généralement toutes les puissances de l'Europe dans les guerres qu'elles se font l'une à l'autre, parce qu'elles ont fait jusqu'à présent les deux poids capitaux, qui font ce qu'on en appelle l'équilibre: l'une & l'autre cependant n'y ont pas toujours eu ni les mêmes alliés, ni les mêmes ennemis; & les variations survenues depuis un siècle dans leurs liaisons pour la guerre & la paix, ont prouvé que leurs divisions entr'elles leur étaient moins nécessaires qu'aux alliés, qui ont épousé l'un ou l'autre parti.

Il ne sera pas difficile de fortifier cette assertion , en offrant les conséquences de leur dernière unité d'intérêt , par rapport à elles-mêmes , comme on vient de représenter les effets de leur animosité accoutumée , par rapport aux autres. L'électorat de Hanovre établit bien plus au roi de la Grande-Bretagne , qu'à ses sujets , des liaisons nécessaires avec l'un ou l'autre des deux grands princes de l'empire.

L'intérêt du commerce & la crainte de ses forces maritimes, assujettissent à la nation les résolutions de la république de Hollande. Le nord y est lié par des rapports de consanguinité entre les princes , de croyance entre les peuples ; par l'opposition de ses intérêts à ceux du souverain qui se rendrait trop puissant en Allemagne , par le besoin de ses manufactures & des productions que peut y faire circuler son commerce. On sent aisément quel doit être , en conséquence du traité de Vienne , entre la France & la maison d'Autriche , le chef & le principal de tous ses alliés.

Les membres principaux du corps Germanique, en tentant le contre-poids des puissances impériale & Française , n'ont pu mieux faire que de s'attirer l'appui de celle qui , en tenant continuellement en allarmes les côtes des états de la maison de Bourbon , l'empêche d'envoyer trop de forces en Allemagne ; qui par des progrès que la nature , ou plutôt la situation présente des choses , rend presque inévitables dans leurs colonies , la puisse forcer , au moment du traité de paix , à les récupérer aux dépens

de toutes les conquêtes que les armées de terre pourraient avoir faites en Europe.

De son côté le roi d'Angleterre , comme intéressé personnellement aux affaires du continent , a trouvé son compte à cette union , en ce qu'incapable de s'opposer aux progrès de l'ennemi par terre , il s'y forme rapidement des armées nombreuses & aguerries , où quinze ou vingt mille hommes de troupes Britanniques , & l'argent que la nation Anglaise lui fournit, par forme de subside, lui assurent l'autorité & le pouvoir.

A l'aide de cette politique , bien plus calculée pour ses intérêts , que pour ceux du peuple qu'il gouverne , il a fait la guerre en Westphalie , avec tout l'avantage que nous avons vu , contre les Français ; pendant que son allié le roi de Prusse occupait toutes les forces de l'impératrice-reine. Indépendamment de la facilité que doit trouver la Grande-Bretagne à intéresser ainsi beaucoup de princes à une cause qu'elle prend pour la sienne , il n'est pas douteux que , dans un pays où l'on achète les soldats , l'électeur de Hanovre ne puisse , avec l'argent accordé au roi d'Angleterre , lever & entretenir des armées bien plus nombreuses que ne l'admettent l'étendue & la population de ses états (*). Cette dépense , il est bien vrai ,

(*) L'Allemagne , cette pépinière de soldats , vient d'en fournir la preuve par tous ceux que ses princes , avides & pauvres , viennent de vendre à l'Angleterre pour transporter en Amérique , & combattre ses colons

fera crier à Londres ; mais une guerre une fois entamée , le cri de la liberté Anglaise n'a que la moitié de sa force , & ne la reprendra jamais toute entière , que lorsque l'esprit républicain y sera assez général & assez fort , pour faire la distinction convenable entre l'intérêt de l'état & les motifs étrangers & personnels des princes appelés à le gouverner.

Quand la France a conclu le surprenant traité de Vienne , préoccupée à l'ordinaire sur ses opérations de terre , elle se promettait , sans doute , que les faibles armées de l'électeur de Hanovre & du marquis de Brandebourg se dissiperaient devant ses forces combinées avec celles de l'impératrice-reine , comme la poussière est chassée par un vent violent. Et où auront-ils des ressources contre des armées nombreuses , qui peuvent être reproduites plus d'une fois ? Les coffres de l'Angleterre ont suffi à tout : ils ont rétabli la disproportion de l'étendue des états , de la multitude des sujets : l'habileté des généraux a fait le reste ; mais le succès d'une guerre soutenue par une semblable alliance , eût-il été tout opposé sur le continent , ainsi qu'il devait l'être par toutes les causes qui auraient pu y concourir , les flottes Anglaises auraient tout réparé en Amérique & en Asie.

révoltés. Si ces stipendiaires pouvaient parvenir à les soumettre , ce serait encore un problème à décider , savoir si l'électeur de Hanovre n'a pas même en cela été à charge à la nation Anglaise.

Le

Le traité de Vienne serait devenu , peut-être , une ligue essentielle à la tranquillité de l'Europe , si la Prusse avait formé une puissance prépondérante en elle-même ; ou si , comme l'immense empire de Russie , elle eût eu les moyens fondamentaux d'en devenir une par la suite. Il est étonnant que la réunion intéressée & l'alliance momentanée de cette couronne avec l'électeur de Hanovre , aient pû allarmer la France , jusqu'à lui faire oublier combien la maison d'Autriche est capitalement son ennemie. Outre les ligues formidables que leur alliance ne peut manquer de préparer dans tout le nord , pour le soutien du parti opposé , les souverains particuliers de l'Empire n'ont pu la voir sans frémissement ; & sur l'appréhension de ses suites , presque tous doivent être disposés à se ranger du côté des potentats qui pourraient en contre-balancer l'effet ; & très-certainement , il reste aux puissances des maisons d'Autriche & de Bourbon bien peu d'avantages contre une confédération aussi puissante & aussi générale.

Les avantages locaux ne sont assurément pas pour elles ; & si leurs conseils sont éclairés , leur plan doit se réduire à être purement défensif. En effet , que la France entame une guerre contre l'Angleterre , & que cette dernière nation ait la prudence de ne la soutenir que par ses flottes , c'est-à-dire , en abîmant la faible marine & désolant les côtes de l'autre : de quel secours lui fera l'aide de la maison d'Autriche ? La France , pour se venger , courerat-elle encore prodiguer des trésors & des légions dans les plaines

de la Hesse & de Hanovre ; qu'elle y fasse des progrès , tout l'empire se réunira contre les troupes dont elle dégarnira ses frontières , & peut-être les armées belliqueuses & innombrables de la Russie viendront se joindre encore aux Prussiens , pour que les nouveaux alliés ne soient pas seulement occupés à se protéger mutuellement. De son côté, quel appui la maison d'Autriche trouverait-elle dans les forces françaises , si , au moment où celle-ci marcherait à son secours , l'Angleterre lui barrait les mers & inquiétait ses côtes ? Beaucoup de diversions peuvent se faire contre ces deux puissances , & difficilement en feront-elles contre les innombrables ennemis que leur réunion ne peut manquer de leur faire. Un simple coup-d'œil sur la carte peut vérifier ce raisonnement. De quelque côté que cette situation des puissances soit envisagée , les Anglais paraîtront avoir gagné à ce revirement d'alliance ; mais qu'elle est encore éloignée des moyens qui peuvent assurer leur prospérité constante ! Ce n'est tout au plus que pour nuire à la France , qu'elle doit leur être utile , & non par des avantages directs pour eux-mêmes.

La maison de Bourbon peut-elle d'ailleurs regarder elle-même la convention qui l'unit à celle d'Autriche , comme un lien d'une paix durable & solidement cimentée ? Elle fut signée par une princesse religieuse observatrice des traités , dans un moment où la convenance présente y attachait une utilité de circonstance ; mais la carrière de Marie Thérèse tire à sa fin , & avec elle

entreront au tombeau sa modération & sa longanimité. Un prince de la maison de Lorraine s'assiera sur tous ses trônes ; toutes ses dispositions tournées à l'économie & à la guerre , sa curiosité , son inquiétude , son humeur active annoncent son ambition , & serviront ses ressentimens. Leur premier objet sera naturellement la Lorraine , l'héritage de ses pères ; l'Alsace enlevée à la maison qui porta la couronne de l'empire dans la sienne. Cette contestation que l'on doit pressentir , deviendra l'écueil où se brisera l'alliance de la France avec lui. Il est à présumer qu'à l'ors la situation de l'Europe se rapprochera de ce qu'elle fut avant sa conclusion. Si le roi de Prusse laisse un héritier qui conserve ses principes politiques , le torrent des événemens , au gré duquel des potentats du second ordre doivent flotter avec adresse , le ramènera du côté où le chef de l'empire ne sera plus , ainsi que tous ceux qui ont la même cause & les mêmes intérêts.

Les affinités actuelles des maisons Impériale & de Bourbon , pourront , tout au plus , différer cette révolution ; mais ils ne la préviendront pas. On sait de quel poids sont , en matière d'état , les affinités dans la balance.

Qu'a produit encore cette autre convention tardive entre les trois princes de la maison de Bourbon , que l'on a nommée *le pacte de famille* ? Jusqu'à ce jour , il n'en est résulté d'autres fruits , qu'une déclaration de guerre déplacée & frivole de la part du roi d'Espagne , après la destruction de la marine française , que la sienne était bien

éloignée de pouvoir venger : il n'est pas même possible de douter que cette considération , dont on a fait menace & parade , n'ait causé , entre des puissances opposées , des rapprochemens dont les articles n'ont pas transpiré. Si l'on considère les motifs & les circonstances des contractans , *le pacte de famille* aurait du exister par lui-même ; l'éclat & la solennité hors-d'œuvre , qu'on lui donna , dans un moment où l'assistance qu'il pouvait procurer , était bien éloignée de compenser le tort qu'il pouvait faire , étaient le comble de l'imprudence & de l'égarement de la charlatanerie ministérielle. L'on doit se rappeler que ce fut , à l'instant de sa conclusion , que la Russie cessa de combattre contre la Prusse. J'ai conjecturé que ce fut un de ses premiers effets. La révolution de Pétersbourg en a imposé là-dessus aux cabinets intéressés.

Il est bien surprenant que , dans ce pacte de famille si exalté , la France n'ait seulement pas songé à quelque avantage particulier de commerce avec l'Espagne. Il n'a nullement établi une correspondance & une intelligence fidèle entre les deux cours. L'affaire de l'isle de Falckland , entreprise évidemment contre les intentions de la France , doit conséquemment l'avoir été sans sa participation ; & dans le cas d'une alliance aussi étroite , c'est une espèce de problème qu'il n'est guère possible de résoudre , sans des inculpations particulières.

Un des résultats du traité entre les Bourbons , a été encore de resserrer les liaisons du

Portugal & de l'Angleterre ; elles sont devenues d'une nature à mettre la première puissance presque dans la dépendance de l'autre , & dans le cas de ne se mouvoir qu'à son gré.

Outre ce système de liaisons offensives & défensives , par rapport à la guerre , les puissances Française & Britannique ont des liaisons de commerce & de paix. Ce dernier point , qui paraît être le mobile & le but de toutes les opérations de la dernière , y paraît atteint autant qu'il est possible. Tous les jours cette nation met à profit les événemens , & semble écraser & anéantir le commerce des autres peuples. La France , à qui tout est accordé pour rendre ceux de sa domination les plus commerçans de l'Europe , excite néanmoins toujours sa jalousie ; & quelque abaissée qu'elle puisse être à cet égard , la possibilité seule de sortir de son anéantissement , entretient toujours ses allarmes ; ça été & ce sera toujours le but de la Grande-Bretagne , dans toutes les guerres qu'elle entreprendra contre elle , que de l'empêcher de le relever. En 1741 , un auteur anglais disait encore du commerce entre les deux nations : “ Le commerce

„ entre la Grande-Bretagne & la France est manifestement à l'avantage absolu de cette dernière puissance ; elle n'a besoin que de bien peu d'articles du produit de la dernière , tels que fer - blanc , plomb , flanelle , corne , bled , tabac , pendant que ceux que celle-ci tire de France sont principalement des articles de luxe , comme les vins , l'eau-de-vie , les toiles , les baptistes , les linons , les brocards ,

„ les velours & autres riches foyeries , qui toutes tendent à appauvrir l'Angleterre & à mettre une forte balance de profit du côté de la France. ”

L'industrie & la prépondérance des Anglais a bien inversé les choses depuis cette époque ; & la France n'a plus aucune raison de se flatter des avantages que lui attribuait cet exposé , ni dans son commerce direct avec l'Angleterre , ni dans celui qu'elle fait avec les autres nations. Tous les articles qui ne sont pas des productions directes de la nature sous son ciel & sur son sol , lui sont presque échappés ; il n'est presque pas une de ses manufactures que l'Angleterre n'ait tentée , la plupart y ont réussi : l'industrie encouragée en a multiplié d'autres qu'elle n'a jamais eu , & à qui son empressement à les importer , en dépit des ordonnances de sa police mercantile , rend hommage tous les jours.

Le célèbre & ancien traité de commerce , qui subsiste entre l'Angleterre & le Portugal , se fit entre Olivier Cromwel & Jean IV. il assura à la nation anglaise des privilèges énormes , & depuis ce tems ils n'ont fait qu'aller en augmentant , ainsi que les avantages qu'elle en recueille. Cet état riche , mais faible & paresseux , confirma & fortifia une alliance qu'il avait d'abord crue utile , mais qu'il regarda comme nécessaire & essentielle , lorsqu'un Bourbon obtint la couronne d'Espagne , à qui il avait obéi long-tems. Le nouveau traité , passé entre la reine Anne d'Angleterre & Pierre second , est un des plus clairs que des potentats , traitans de bonne foi , aient jamais

signé. Malgré les bénéfices immenses qu'en retire la Grande-Bretagne , si l'on pèse bien toutes les circonstances physiques , morales & politiques du Portugal , c'était peut-être la seule alliance sur laquelle il pouvait s'appuyer.

En 1709, la cour de Lisbonne fut sur le point de prendre une résolution qui aurait soustrait à la Grande-Bretagne une bonne partie des profits que fait son commerce dans ce royaume; elle allait défendre l'exportation de l'or; le lord Callway ambassadeur britannique l'apprend, vole chez le roi, & lui tient ce discours clair & pathétique où se trouvent développés l'esprit & les raisons de l'union étroite des deux peuples: " Sire, la ferme & constante attention
 „ que votre majesté a toujours apportée aux af-
 „ faires du gouvernement, les peines qu'elle
 „ vient de se donner dernièrement pour con-
 „ naître la balance du commerce de ses sujets,
 „ sont des preuves nouvelles que, si l'ordre de
 „ la succession n'avait pas placé la couronne sur
 „ sa tête, le mérite devrait la lui faire déférer.
 „ Mais permettez-moi de vous faire observer,
 „ Sire, qu'il est encore un plus grand roi que
 „ vous, dont tous les rois de la terre tiennent
 „ l'empire & la puissance, & de qui la sage pré-
 „ voyance s'étend & se maintient sur tous les
 „ ouvrages de ses mains dans la distribution
 „ qu'il a faite de ses dons: à quelques peuples
 „ appartiennent les richesses, & à d'autres l'in-
 „ dustrie. Par ce moyen, la libéralité du ciel
 „ a sagement égalisé le partage des nations.
 „ Vains sont les conseils des maîtres de la terre,

„ quand ils sont en opposition avec sa pruden-
„ ce ; & faibles les efforts des potentats , quand
„ ils tendent à contredire ses vues. Votre ma-
„ jesté vient de défendre l'exportation de l'or
„ de ses domaines ; elle voudrait que cette pro-
„ hibition eut son effet , mais la chose est im-
„ praticable : elle peut bien restreindre ses su-
„ jets , mais il est hors de son pouvoir d'a-
„ néantir leurs besoins. A supposer même
„ qu'elle le puisse , & que par-là elle parvint à
„ écraser l'industrie des peuples du nord , quel-
„ les en seraient les conséquences ? Leurs me-
„ nagers , leurs tisserands , leurs cultivateurs ,
„ & cette multitude innombrable d'ouvriers in-
„ dustrieux qui travaillent paisiblement à nour-
„ rir & habiller vos sujets , deviendraient des
„ soldats à , qui le besoin mettrait les armes à la
„ main. Au lieu de couvrir les eaux du Tage de
„ leurs flottes pacifiques & marchandes, vous ap-
„ préhenderiez bientôt que leurs escadres guer-
„ rières ne les portassent au Brésil pour y prendre
„ plus de trésors , que la nation , que votre ma-
„ jesté gouverne , ne leur en fournit par la voye
„ paisible du trafic. Outre , Sire , que s'il ré-
„ sulte du commerce des deux nations un avan-
„ tage pour la nôtre , elle devient par-là même
„ le garant naturel de la sûreté & de l'indépen-
„ dance de vos états. Ce n'est plus le traité
„ seul , mais l'intérêt personnel qui vous l'atta-
„ che. Votre couronne a de puissants ennemis ;
„ il lui faut des amis aussi puissants qu'eux.
„ L'ambition de la France ne connaît pas de
„ bornes ; & l'orgueil de l'Espagne n'oubliera pas

„ facilement que le Portugal fut un de ses do-
 „ maines. Pour frustrer leurs entreprises, votre
 „ majesté n'a d'autre appui que les puissances
 „ maritimes : qu'elle me permette donc de la
 „ supplier de considérer que tout ce qui ten-
 „ drait à leur ruine, ne peut manquer d'en por-
 „ ter le contre-coup à votre empire même.”

Ce discours eut l'effet qu'en attendait le ministre anglais. Depuis cette époque , le Portugal semble n'avoir pas perdu de vue les vérités réfléchies qu'il contient ; & puissamment secouru par les flottes & les armées de la Grande-Bretagne , il n'a pas discontinué de lui permettre d'exporter son or à Londres où il s'en fait chaque année des refontes très-considérables. Le commerce de ce royaume est si fructueux pour les Anglais , que , quand leurs troupes y passèrent à la fin de la guerre dernière , les frais de la campagne entière ne firent point sortir d'argent d'Angleterre : les dix mille hommes auxiliaires y furent défrayés par les fonds des remises que les négocians de Lisbonne avaient à faire à ceux de la Grande - Bretagne. Outre cela , il se fit une refonte à la Tour , dont la valeur montait à cent cinquante mille livres sterling.

Lorsque le trône d'Espagne fut assuré à la maison de Bourbon , le commerce anglais , présumant trop de la politique française , eut de vives appréhensions de perdre beaucoup de ce côté : l'opposition que cette puissance échappée au gouvernement pusillanime des Stuarts , & tombée entre des mains plus populaires, s'efforça de mettre à cet événement , partit sans doute de

ce principe , & non d'un attachement pour la maison d'Autriche , que les souverains n'eurent jamais l'un pour l'autre. L'ouvrage d'Arbuthnot, intitulé *John Bull* , en expose la preuve. Cette crainte cependant n'a point été réalisée par les succès que l'Angleterre s'efforçait de prévenir ; le trafic, qu'y font ses sujets, excède de beaucoup, par ses profits , celui de la France , languissant par-tout où il a trouvé accès , quoique les inattentions du gouvernement n'aient pu tout-à-fait anéantir le parti que cette nation tire du fond inépuisable de ses ressources naturelles. Le commerce d'Italie n'est pas moins profitable à l'Angleterre , ainsi que celui des Pays-Bas , de Hollande & d'Allemagne. Il attend du côté des puissances du nord , & de la Russie sur-tout , des accroissemens que sa politique y poursuit avec chaleur & sans interruption, tandis que la France paraît fermer les yeux à l'éclat avec lequel cet empire immense sort de la nuit de la barbarie, & marche rapidement à une prospérité & une élévation, où des siècles ne l'ont pas encore amenée elle-même.

Le seul point du globe , où le commerce des Français surpasse celui des Anglais, est le Levant; son alliance ancienne & étroite avec la Porte ne peut guères lui être d'aucune autre utilité dans un empire où tout est assujetti au caprice du despotisme, vu l'abaissement & le néant actuel des Ottomans.

Pendant que la France & l'Angleterre cherchaient, à la faveur d'une longue pacification, à apporter quelque soulagement aux maux qu'a-

vaient fait à l'une le grand nombre de fautes du gouvernement, & à l'autre ses penibles & coûteux triomphes; trois autres puissances convaincues de leur affaiblissement, & de l'impossibilité où elles étaient de s'y opposer sans le phénomène politique de leur réunion, ont médité de concert la spoliation de la Pologne. La même ambition qui les avait alternativement fait combattre l'une contre l'autre, tantôt du côté de la France, tantôt du côté de la Grande-Bretagne, les a rapprochées pour partager les meilleures provinces d'un royaume où l'anarchie préparait les voyes à leurs usurpations. Elles se sont effectuées sans opposition, comme sans participation de la part des autres que n'ont paruveiller ni leur gloire ni leur intérêt; ou du moins, chez qui ces considérations, toutes puissantes qu'elles pouvaient être, ont cédé vraisemblablement aux préoccupations de leur haine mutuelle.

Le roi de Prusse si habile à faire naître, à fomenter & tirer parti des divisions des autres puissances pour élever la sienne, avec des états bornés & des provinces ingrates, s'est rendu graduellement, & sur-tout par ses dernières invasions, l'un des premiers potentats de l'Europe. Par-là il s'est acquis la gloire d'avoir fait des faibles domaines des marquis de Brandebourg un empire qui en s'étendant jusqu'à la mer, peut un jour devenir, sur cet élément, considérable par le commerce & terrible par les armées; en gagnant, comme il a fait, vers la mer Baltique, il dirige sans doute ses vues vers ce nouveau genre de

puissance, le plus solide & le plus grand de tous. Moyennant la possession de Dantzic & de toute la côte qui borde la Courlande, la facilité des constructions apanage naturel du nord, la sagesse d'une administration relative, ordinairement plus stricte & plus attentive dans les commencemens, soit pendant le règne du prince adroit & entreprenant qui gouverne aujourd'hui, soit sous un successeur qui, sans avoir tous ses talents, pourra suivre long-tems les plans qu'il aura tracés; il peut & doit arriver que cette couronne augmente bientôt le nombre des puissances maritimes.

La Russie faite par ses ressources immenses, & sur-tout par la marche qu'elle tient, pour développer aux yeux étonnés de l'Europe & de l'Asie une puissance effrayante, doit se proposer tous les genres de prospérités & de gloire; les forces navales, les armées nombreuses, le commerce intérieur & extérieur, elle a la matière de toutes ces choses: un règne ou deux, comme celui de Pierre le grand & de Cathérine, dont les efforts seront soutenus de la part des sujets avec cette énergie qu'ont ordinairement les peuples au sortir de la barbarie, & c'est sans contredit le premier empire de la terre. A la faveur des divisions de la France & de l'Angleterre, leurs progrès seront encore plus rapides; & celles-ci subsisteront jusqu'à ce que ces potentats conviennent de termes stables pour fixer l'empire qu'ils doivent avoir, sur les mers, leurs armes & leur industrie. Des réflexions, où les anciennes animosités auraient moins de part, leur feraient

sentir qu'un partage bien entendu à cet égard répondrait mieux à leur intérêt commun, que l'intervention de concurrences multipliées & redoutables. Leur politique ne peut point se refuser à l'appréhension des événemens qui peuvent achever d'en établir ; si elle n'a pas prévu les faits qui les leur préparent, elle doit au moins recueillir toute son attention & ses efforts à prévoir des dangers que ses méprises passées lui ont sans doute appris à connaître. Les changemens survenus, depuis un siècle, aux puissances dont on vient de parler, doivent rendre tout croyable sur les pronostics de leur aggrandissement.

Elles forceront alors, peut-être trop tard, celles qui sont les plus jalouses & les plus divisées entr'elles, à se réunir pour la défense commune. Qui aurait cru que ce système d'équilibre de l'Europe, qu'on s'était accoutumé pendant un siècle entier à envisager comme le seul solide & véritable, & sur la foi de qui la France & l'Angleterre s'étaient vouées une haine éternelle, dût être renversé par l'électeur de Brandebourg & des hordes de barbares avec qui l'Europe daignait à peine communiquer !

Entourées de ces rivaux de leur puissance & de leur grandeur, il reste à la France & à l'Angleterre deux partis à prendre ; l'un flatterait leurs préjugés funestes aux dépens de toutes deux, l'autre heurte ces préjugés & en prouverait le néant d'une manière heureuse pour elles. Ce serait ou d'en devenir tributaires par leur méintelligence, ou de les rendre dépendants par

leur concorde. Cette vérité est aussi palpable que les faits dont elle résulte. Ceux-ci sont les subsides que ces deux couronnes ont payés aux auxiliaires dans leurs querelles, les pertes que souffrait leur commerce dont tous les profits passaient, à la faveur des traités relatifs, à des peuples étrangers ; enfin les personnages intéressés & presque prépondérans aujourd'hui, que jouent en Europe des potentats presque inconnus encore à l'époque de la triple alliance. Car c'est au tems de cette ligue formidable que leur politique a commencé à sentir & à prendre pour maxime, qu'ils ne pourraient s'élever qu'autant qu'ils rendraient la France & la Grande-Bretagne ennemies irréconciliables.

Ce plan, dont l'usurpation de Guillaume III. & le renversement des Stuarts furent les premiers points, leur a réussi. L'une & l'autre n'ont pas cessé depuis d'être les jouets & les dupes de ces souverains qui se sont faits de leurs désastres & de leurs pertes des degrés vers leur aggrandissement. C'est à elles de prendre garde que, par la continuation des mêmes artifices & par l'influence de leurs préoccupations enracinées, les deux premiers rangs en Europe ne leur échappent.

Tous les traités que l'on a appelés d'amitié, de commerce & de navigation, conclus & arrêtés successivement entre la France & l'Angleterre, savoir celui qui fut signé à Londres le premier décembre 1647, le subséquent du 24 février 1677 conclu à St. Germain, enfin celui d'Utrecht du 31 mars 1713, qui a servi de base &

fait le fond de ceux que l'on a faits depuis, sont bien moins des conventions positives d'utilité mutuelle, que des trêves d'hostilités ; de sorte qu'on peut dire, dans un sens strict & rigoureux, que ces deux puissances, sans faire jamais la paix, suspendent quelquefois la guerre entr'elles.

On pensait alors, peut-être encore plus à Londres qu'à Paris, que le moindre mal, qu'on pouvait se faire l'un à l'autre, était de ne point guerroyer ; mais que, si le sommeil de l'antipathie pouvait aller jusqu'à s'aider mutuellement & à se procurer des ressources par la voie de l'échange & du commerce, il y aurait à la fois un dérangement monstrueux & absurde dans la nature des hommes & dans la politique essentielle des deux états. Cette prévention a pris des racines si profondes dans tous les esprits, que la plus funeste expérience a de la peine à en dissiper l'illusion ; le mauvais succès de toutes les guerres, le peu d'importance des objets qui les avaient suscitées, l'inutilité des conquêtes de part & d'autre, la ruine de l'état & des particuliers, plus sentie en France où l'autorité ne se met point en peine du murmure des sujets, non moins réelle en Angleterre où le gouvernement est toujours aux ressources pour en prévenir la sensation ; tels sont les fruits des maximes qui ont constamment remplacé dans les ministères des deux cours, celles que Fleury & Walpole s'efforçaient de leur faire adopter, & qui, depuis ces deux ministres, n'ont cessé de réveiller l'habitude invétérée qui, plutôt que le résultat des saines considérations, a fait que les

deux puissances n'ont pas cessé de s'envisager comme rivales essentiellement irréconciliables. Dans les administrateurs toujours au-dessus des haines publiques, ce ne peut-être sans doute qu'un défaut d'habileté, qui a fait préférer de se pénétrer d'un préjugé aussi faux au travail & à l'embarras de couronner l'ouvrage de ces hommes sages & bienfaits sans en cherchant des conventions & des voies qui puissent les rapprocher. Cette négligence ou cette incapacité a donné lieu aux attaques successives qui ont deux fois incendié l'Europe depuis cette époque. Le sang qu'on a follement répandu, les trésors que l'on a dissipés dans les deux dernières guerres, semblent avoir fatigué & amorti la haine & la crainte réciproques; & le sens stricte, que les préventions avaient donné à cette expression de rivalité, s'affaiblit jusqu'aux yeux de ceux qui sont les plus faits pour être le jouet des préjugés vulgaires, devant la réflexion tardive que les malheurs ont amenée. Cette disposition est plus sensible encore en Angleterre qu'en France, dans un certain ordre de citoyens.

Il est aisé de sentir que, pour être véritablement rivales, deux puissances devraient aspirer vers les mêmes objets d'agrandissement & de conquêtes, avoir des prétentions sur les domaines réciproques: or ceci n'est vrai, presque à aucun égard, de l'Angleterre & de la France. Bien décidément, il ne reste aux Anglais aucune idée de conquête de ce côté-ci de la Manche. L'expérience a du convaincre les Français, que les expéditions de Jules - César & de Guillaume
me

me le conquérant , qui furent des réalités dans les tems reculés , ne feraient dans les âges modernes que des projets chimériques & romanesques ; son ambition ferait au plus haut de son délire, si elle se flattait jamais d'attaquer avec succès les Anglais en Amérique. La Grande-Bretagne n'offre donc aux attaques de la France, rien qui puisse entraîner ou éblouir son esprit de conquête. Elle ne peut pas davantage elle-même former des projets sensés à ses dépends ; la prise des Isles du Vent , de celle de Bourbon , de l'Isle de France & de Madagascar , l'expulsion absolue des Français de l'Inde orientale , chose facile à exécuter pour une nation qui a une transcendance maritime aussi marquée, n'offriraient que des entreprises plus ruineuses qu'utiles. Il faudrait d'abord qu'elle se déterminât à une guerre frayeuse, parce qu'elle n'en peut pas faire d'autres ; & qu'elle multipliât ses dépenses dans une proportion plus forte que celle de ses ressources. On a déjà décrit ailleurs le crédit national dont l'immensité a prouvé l'étendue, comme un appui, comme une colonne énorme ; mais il sert de base à un édifice dont la masse acquiert un nouveau poids, à mesure qu'on en surcharge le faite ; les étais qu'on met à l'entour peuvent étendre sa force & accroître sa résistance , mais tous les flancs en sont bientôt couverts , & en vain cherchera-t-on un vuide alors pour y en ajouter encore. Il a été dit qu'il importait également au souverain, dont l'état & le gouvernement devaient, de maintenir la proportion ; & cette nécessité interdit, pour ainsi

dire , tout plan d'hostilités , qu'elle qu'en puisse être l'issue. Dans les occasions où l'orgueil national l'emporte , la politique Britannique cherche & réussit quelquefois à pallier la conviction qu'elle en a ; mais ses adversaires ne doivent point être la dupe de ses subterfuges & de ses illusions. D'ailleurs il est intéressant pour elle-même qu'il reste quelque chose à la France au dehors, pour que le soin de conserver ces possessions distantes lui fasse respecter sa supériorité sur les mers & force sa condescendance envers elle. Outre que les possessions des deux états ne doivent point exciter la cupidité mutuelle, les productions dont la nature a enrichi leur sol, les manufactures diverses que l'industrie y a créées, loin d'être dans le cas indispensable d'une concurrence jalouse, offrent presque toutes également les matières des échanges les plus avantageux. On en verra la comparaison dans les chapitres suivans.

En examinant avec attention les mises de toutes deux, on se convaincra que leurs vues commerçantes ne doivent pas être dirigées plus que leurs projets d'agrandissement, dans un sens propre à se heurter & à se détruire ; mais qu'au contraire, le physique des choses & la nature des besoins sont propres à faire valoir les unes par les autres : or quand tout est ainsi disposé, la politique qui conseille de se déchirer & de se nuire, n'est-elle point absolument animosité, fanatisme, fureur brutale ? & doit elle tenir devant l'expérience & la raison, qui se réunissent pour l'abattre ? L'ambition de ces deux grands

peuples ne peut plus être que celle de s'enrichir en dépit de quelques œconomistes , qui raisonnent population & denrée sans jamais considérer assez combien les richesses significatives tirent de tous côtés les richesses usuelles. La nation la plus pécunieuse fera celle qui aura le nécessaire le plus abondant , les jouissances accessoires les plus multipliées, le plus de forces & le plus d'armées ; si d'ailleurs les points du ciel & du sol ne sont pas négligés , par ce que tout s'achete & se vend. Cette vérité a rendu les nations commerçantes ; toutes leurs concurrences mercantiles ne visent à vendre davantage que pour se mettre en suite dans le cas d'acquérir plus. La France a au dedans d'elle-même, & aurait avec un peu plus d'étendue de colonies qu'elle n'en possède , mais que la guerre ne pourra jamais lui assurer, de quoi compléter les objets de ventes qu'elle peut se proposer ; l'Angleterre, pour devenir à cet égard aussi considérable qu'elle, a été obligée de s'étendre davantage au dehors ; mais parmi les objets soit nécessaires , soit superflus, que l'un & l'autre peuvent porter dans le commerce général , peu ou point sont dans le cas d'exciter l'envie, & tous dans le cas de s'échanger à leur satisfaction.

Livré à des préventions violentes, le peuple de Londres , qui crie plus par habitude que par principe, demande peut-être d'être ramené avec adresse & précaution à cette vérité ; mais il est passif , quand il s'agit de recueillir les suffrages qui déterminent. La partie qui par état a des lumières, & qui pourrait décider un pareil accord

dans la chambre des communes, est détrompée. Au fond personne n'oserait partir, sans risquer de compromettre ses connaissances, de l'exposé que fit en 1675 le chevalier Downing commissaire des entrées & contrôleur de l'échiquier ; il établissait en faveur de la France, dans son commerce avec l'Angleterre , une balance d'environ sept millions de livres tournois , outre vingt millions pour le nombre des riches superfluités qui s'importaient tant en contrebande que directement. A ce dernier article, il n'opposait aucun article de compensation de la part de l'Angleterre.

Ce calcul était faux peut-être & exagéré alors, & serait probablement tout-à-fait inversé , si on l'appliquait à l'importation mutuelle d'aujourd'hui. Le commerce britannique a acquis une multitude de branches qu'il n'avait point : un grand nombre de celles , que celui de France avait exclusivement , sont devenues communes à l'un & à l'autre ; & dans quelques unes, son industrie a beaucoup surpassé celle qui est en concurrence avec elle. Elle a du par-là diminuer tous les dangers de son trafic , à raison des avantages qu'elle s'est appropriés & des progrès qu'elle a faits. Les manufactures utiles qu'elle a accumulées , lutteraient sans contredit à son profit contre les manufactures de luxe, les seules qui soient poussées à leur plus haut période en France. Il n'est pas une tête instruite à Londres, qui n'en soit bien persuadée. Tous les sujets d'allarmes ayant disparu à la faveur de la révolution arrivée dans l'industrie, on ne doit pas

regarder les motifs vulgaires & dépouillés de fondement, qui subsistent peut-être encore, comme des obstacles insurmontables.

Le grand intérêt des puissances en général, dans un siècle où le commerce est devenu la source des richesses & le soutien réel de la puissance des états, c'est d'avoir une marine respectable. L'expérience a sur-tout convaincu la France, que *point de commerce maritime, point de marine*; elle lui a à-peu-près démontré encore que, brouillée avec l'Angleterre, *point ou très-peu de commerce maritime pour elle*. Avec quelque succès que ceux-ci aient continué son abaissement dans leur système effectue, ils n'ont pu, à raison des ressources naturelles de la France, cesser de la regarder comme une rivale, à qui il est constamment possible de sortir de son néant pour le commerce & la puissance navale. Tant que le principe d'inimitié subsistera, ils ne pourront jamais se relâcher de leur attention à ne point la laisser approcher des leurs. La plus faible apparence de progrès doit les décider à tout prix à la guerre, & être pour eux le signal d'une rupture qui puisse en prévenir de plus grands. Qu'ils y réussissent, c'est ce dont leur transcendance navale habituelle ne peut laisser aucun doute, s'ils saisissent les premiers moments du réveil. Voilà le véritable intérêt de l'Angleterre, voilà sa vraie politique; ce fut sa marche, & cela fera encore dans l'état d'animosité & d'antipathie, qui a tant coûté à l'une & à l'autre nation, & si bien tourné au profit de celles qui se sont mises entre deux. Qu'on

se rappelle le commencement des hostilités de la guerre de 1755, d'après les instigations impitoyables de la pénétrante politique du sieur Pitt; elles furent entamées dans cet esprit & sur son plan : ses dispositions sanguinaires & jalouses guideront le conseil de Londres, tant que l'Angleterre verra la France de l'œil, dont elle l'a vue jusqu'à présent ; & ce que les premières expéditions militaires, dont il s'avisa, eurent de peu conforme aux droits de la guerre, est aujourd'hui raïé pour toutes les nations de la liste des crimes publics.

Ainsi contenue par l'Angleterre, la France n'a que de faibles espérances de jamais se relever par ses armes ; mais elle peut éteindre toute appréhension d'émulation & de rivalité ; alors elle pourra avoir sa part du commerce du monde, & faire des progrès lents & sûrs vers le rétablissement d'une marine, que l'Angleterre ne se croira plus intéressée à écraser, à mesure qu'elle renâtra. L'extinction de ce principe de haine & d'antipathie, ne demande au fond que de l'adresse & de la bonne foi. C'est le propre du tems d'altérer les rapports du monde moral, comme ceux du monde physique ; les relations politiques des peuples, qui n'en sont que des conséquences, doivent varier avec ceux. De nos jours seulement, que d'événemens ont entraîné entre les nations des stipulations & des traités, qu'avant leur époque la politique courante aurait traités d'absurdités & de chimères. Tout échappe à la faible visée de celle-ci : accoutumée à ne s'appuyer que sur l'habitude,

elle rejette comme extraordinaire & comme impraticable , tout ce qu'elle ne rencontre point dans le cercle des idées qu'elle s'est faites. Achéons de lui arracher le bandeau , en lui remettant sous les yeux la réalité des détails que nous venons de supposer.



CHAPITRE VI.

De la France commerçante avec l'Angleterre sur les productions du sol.

LE sol de la France lui fournit abondamment presque toutes les productions des autres contrées de l'Europe ; de sorte qu'au nombre de ses provinces heureuses , il en est toujours une ou plusieurs qui suppléent au besoin qu'ont les adjacentes d'un tel objet en particulier ; & la somme collective des nécessités & des agrémens de la vie pourrait encore y suppléer , sans inconvénient , à une exportation très-considérable. Si , dans ces derniers tems , ce tableau de ses ressources n'a point été justifié , ce fut le triste fruit d'un concours de circonstances & de fautes , dont la nature ne s'est point rendue coupable envers celui de tous les peuples qu'elle paraît avoir partagé avec le plus de prédilection. Il est à propos de faire voir d'abord par quelles

raisons le commerce des premières productions de son agriculture ne lui a pas réussi , & les erreurs que l'on a commises dans l'impulsion précipitée qu'on y a donnée.

Les bleds sont dans ce royaume, plus que partout ailleurs , la matière première & nécessaire de la subsistance générale : il faut donc qu'il y ait une proportion constante & suffisante entre le prix de cette denrée essentielle , & les moyens d'obtention de tous les citoyens qui peuplent l'état. C'était-là la question primordiale qu'il ne fallait jamais perdre de vue ; on ne pouvait adopter, relativement à l'avancement de ce commerce , aucune voie qui l'affectât ; c'est faute d'avoir consulté les circonstances propres à les concilier avec elle , que les politiques se sont égarés.

Pour atteindre à cette proportion constante, & la maintenir , ont dit les uns , le commerce des grains doit être restreint & limité ; il doit recevoir son mouvement de l'administration.

Au contraire , ont répliqué les autres , il faut pour cela qu'il soit absolument libre ; & la moindre part, que le gouvernement pourrait y prendre , ne ferait qu'en gêner le cours & gâter tout. Les uns & les autres avaient considéré cette matière d'une façon trop vague , & n'avaient point envisagé cette branche primitive , dans les rapports qu'elle avait aux autres circonstances du dedans & du dehors de l'état. En matière de vues pour le bien public , il n'est rien d'indépendant des conjonctures accessoires , & des situations locales & accidentelles de toutes les

parties d'un empire. L'examen réfléchi de tout ceci doit bien déterminer à l'opinion des derniers pour un avenir que l'administration pourrait améliorer dans tous les points : mais il fait voir aussi que celle des autres n'était pas sans fondement dans les circonstances actuelles.

La liberté du commerce en général ne convient pas également , ni dans la même étendue, à tous les peuples. Un zèle patriotique un peu inflammable dans ses conceptions, avait donné un accès précipité à la maxime contraire: l'expérience des nations, le calcul des vrais politiques, qui en toute matière de commerce est celui des faits relatifs , détruisaient un dogme aussi flatteur par son apparence de popularité, & par la balance qu'il semblait tenir entre tous les citoyens. A travers les facilités trompeuses qu'il semble annoncer aux efforts de tous les individus , il prépare infailliblement la chute du commerce général dans tous les pays où la nature, en lui prescrivant des limites dans ses matières & ses moyens, lui en prescrivait aussi dans son effort. Qu'avec moitié moins de sujets que la France , qu'avec proportionnellement beaucoup plus de ports de mer , ayant dans tous ses points son centre bien plus rapproché de ses côtes , avec des colonies cent fois plus étendues & couvertes de grandes nations , en possession des termes les plus avantageux de traités de commerce & de navigation avec tous les empires du monde , avec un pavillon respecté partout , que dans une pareille position , l'Angleterre ne mette pas plus de bornes à la liberté de

son commerce, qu'elle n'en a mis à la liberté civile de ses sujets; toutes les proportions s'y trouveront encore. L'aliment d'un trafic aussi immense, les innombrables canaux par où il peut circuler, s'étendront au gré de l'industrie & devant les tentatives de ceux qui l'entreprendront. La France est dans une situation bien différente. Il ne lui suffit pas, pour briser ses entraves, d'un de ces momens où le despotisme oppresseur relâche son joug de fer, & où il veut enfin le bien d'autant plus difficile qu'il faut le faire sortir des maux qu'il a accumulés. L'industrie de tous les sujets de tant d'immenses régions est trop bornée vis-à-vis de quelques faibles lambeaux de colonies dont la domination lui est restée, vis-à-vis encore d'un petit nombre de peuples limitrophes qui, pour la plupart, ont chez eux leurs manufactures essentielles & leurs productions d'habitude. Son pavillon a trop perdu pour regagner assez tout-d'un-coup. Le trafic immense & si fructueux du nord lui est encore fermé; elle n'a avec les puissances du midi, même avec celles à qui elle a donné des maîtres, que des traités de commerce défavorables & absurdes: il en résulte que tout ce que son industrie y aurait trop précipitamment ramassé à grands frais & mettrait à l'enchère par une immense concurrence, se trouverait à sa propre charge & pourrait tout au plus procurer une abondance momentanée de quelques jouissances exotiques à ses consommateurs & à son luxe; cependant la rapide & longue cascade de ses commerçans entraînés à des faillites par des

opérations que le défaut des débouchés aurait rendues mauvaises, ferait du corps languissant de son commerce, un squelette tout-à-fait nul ou dépouillé. La machine ainsi culbutée mettrait des siècles à se relever. L'illusion sur ce point a été portée au point de faire dire à des administrateurs qui ne voulaient pas faire attention que, vis-à-vis sur-tout d'une nation impétueuse & sujette à prendre feu comme la Française, il fallait assurer les voies à la défaite & à la réexportation, avant d'échauffer son concours à l'acquisition des objets ; *qu'importe que le négociant perde, si le consommateur gagne ; qu'importe que la concurrence ruine & culbute le premier, si l'autre y trouve son compte ; bientôt l'équilibre se mettra de lui-même, & quand le nombre des négociants aura été circonscrit par les événemens, ils gagneront, mais ils gagneront peu, & voilà précisément ce qu'il faut au public.* Que d'ignorance & d'inconsidération dans cette théorie ! Tels ont été cependant le délire & l'égarement, dont un entêtement systématique avait fasciné les intentions les plus pures. Ainsi elles menaient à la destruction en adoptant trop tôt une voie qui, faisie avec lenteur & dans un tems convenable, devait opérer la prospérité la plus assurée. Il faut appliquer ces principes au commerce en général, & celui du bled en est susceptible dans le sens qui lui est particulier.

L'état est-il foncièrement & intrinséquement riche, il faut entendre par-là les facultés des individus y sont-elles aisées ? ou bien joint-on aux ressources naturelles qui peuvent les ac-

croître, le desir & l'attention de les faire augmenter ? Que tout alors devienne libre , en fait de trafic & d'industrie ; commencez hardiment par le commerce de la subsistance même. En effet, celle-ci ne saurait augmenter en valeur, qu'en même-tems elle n'augmente en rapport. Or ce dernier accroissement se fera sentir à tous les individus qui possèdent, & à tous les individus qui travaillent; & le système public doit pourvoir à ce qu'il n'y ait ni oisifs ni indigens. Mais se laisse-t-on entraîner par l'illusion de l'habitude à des plans invétérés de destruction ? Protege-t-on un corps de vampires, artisans aveugles & funestes des misères publiques, qui dépouillent les peuples sans enrichir le prince ? Il faut bien dans ce cas que l'administration se mêle de donner pour peu ou pour rien à des citoyens dont les possessions sont grévées & dont l'industrie est anéantie, un pain qu'on leur laisse ravir les moyens d'acheter. Voilà deux situations diverses d'une même nation, dont l'hypothèse force à des principes opposés : le premier est applicable à celle qu'elle attend de la bienfaisance de son jeune roi, & de l'habileté d'un ministre désintéressé qui veut le bien avec ardeur ; mais l'autre était nécessaire dans l'état laborieux & indigent dont les individus espèrent enfin y être affranchis.

Personne ne peut contester que toute hausse, dans les productions de l'agriculture, n'enrichisse inmanquablement ceux qui possèdent les terres, & ceux qui, en les prenant à ferme, participent à la propriété utile ; mais les citoyens

qui n'ont que les ressources de l'utilité sociale & de l'industrie, on trouvé la subsistance hors de leur portée depuis l'augmentation de son prix. Ou ce mal a été la conséquence d'une disette physique & réelle ; dans cette supposition , ce serait une calamité qu'il faudrait bien forcément effuier : ou il n'a eu lieu , que relativement à la situation de leurs facultés , qui se sont trouvées trop courtes : or il est deux façons de remédier à ce dernier cas. L'une est de faire baisser le prix, par des ordonnances coactives ; l'autre , c'est d'augmenter les moyens de la *classe non agricole*, pour qu'elle puisse y atteindre. La première de ces voies est injuste & attente à la propriété ; elle est certainement destructive pour l'agriculture , base véritable de toute population & de toute opulence. La seconde est faite pour accommoder toutes les parties ; la France offre mille facilités de la mettre en œuvre, qui peuvent prévenir à jamais, en écartant la disproportion , le mal qui en est résulté.

Le premier & le plus essentiel de tous les moyens, c'est cette liberté même du commerce des productions de la terre, qui ne fut un mal que par la coexistence d'une multitude d'abus qui forçaient à sa limitation , elle-même le plus grand de tous. Cette liberté fera valoir , de plus en plus , les propriétés & les fermages ; elle en causera la subdivision ; elle multipliera & enrichira , avec plus de répartition , la classe agricole , & par contre-coup , celles qui lui sont accessoires , c'est-à-dire , tout le corps politique dont elle est le soutien & la nourrice. Les ef-

fets de ce premier pas , sans contredit le plus décisif vers l'aisance générale , seront sentis d'autant plus vite que l'on se hâtera davantage de dégager toute industrie des entraves qui l'ont écrasée jusqu'à présent. Mais c'est peu, pour y parvenir , que l'administrateur entrevoie ces conséquences ; il faut qu'il joigne à un crédit inébranlable , le courage de braver les murmures aveugles de l'impatience nationale. Ce ne sera que , quand la sagesse & la solidité de ses vues auront élevé les facultés individuelles & relatives de toutes les classes au niveau de ce qu'elle font chez les nations riches & commerçantes , que la Française se sentira au-dessus de toute appréhension de leur concurrence dans les matières de première nécessité. Si on ne s'efforce à y atteindre , elle restera éternellement au-dessous, & son état comparatif d'indigence & de pauvreté se perpétuera sans ressource. Quoique les détails de cette question puissent être regardés comme étrangers à notre sujet, elle a été agitée si vivement , & a tant d'importance en elle-même , qu'on nous pardonnera la digression où elle nous entraîne.

Relativement à la matière que nous traitons, l'état offre cinq classes dont il faut considérer les rapports à la subsistance qui est nécessaire & commune à toutes.

1^o. Les propriétaires des terres , soit qu'ils cultivent par eux-mêmes leurs possessions, soit qu'ils en partagent les fruits en nature , ou par le moyen du significatif, avec des fermiers.

2°. Les fermiers ou cultivateurs qui, sans la propriété du fond, se procurent la propriété des fruits qu'ils font valoir à leurs risques.

3°. Ceux des cultivateurs qui, sans propriété des fonds ni des fruits, vendent le travail de leurs bras pour un salaire qui leur sert à acheter la subsistance de ceux qui ont les propriétés.

4°. Les hommes de toutes les professions, arts & métiers, qui donnent leur veilles, leurs soins, leurs ouvrages, en échange du significatif qui leur procure la subsistance qui a cru sur les fonds & par le labeur des trois autres classes.

5°. Les rentiers par placemens soit viagers, soit perpétuels, mais invariables ; de toutes ces classes la plus inutile, la plus oisive & la seule exposée à la diminution de son aisance dans nos principes ; à quoi il n'y a pas grand mal : malgré l'habitude qu'elle a de crier plus fort que toutes les autres, nous l'excluons à tous ces titres, pour jamais, de nos considérations.

Que l'on conçoive bien, sous les vrais points de vue, les rapports de ces quatre premiers ordres de sujets, à la subsistance indispensable & commune ; que l'on apprécie, de l'autre côté, les conséquences générales du commerce libre & illimité de cette subsistance ; que l'on rapproche ensuite les objets, que l'on compare, qu'on considère comment elles les affectent, comment elles portent sur eux ; & l'on verra qu'ils

doivent y trouver leur profit : l'état , par contre-coup , l'y trouvera donc aussi.

Effectivement , l'absolue & indéfinie liberté de ce commerce une fois établie , il devient commerce extérieur , c'est-à-dire , qu'elle entraîne l'importation de l'étranger & l'exportation à l'étranger. Il est aussi commerce intérieur , c'est-à-dire que toutes les provinces de la domination pourront importer & exporter librement la denrée de l'une à l'autre.

La liberté de ce commerce avec l'étranger amènera , en concurrence avec la France , à la vente & à l'achat des grains , toutes les nations qui voudront lui ouvrir leurs marchés & venir puiser aux siens. Cette concurrence se fera sentir aux unes & aux autres , en raison de la quantité que chacun d'elles pourra fournir de la denrée , des besoins plus ou moins grands qu'elle en aura , & des richesses de convention , dont elle se trouvera pourvue : parce que celles-ci font la mesure entre toutes. Or , quand les mains seront totalement déliées , quand toutes les ressources locales seront mises à profit , quand l'industrie générale aura le champ libre ; la France portera au marché commun tous les avantages qui mettront dans le cas d'y faire la loi ; soit par la quantité des denrées , produit de son agriculture susceptible encore de plus grands accroissemens , soit par la supériorité de ses facultés pécuniaires , qui monteront infailliblement avec elle & avec l'effort moins rétréci de l'industrie générale.

Les Français pourraient & devraient être de tous

tous les vendeurs, ceux qui auraient le plus, & le plus aisément à fournir ; & de tous les acheteurs, les plus en fonds pour atteindre à l'enchère : mais ceci ne sera éprouvé pleinement & sans inconvénient, que quand ils toucheront au midi du jour de prospérités, dont les yeux justes voient l'aurore s'efforcer de paraître, sous le ministre qui s'occupe à briser leurs chaînes & à leur procurer les moyens de cette aisance distributive, où sont parvenus les autres peuples commerçans & qu'il faut que la France atteigne ; mais où elle ne peut arriver sans quelques petites crises partielles & passagères.

Les rapports avec les autres peuples, soit pendant la paix, soit pendant la guerre, exigent qu'elle cherche à se procurer des richesses significatives aussi considérables relativement à la force, à l'étendue & à l'importance, où cet empire a droit de prétendre, que celles qu'ils ont acquis relativement à tous ces points. C'est le seul moyen de rétablir chez elle toutes les proportions politiques qui lui manquent. S'il était vrai qu'en se conservant ses propres denrées, elle pût, sans cette égalité comparative de richesses factices, se conserver dans l'abondance des richesses réelles, qui sont les objets de consommation, ces rapports inévitables avec les autres nations, dissiperaient bientôt l'illusion de cette chimère : & pour satisfaire à cette nécessité, il faudrait renoncer à cette prospérité illusoire & concentrée, & s'occuper du soin de s'attirer une très-forte balance, & une influence très-grande dans le commerce général. On ne

pourrait mieux commencer que par la liberté de celui des grains, & de tous les produits ruraux, où l'on a les moyens de supériorité par la fécondité locale & l'espace. Le prix de ces productions une fois élevé par cette liberté, cette augmentation de valeur porte sur le sol du royaume même; les trois classes qui y ont des rapports directs, sont les premières enrichies; & la quatrième, dans le cas désormais de vendre son utilité & ses peines, à une multitude plus grande & plus aisée, profite de la circonstance, & voit monter ses salaires: ainsi, du premier coup, la sensation est universelle.

Ce n'est qu'en bravant les inconvéniens & les éclats d'un mal passager, que le gouvernement, plus éclairé qu'il ne l'a été sur ses intérêts nécessaires & sur ceux de ses sujets, parviendra à un bien permanent, & qui se distribuera avec le tems & les soins requis jusqu'aux derniers rameaux de la population. Il doit être persuadé, par des effets qu'il est à portée de vérifier, quoiqu'on les ignore dans la capitale & les grandes villes, où l'on n'est occupé que de foi, & où, très-mal à propos, on s'imagine être l'état, que déjà les trois classes les plus utiles, qui à juste titre en font la meilleure partie, cheminent, sous les auspices de cette liberté, vers la source réelle de l'aisance qui leur convient, & qui conduira à la richesse générale. C'est à lui à aviser comment il y joindra, & comment il conciliera avec cette cause, qui enrichit la partie la plus précieuse de ses sujets, celles qui releveront les facultés des parties industrieuses & utiles; il

rencontrera bientôt, sous ses réflexions, qu'il ne faut pas moins de liberté à l'industrie du commerçant qu'à celle du cultivateur ; & quand il aura assuré les chemins à son effor, les classes agricole & mercantile, chacune dans leur sphère, marcheront, d'un pas égal, vers cette situation d'aisance distributive & privée, dont jouissent les individus en Angleterre & en Hollande ; & l'état se trouvera élevé au-dessus de ces puissances, en raison de la masse infiniment plus grande de ces fortunes, dont la collection est la sienne, & des avantages naturels & locaux, que la nature lui a prodigués.

Dans deux états comparés l'un à l'autre, le taux respectif du prix des subsistances est la mesure & l'indication certaine de leurs facultés pécuniaires ; puisque la valeur des denrées ne peut augmenter que suivant l'abondance des espèces. Mais comme les espèces ont un cours, ou du moins une valeur générale, elle se détourneront bientôt de l'état qui en a le plus, pour aller secher de denrées l'état qui en a le moins, où étant plus rares, elles représentent une plus grande quantité des mêmes choses ; elles y causeront une enchère qui, dans le principe, doit effrayer des citoyens plus pauvres, à moins que celui-ci ne se refuse à l'exportation ; mais si c'est là sa ressource, il doit s'attendre à perdre le moyen qu'il a d'attirer les richesses significatives, & souscrire à la certitude de ne jamais sortir d'un état comparatif de pauvreté. Ce n'est pas que ce moyen, même adopté, d'attirer l'argent des autres nations, l'augmentation du

numéraire, doive opérer celle des richesses individuelles : il faudra le concours d'autres causes : car c'est bien plus en multipliant la reproduction par une circulation rapide & aisée, qu'en grossissant la masse, que l'argent devient plus commun. Le commerce intérieur, vivifié depuis le pain jusqu'à la denrée la plus superflue, ne peut manquer de joindre cette seconde cause efficiente à la première, qui ferait fatale sans leur réunion.

De toutes les nations, la Française n'est pas proportionnellement la plus agricole, mais elle devrait, elle peut l'être ; ce n'est que sous l'influence de la liberté du commerce des produits de son agriculture, qu'elle apprendra l'importance des avantages qui lui restent à mettre à profit, & qu'elle les fera valoir en effet. Dès ce moment, elle sera le plus puissant & le plus riche des peuples ; on peut évaluer, dans nos principes, le point de distance où elle se trouve de ce point de primauté, par les faits qui sont contr'elle, en Angleterre & en Hollande. Le gros des sujets vit & s'entretient beaucoup mieux qu'en France ; cependant, tout bien compensé, la même somme de choses usuelles & nécessaires n'y est représentée, ou échangée, que par une somme double en argent. Il faut excepter, tout au plus, *Paris* : donc les individus y dépensent, au moins, le double en espèces. Donc leur richesse significative proportionnelle est aussi double de la sienne ; donc celle de l'état est comparativement double aussi.

Quand le prix de ses denrées de besoin indis-

penfable & général fe fera fixé à l'égalité des leurs , pourvu qu'en même-tems l'accroiffement de l'induftrie & l'état des fortunes & aifances atteignent au même équilibre , ce fera en même-tems la preuve & le fignal que fes richesses de convention , mefure de l'opulence politique , font au niveau des leurs , & elle fera arrivée à l'époque véritable de fon élévation au-deffus des autres empires , qu'elle furpaffe en vain dans ce fiècle de commerce par des avantages phyfiques, qui reftent enfévelis fous les effets des principes funeftes de fon adminiftration paffée.

De ce qui vient d'être dit , on peut inférer , non feulement l'utilité , mais même la néceffité de la liberté abfolue du commerce des produits de l'agriculture avec l'étranger , par rapport à la fituation de la France, relative à celle des peuples voifins amis ou ennemis.

Mais eft-ce le moment de fon illimitation? elle peut lui convenir pour fa plus grande profpérité , & néanmoins lui être fatale, fur-tout vis-à-vis de l'Angleterre, pour l'inftant préfent. La France eft fufceptible , fans contredit , de beaucoup plus de population & de culture qu'elle n'en a actuellement. L'Angleterre , au contraire , a déjà fait tous les progrès que l'étendue & le climat lui permettent. Ceci donne bien , à la première , un avantage immense dans fes spéculations œconomiques & politiques , par la fimple raifon, qu'elle peut calquer fes vues fur-tout ce qu'il lui eft poffible de devenir , au lieu que la féconde doit reftreindre tous fes plans fur la

persuasion qu'elle est tout ce qu'elle pourra jamais être. En effet , la France a fait depuis peu d'années, une expérience funeste de l'impuissance, où la met son état d'agriculture & d'industrie actuel, de porter loin l'exportation de son froment : beaucoup de ses vastes provinces n'en produisent que peu ou point pour le moment , & toutes en consomment beaucoup : il est encore d'autres raisons , qu'il faut faire entrer en balance dans ses spéculations sur cette denrée.

On pose comme un axiome de politique & d'économie , qu'elle est absolument de nécessité première & indispensable ; & l'on raisonne sur ce fondement : pris dans un sens rigoureux & appliqué au général des nations , il est la source de bien des illusions capitales. Il n'en est point en Europe dont la consommation en pain soit comparable à celle du Français , c'est-à-dire , où il faille une quantité spécifique aussi forte de cet aliment à chaque individu. Vis-à-vis tous les peuples en général , la différence peut-être évaluée , au moins , à un tiers ; & par rapport aux Anglais , elle est assurément de plus de moitié.

La nécessité de la denrée , qui fait la matière du pain , est donc pour eux d'un tiers ou d'une moitié moindre ; & leur superflu commence à la moitié , ou au tiers , avant celui des Français. Si la consommation spécifique des individus en Angleterre était égale à ce qu'elle est en France , le bled s'y trouverait évidemment moins abondant de moitié, qu'il ne l'est par comparaison : il deviendrait alors plus cher de moitié ; mais ce n'est point le cas.

On a avancé & établi la mesure de comparaison de richesses entre les nations, & on a dit : celles-ci achètent les choses usuelles le double de celle-là, donc elles ont le double en facultés ; on n'en a point excepté le bled, quoiqu'en Angleterre & en France, il y ait généralement beaucoup d'égalité dans son prix. C'est que par rapport à cette denrée, chez la première de ces deux nations, l'habitude & le besoin physique étant de moitié moindres, la concurrence est de moitié moindre aussi ; & l'abondance relative, au contraire, est double de ce qu'elle est chez l'autre ; par ce moyen, la proportion se rétablit & subsiste.

Cette réflexion est une des plus essentielles de toutes celles qui ont été perdues de vue, par les spéculateurs Français, sur le commerce du bled ; leur défaut usité les gagnant, ils ont prêté aux peuples étrangers, avec qui il était question d'en courir les chances, toutes leurs nécessités, & toute l'étendue de leurs besoins & de leurs habitudes : ils les ont tous fait partir du même point ; & sur des suppositions fausses, on a bâti toute cette théorie, que les faits n'ont pas manqué de contredire.

Les conclusions directes de ce principe doivent s'appliquer, non seulement à l'état actuel de pauvreté & de besoin comparatif de la France ; mais à l'état de la plus grande amélioration possible de sa situation d'agriculture & d'industrie. S'il arrive que les richesses significatives, individuellement réparties, montent à l'égalité de celles d'Angleterre, il arrivera en même-tems, que

la denrée nécessaire augmentera du double en valeur ; & son prix doit excéder de moitié, ce qu'il est chez l'autre, à moins que son abondance relative ne s'y trouve aussi doublée en même-tems. Ce n'est qu'à cette proportion subsistante & assurée, que l'habitude physique peut laisser, en France, à l'industrie, des avantages égaux dans le commerce des grains.

Les choses restant dans l'état où elles sont, à moins d'améliorations & d'encouragemens très-considérables dans la culture de ses terres à bled, à moins d'une administration prévoyante & désintéressée pour présider à ce commerce & en modérer les excès ; il est toujours à craindre qu'il ne fasse succéder, jusqu'à des altérations énormes dans les principes de l'abondance, l'affreuse réalité de la misère & de l'indigence, à l'illusion de quelques profits particuliers & momentanés. Non seulement le royaume n'a point généralement trop de seigle ni de froment, mais encore trop peu de terres immédiatement propres à la culture de ces grains ; & dans bien des provinces, une trop faible population pour vaincre tout-d'un-coup, par l'engrais & le travail des bras, la stérilité naturelle des lieux.

Depuis des années, on n'y a vu que *bled* : on n'y a parlé que *bled* : les illusions, que cet engouement a causées, ont également saisi les esprits excessifs & les hommes avides : outre les méprises, propres à affecter le commerce, qui en ont résulté, il a encore produit un vice habituel d'agriculture, aussi contraire à leurs idées qu'au véritable bien de la patrie.

La cherté de cette denrée précieuse , & si nécessaire aux Français , a bien fait défricher ; mais elle a prodigieusement égaré les défricheurs. Ils auraient dû chercher utilité prochaine & immédiate , utilité solide & durable , économie réelle & fructueuse dans les moyens : mais l'avarice avait trop de précipitation pour discerner cette route & la tenir. Un particulier avait-il des possessions incultes ou déjà faiblement sillonnées , dans des cantons peu vivifiés où manquent l'encouragement & la population ? le monarque s'étoit-il dépouillé de quelques arpens négligés d'un domaine infructueux , en faveur de quelque particulier qu'avaient réveillé les circonstances ? La cupidité a soudain tourné ses yeux avides vers l'espèce de productions dont le prix exalté l'a éblouie ; dès l'année , elle a voulu recueillir du bled. La terre a été tout au plus , précipitamment , couverte d'une semence facile & sôbre , telle que les sarrazins , les avoines ; & quand sa superficie égratignée en a eu fourni deux modiques récoltes , le froment y a été versé. Qu'est-il arrivé ? on a fait , à grands frais , une moisson rare & ingrate : & l'avarice hâtive n'a pu concevoir comment en dépit des quarante francs du septier , qui ont fait crier le peuple & ruiné le boulanger , elle n'avait point fait son compte. Epuisé par un premier effort qu'il n'était pas en état de faire , maudit mal-à-propos par la cupidité ignorante qui s'était bloufée , le sol n'a point tardé non plus à rentrer dans son néant primitif.

Défricheurs inconsiderés, agriculteurs avides,

ayez moins d'avarice , & plus de connoissances & de patience raisonnée ! alors vous n'appellerez point ingrate, une terre que vous avez vous-mêmes forcée de retenir son sein. Jetez seulement les yeux sur le travail & l'expérience de vos voisins. Voyez ce que font l'Anglais spéculateur , le Flamand exact & laborieux , le Hollandois infatigable & sensé : ce n'est pas seulement en retournant la terre, que les hommes & les animaux parviennent à la féconder. Si son sein s'ouvre pour leur fournir l'aliment qu'ils lui demandent, elle a droit, à son tour , d'attendre qu'ils lui rendent celui d'une fécondité qui les dédommagera avec profusion. On veut parler de l'engrais , sans lequel le travail n'est rien. Tout ce qui vient de la terre, y retourne à la suite de la population des hommes & de la multiplication du bétail ; c'est cette circulation qui la régénère & la rend inépuisable : mais où ces espèces manquent, elle doit être éternellement stérile. Les lieux en friche ne le sont que parce qu'ils sont abandonnés ; on ne saurait tout d'un coup y transporter la population des hommes par la difficulté de leur subsistance ; il faut au moins y suppléer par celle des animaux dont l'aliment se multiplie plus facilement sous leurs traces, & qui, en broutant le sol , en écartent la stérilité.

Le fumier amalgamé à un fond de sable , ou jeté avec profusion sur une surface pierreuse , peut lier ou dissoudre. Il se formera bien une couche peu profonde qui procurera rapidement , mais à charge de le renouveler sans cesse, une végétation forcée : mais, outre que ce secours n'était

pas à portée, il ne s'agissait pas de féconder une mince superficie, pour avoir éternellement à recommencer : il était question de métamorphoser à fond, à peu de frais, & même en y faisant du profit, des terres sèches & oisives, en champs gras & prodigues. La voye du pacage s'offrait; elle était plus longue, mais plus assurée : en outre la facilité dont elle est pour les propriétaires, & l'utilité dont elle serait certainement pour l'état, devaient entrer en considération.

Semblable à tous les fanatismes possibles, l'économisme (*) s'était fait une idole ; il n'a rien voulu voir au-delà du simulacre qu'il s'était forgé. Il n'a cessé de se figurer & de promettre aux autres des avantages immenses par l'échange d'un superflu dont les peuples étrangers n'avaient que peu, ou point de besoin : en même-tems, il fermait les yeux sur un nécessaire qui lui manque & qu'ils lui fournissent à grands frais, tandis que la nation pourrait ne le tenir que d'elle-même.

L'économisme s'est applaudi, s'est félicité en voyant quelques terres auparavant couvertes de ronces & de bruyères, précipitamment converties en champs de bled ; on veut bien lui accorder que ce fut un bien passager que la hausse du prix de la denrée a pu produire : mais outre que ce

(*) Espèce de secte de politiques en vogue à Paris, & qui, du côté des excès dans le dogme & de l'esprit exclusif dans ses opinions, ainsi que du ridicule, ne remplace pas mal le Jansenisme ou le Molinisme, comme on voudra,

bien court risque de s'évanouir quand cette hausse actuelle, en raison de la progression de toutes les facultés individuelles au niveau comparatif dont il a été parlé, sera devenue un prix habituel & courant, il a à se reprocher d'avoir laissé en arrière un bien plus véritable, plus solide & plus permanent.

En toute matière d'économie publique, si l'on a la moindre distraction sur la nature de ses besoins & sur ceux des autres, on s'expose à commettre des erreurs, dont les conséquences étonnent malheureusement après coup. Il faudrait non seulement songer à tirer, du sein de la terre, surabondance & superflu ; mais il faudrait considérer les débouchés qu'on peut avoir ; & si, par leur nature & leurs circonstances, l'échange doit tourner à perte ou à profit. Si, par les accroissemens de la culture, on atteignait au plus haut point d'abondance relative, mais qu'il restât encore d'autres nécessités à satisfaire, on aurait deux partis à prendre ; ou de chercher directement la matière de ces nécessités fécondaires dans le sol dont on changerait la destination, ou de se la procurer en retour des bleds & autres produits habituels. Dans ce dernier cas, il est évident que l'inutilité ou l'indifférence des chalans pour ces objets, mettraient dans l'échange d'autant plus de désavantage d'un côté, que les besoins seroient plus grands de l'autre. La navigation & les colonies françaises ne consomment presque que des salaisons d'Irlande ; les seigneurs n'y montent que des chevaux anglais ; les laines qui ne sont supérieures en nature que par

la tenue des troupeaux en plein air, ont toujours manqué à ce royaume : ces articles divers font néanmoins à portée de son industrie & presque sous ses mains. Le délire du bled en a détourné les regards, au moment même où des spéculations mieux combinées l'auraient fait abonder davantage lui-même par les moyens propres à procurer ces objets accessoires.

L'on sentira peut-être enfin, quelle est l'erreur de penser toujours à multiplier ce qui doit se vendre sans profit, plutôt qu'à se procurer les moyens de ne plus acheter à perte. Si mettant à part toute idée prématurée de seigle, de froment, ou de toute autre culture chère & laborieuse, on avait remué légèrement les terres de peu de rapport, ou tout-à-fait stériles pour n'en avoir reçu qu'une infructueuse, parce qu'elle avait été précipitée ; si on y avait laissé tomber le mélange de toutes les graines qui peuvent donner un herbage convenable aux troupeaux, dont on l'aurait couvert à mesure qu'il auroit prospéré, les terres qui ne seraient ni vignobles, ni bois, ni jardinages, se trouveraient naturellement divisées en deux classes : celles qui étant devenues d'excellens pâturages, par le besoin essentiel & relatif que nous en avons, seraient trop profitables & trop précieuses pour jamais leur demander autre chose. Comme tous les lieux ne peuvent être propres à engraisser le bétail, mais qu'il n'en est que peu ou point qu'il n'améliore assez, pour pouvoir s'y élever & s'y soutenir jusqu'à l'âge du travail & de la boucherie, & qu'il ne prépare efficacement à la charrue ; celles qui, plus len-

tes & moins inépuisables , ne pourraient acquies-
sir leur dernier période d'utilité , que pour le la-
bourage , y feraient consacrées ; à mesure qu'el-
les se fatigueraient , elles seraient rendues à leur
premier usage , pour être de nouveau mises en
état, par le fouflage & l'engrais des animaux , d'ê-
tre livrées au soc. Les conséquences seraient
d'une part , l'abondance du bétail dont la France
doit être censée manquer, aussi long-tems qu'elle
achètera la nourriture de ses navigateurs & de
ses colons , & qu'elle ira rassembler , dans les
royaumes voisins, les chevaux & les mulets dont
les races artificielles & transplantées n'y sont
meilleures que par leur industrie & par son inat-
tention : de l'autre , l'amélioration actuelle des
terres à bleds elles-mêmes , & l'augmentation de
toutes les richesses rurales. Ces points fonda-
mentaux du commerce des produits du sol, ainsi
que de son agriculture même , ont échappé à la
théorie des écrivains & à la pratique des cultiva-
teurs , par une suite des illusions du bled.

Si , parmi les nations avec qui la France
commerce , on choisit la grande Bretagne pour
comparer leurs situations agricoles , on y apper-
cevra l'extrémité opposée : la question est de sa-
voir si c'est un bien ou un abus chez elle. Quel-
ques économistes Anglais se sont plaint depuis
quelque tems que les chevaux y affamaient les
hommes ; la grande Bretagne a non - seulement
aujourd'hui des haras qui fournissent des che-
vaux fins , pour les trains de chasse de toute
l'Europe , excepté peut-être de quelques états du
midi ; mais la quantité proportionnelle qu'elle em-

ploye elle-même de ces animaux, à différens usages d'utilité & d'agrément, est à celle de la France comme de six à un. Elle a réduit d'immenses terrains arables en pâturages & en nourris ; elle a substitué sur d'autres les pois, l'orge & l'avoine, au froment & au méteil. A la faveur du commerce & des bleds d'Amérique, dont l'importation a suppléé à ce vuide, l'intérêt particulier a fait du maquignonage la branche la plus intéressante de l'économie des champs pour les possesseurs & les fermiers de tous les cantons où le pacage est possible, parce qu'elle est la plus lucrative, & que les profits, qui sont très-gros, se présentent à la fois. Cet abus déguisé s'accroît de jour en jour ; le pays n'a guère par lui-même au-delà de la consommation de sa propre population ; mais le Canada qui tira ses farines d'Europe, tant qu'il fut sous la domination française, lui a fourni cinquante cargaisons de froment en 1771. Et l'importation du bled d'Amérique en Angleterre, s'est élevée pendant le cours d'une seule année à trois millions *de quarters* (*). L'abondance y a été si grande que, pour encourager l'exportation du superflu, le gouvernement a accordé jusqu'à cinq shellings de prime par chacune de ces mesures. On peut opposer néanmoins à ces apparences transcendantes de ses ressources. 1°. Que la culture une fois portée à son plus haut point, en France, par les moyens

(*) Mesure anglaise qui répond à-peu-près au septier de France.

que nous avons dit, la quantité du superflu, dont elle pourra disposer, excédera de beaucoup celle de trois millions de quarters. 2^o. Que les bleds d'Amérique, qui viendraient en concurrence avec les siens, seraient exposés à de longues traversées qui doivent causer habituellement une perte de la moitié & au-delà en nature, qui réjaillit en proportion sur le prix de celui que l'on salue; outre cela les transports & les versements sont multipliés & fraieus. Sous l'administration pleine de monopoles & de plâtrage de l'abbé Terray, le gouvernement fit une spéculation de ce genre, qui en démontra tous les inconvéniens; la perte fut exorbitante malgré les profits apparens & les avantages ordinaires d'un trafic exclusif entre les mains du pouvoir absolu. Si l'on considère bien toutes choses, l'Amérique anglaise ne peut jamais être le magasin du reste de cet hémisphère avec des avantages constants, clairs & assurés pour celles de ses parties qui sont à portée d'y puiser: dans ce sens, le commerce des îles françaises pourrait en profiter, tandis que leur métropole disposerait avantageusement des grains qu'elle ne peut leur envoyer qu'en farine. 3^o. Outre tous les inconvéniens qu'on vient de voir, les bleds de l'Amérique sont un secours qui, tôt ou tard, manquera à l'Angleterre avec les terrains qui les produisent & les peuples qui les cultivent. Dans l'avenir où la probabilité de cet événement se trouve placée, sans même supposer la soustraction entière de ces nations naissantes à la domination britannique, l'aliment y deviendra plus précieux & plus cher,

cher, parce que les consommateurs augmentent plus vite que les cultivateurs, avec l'introduction d'autres genres d'industrie : ainsi, de jour en jour, son exportation deviendra plus difficile, & par conséquent d'une moindre ressource pour l'Angleterre. La France, dans sa situation agricole améliorée, aura des avantages pour lui vendre ; ou si occasionnellement ses amas se trouvaient forcés par son commerce plus industrielle & plus maritime, elle pourrait encore en profiter & porter, à son exemple, aux autres nations, non-seulement son propre superflu, mais même celui de la Grande-Bretagne, dont elle trafiquerait comme intermédiaire.

En attendant l'accroissement de sa culture, elle peut leur fournir, sans se mettre à découvert, des grains inférieurs, & spéculer sur les productions que leur rendent en abondance les terres sèches & légères, ou faiblement cultivées, qu'une grande partie de son étendue offre dans le moment actuel. Le prix auquel les Anglais pourraient les obtenir, répond qu'ils en feraient des achats considérables. Continuant, à la faveur de cette facilité nouvelle, à voir, à travers le bandeau de l'intérêt avide, l'emploi de leurs terres sous le jour plus lucratif des haras, de l'engrais du bétail, des troupeaux & de tout ce qui y est relatif ; ils commenceraient à laisser former entre les mains de la France la chaîne des besoins qui assujettissent les nations les unes aux autres. Le houblon, sous un ciel plus chaud & dans des terres moins fortes que celles du Brabant, pourrait acquérir une qualité qu'il n'y a point, &

que les Anglais lui desirent, malgré l'exportation qui, de jour en jour, devient plus considérable par les ports de la domination autrichienne. Il pourrât devenir, sur bien des terrains incultes, l'objet de bien des travaux & le moyen de la subsistance d'un grand nombre de sujets. La facilité de se passer eux-mêmes de cet objet, mettant leur propre consommation hors de concurrence, convertirait en profits toute la récolte, les frais de culture prélevés. Ainsi cet Etat pourrât trouver, dans ses ressources physiques, une infinité d'autres moyens de profiter du penchant qui égare souvent les nations marchandes & leur fait envisager la grandeur séduisante plutôt que la solidité & la continuité des profits.

Quant aux objets de superflu réel que l'industrie & le sol de la France peuvent offrir en vente aux autres peuples, sans risquer de compromettre elle-même ses besoins, les Anglais forment celui qui peut aller aux prix les plus hauts pour satisfaire ses fantaisies. Chez tous les autres, même les plus commerçans, le défaut de facultés, ou le système de stricte économie qu'il faut opposer, pour les préserver, à l'ingratitude du local, restreint les consommations & resserre, à son égard, les débouchés. L'Espagne, le Portugal, l'Italie n'ont pas besoin de ses vins; le sobre Hollandais ne consomme qu'avec la plus grande parcimonie, les moindres en qualité & en valeur; il faudrait en Allemagne & dans le Nord six fois autant de cours de tous les rangs pour faire seulement sensation dans les deux provinces de Champagne & de Bourgogne. Les Pays-Bas au-

trichiens mêlent moitié raisiné d'Espagne à la quantité de vins inférieurs qu'ils exportent des crûs inépuisables de la Loire. En Angleterre seulement , un grand nombre de sujets jouit d'assez d'opulence pour mettre , par sa concurrence & son empressement , un prix considérable aux crûs les plus distingués de la Guienne. Seuls ils en importent les premières qualités, seuls ils les consomment, malgré l'obstacle des droits immenses dont les anciens préjugés de la politique britannique & l'antipathie nationale les ont surchargés.

On en joint ici le tarif comparatif pour servir de base à quelques raisonnemens sur cette matière.

*COMPARAISON des droits d'entrée en Angle-
terre sur les vins de France, à ceux qui sont
perçus sur les autres vins étrangers.*

N. B. A 22 l. 17 f. tournois, la livre sterling.

		L.	f.	d.
Vins de Portugal.	Payent, lorsqu'ils sont importés à bord d'un navire sous pavillon britannique, dans les ports d'Angleterre & d'Ecosse, en divers droits, par chaque tonneau, ci, l. ft.	21	- 13	- 9 $\frac{1}{4}$
	argent de France	495	- 11	- 7
Vins d'Es- pagne.	Payent, lorsqu'ils sont importés à bord d'un navire sous pavillon britannique, dans les ports d'Angleterre & d'Ecosse, en divers droits, par chaque tonneau, ci, l. ft.	24	- -	- ..
	de France	548	- 8	- ..
Vins du Rhin, de Hongrie & d'Allem.	aux mêmes conditions, & sous même pavillon, l. ft. ...	31	- 7	- $\frac{1}{4}$
	de France	716	- 7	- 5
Vins de France.	aux mêmes conditions l. ft.	54	- 6	- 8 $\frac{1}{4}$
	de France	1241	- 10	- 9

Tous ces vins, supposé qu'ils soient importés pour la consommation de la ville de Londres, payent une augmentation qui les fait monter de ce que l'on vient de dire, comme l'on va voir.

	L. ft.	s.	d.	L. ft.	s.	d.
Vin de Portugal , de	21	13	$9\frac{1}{4}$	à 23	--	$7\frac{1}{4}$
liv. tournois. . .	495	11	7	533	11	5
-- d'Espagne , de	24	0	0	à 29	3	$4\frac{6}{10}$
liv. tourn. . . .	548	8		672	3	11
-- de France , de .	54	6	$8\frac{1}{4}$	à 61	11	$14\frac{14}{20}$
liv. tourn. . .	1241	10	9	1407	16	4

N. B. Il faut observer que la destination pour Londres ne fait aucune différence & ne produit aucune augmentation sur les vins d'Allemagne , ni sur ceux de Hongrie.

Tous les vins dont on vient de parler , avec une destination pour d'autres ports d'Angleterre, lorsqu'ils sont importés sous pavillon étranger, payent , sur un différent pied , les droits d'entrée.

Savoir.

Vins de Portugal , de	21	13	$9\frac{1}{4}$	à 23	13	$7\frac{1}{4}$
liv. tourn. . .	495	11	7	541	1	7
-- d'Espagne , de	24	0	0	à 28	1	$3\frac{4}{10}$
liv. tourn. . .	548	8		641	4	11
-- d'Allemagne, de	31	7	$0\frac{1}{4}$	à 42	15	$0\frac{7}{20}$
liv. tourn. . .	716	7	5	976	17	4
[-- de France , de	54	6	$8\frac{1}{4}$	à 61	5	$18\frac{8}{20}$
liv. tourn. . .	1241	10	9	1400 l. environ.		

Si ces vins sont destinés pour Londres , cela varie encore.

Savoir.

Vins de Portugal , de	25 - 3 - $7\frac{1}{4}$	à	27 - 13 - $15\frac{1}{2}$
liv. tourn...	575 l. environ.	633 - 5 - 6	
d'Espagne , de...	29 - 8 - $4\frac{6}{20}$	à	33 - 18 - $7\frac{1}{2}$
	672 l. environ.	775 - 6 - 6	
d'Allemagne , de	31 - 7 - $0\frac{1}{4}$	à	43 - 19 - $0\frac{7}{20}$
	716 - 7 - 5	1005 l. environ.	
de France , de..	61 - 11 - $15\frac{14}{20}$	à	68 - 4 - $15\frac{3}{20}$
liv. tourn...	1408 l. environ.	1560 l. environ.	

Tous les vins qui viennent de la Méditerranée, sans exception, payent, outre les droits que l'on vient de détailler, un excédent proportionnel d'un cinquième de l'ancien & nouveau subside inégalement imposé sur chacun d'eux; ce qui fait, sur les moindres, au moins trois livres sterlings par tonneau, & au-delà sur ceux de France.

Il faut observer que la différence des entrées sur les vins de France, à ceux dont on vient de citer le tarif, répond dans ces circonstances diverses, qui y causent des variations, au montant d'un droit particulier, qu'il supporte en sus & qui est appelé *french duty*; il s'élève à vingt-cinq livres sterlings. Pour simplifier, il faut ne raisonner que sur cet excédent sans prendre garde au plus ou moins de charges imposées sur les autres. Comment concilier cette disparité si exorbitante sur un article de France, avec la lettre du traité d'Utrecht, Art. 9. Le caractère d'infraction qu'on pourrait lui attribuer,

mettrait facilement les négociateurs de la cour de Versailles , dans le cas de saisir un moment favorable , soit par les circonstances , soit par la disposition des esprits , pour en réclamer une observation plus exacte de la part du gouvernement Anglais. Le peuple prévenu , d'un autre côté , sur les avantages que retirerait infailliblement la Grande-Bretagne des concessions , en fait d'importation , que la France ferait prête à lui accorder , persuadé de l'erreur & de l'abus de tous droits excessifs , avide d'ailleurs , à mesure qu'il est plus aisé , de jouissances nouvelles & multipliées , verrait de bon œil l'accession du gouvernement.

Le plus grand obstacle que celui-ci trouverait à accorder des rabais sur les entrées des vins de France , ne serait nullement la considération bien calculée des conséquences qu'il aurait à craindre par rapport à la balance du commerce respectif ; il devrait beaucoup plus appréhender de transgresser la loi que s'est imposée l'Angleterre , par son traité de 1703 avec le Portugal. La lettre de ce traité ne porte cependant d'autre obligation , que celle de maintenir toujours les droits d'entrée sur les vins de Portugal à un tiers au-dessous de ceux des vins de France. A cette condition , la cour de Lisbonne a exclu toute autre nation du privilège d'introduire ses manufactures dans toute sa domination d'Europe & des deux Indes , & a accumulé tous les avantages de préférence , que le commerce Britannique a pu désirer.

D'après le tarif des divers droits d'entrée

que l'on a mis sous les yeux du lecteur , l'Angleterre a plus que satisfait à son engagement vis-à-vis du Portugal. On peut en inférer que tout ce que les vins de France payent au-dessus d'un tiers net de plus que les autres , n'a été imposé que par une convenance indépendante , & pour d'autres fins politiques que le gouvernement Britannique a pu se proposer. A cet égard , il lui est donc libre d'accorder telle déduction qu'il trouvera convenable du moment où d'autres vues & d'autres intérêts l'y auront décidé. En réduisant le droit sur les vins de France , de vingt-cinq à dix livres sterlings , ils se trouveraient encore à beaucoup plus d'un tiers au-dessus de ceux du Portugal , & à quelque chose au-dessus de tous les autres. On peut à-peu-près apprécier les faits qui en résulteraient, soit par rapport au commerce de France , soit par rapport au gouvernement Anglais.

L'importation des vins de ce premier royaume en Angleterre , monte annuellement à dix-sept mille tonneaux ; les droits à vingt-cinq livres sterlings produisent , par conséquent , une somme d'environ neuf millions cinq-cent soixante-un mille livres tournois. Si ce droit était réduit à dix livres sterlings , elle serait réduite aussi à trois millions huit-cent vingt-cinq mille livres tournois. Au premier aspect , il semble que le gouvernement doive perdre , par la diminution de sa recette , cinq millions sept cents trente-cinq mille livres. Il est raisonnable de penser que cet excédent , que la nation employe véritablement à acheter des vins

de France, & qui est consommé par les droits actuels, se convertirait en prix direct d'une plus grande quantité de ces mêmes vins. Beaucoup de consommateurs s'en passent, parce que les droits, exorbitans en eux-mêmes, contraignent à n'acheter que les premières qualités qui sont déjà à un prix excessif; tant à cause de la diminution des droits, que de celle du premier achat de la liqueur même, qu'alors ils pourraient prendre de qualités & de prix à moitié, ou aux deux tiers moindres, ils en feraient usage & en consommeraient en place des vins de Portugal, & le nombre en serait très-considérable. La différence que ces nouveaux consommateurs mettraient dans le prix d'achat, regarderait beaucoup des anciens, qui en acquerraient davantage; au lieu de dix-sept mille tonneaux, à des prix plus modérés, il doit s'en introduire une quantité au moins triple; à ne la supposer qu'ainsi, le revenu de l'état, loin de diminuer par le rabais de ses droits, doit évidemment voir sa recette augmenter d'un sixième.

La grande question est de savoir comment cet accroissement du commerce de France ferait envisagé par les Anglais, & si, en se relâchant à leur égard sur d'autres articles, la première pourrait leur faire trouver des indemnités & des augmentations qui pussent compenser, pour eux, un aussi grand avantage. L'intérêt propre est le motif de toute union, & la mesure de toute complaisance d'une nation commerçante à une autre. On verra, plus bas, une comparaison de faits, dont la réa-

lité serait bien faite pour déterminer l'Angleterre.

Si elle voulait admettre encore l'entrée des vins de France en bouteilles, ce serait un moyen d'en étendre considérablement l'importation. Cette condescendance, de sa part, tiendrait peut-être à un très-petit relâchement du côté de la dernière; ce serait l'importation de sa verrerie chez celle-ci. Or, quelque loin qu'elle puisse aller, ces conséquences seront d'autant moins à appréhender qu'on lui enverrait certainement plus de bouteilles pleines, qu'elle n'en aurait fait passer de vuides; la verrerie d'ailleurs est d'un transport dispendieux, à raison de son volume & de sa fragilité, & celle de France, dans tout ce qui est usuel & courant, est préférable par sa qualité, sans être plus chère dans les lieux même où l'autre pourrait aborder. A moins donc qu'on ne permette l'entrée de cette dernière absolument franche, ce qui n'est point du tout vraisemblable, on peut concurre qu'il n'en se fait usage que dans quelque port distant des verreries Françaises, où les vaisseaux Anglais ne pourront encore l'apporter avec économie, qu'à défaut d'autres marchandises. Si l'introduction du vin dans le verre était obtenue, ceux de Champagne, Bourgogne, Provence & beaucoup d'autres, dont quelques espèces ne souffrent pas le transport autrement, acquéreraient des débouchés considérables, & l'argent d'Angleterre circulerait dans trois ou quatre provinces du royaume, où les effets de son commerce, avec elle,

ne se font que très-peu fait sentir. On peut voir que l'esprit de la prohibition du vin dans le verre , a été de prévenir la fraude que le gouvernement a supposée plus facile dans des vases d'un petit volume , ainsi qu'on peut s'en convaincre par les termes de l'ordonnance relative ; mais il ne lui serait pas difficile de prévenir ces abus , en rendant ces vins saisissables au-dessous d'une telle quantité & d'un tel volume en panier , & en assujettissant à la confiscation & aux amendes tout ce qui serait au-dessous.

Ce débouché des vins fins entrainerait des quantités énormes ; outre la consommation directe de l'Angleterre , la réexportation qu'elle ne manquerait pas d'en faire dans les colonies où toutes les présomptions naturelles , prises du luxe & de l'opulence des colons , aussi bien que de l'aptitude des liqueurs légères à la nature de la plupart de leurs climats , en assurent un succès inappréciable ; flatterait les spéculateurs dans la mère-patrie , où l'on sentira de plus en plus combien il est avantageux de multiplier les imports dans les établissemens hors d'Europe. La France avait autrefois , en Allemagne , en Hollande & dans le Nord , un débouché bien plus considérable de ses eaux-de-vie , que celui qui lui reste actuellement. La préférence qu'elles obtenaient sur celles d'Espagne , de Portugal & d'Italie , malgré une excessive disparité de prix , venait d'une différence proportionnelle dans les qualités ; mais elle disparaît tous les jours.

La navigation du port de Dunkerque s'élève actuellement à un million de fret de moins tous les ans , par la diminution des quantités en eau-de-vie de France , qu'elle n'importe plus, & que remplacent celles qui sont envoyées d'Espagne dans ce port. De ce dépôt général & immense , cette liqueur étrangère , que l'art corrige & rectifie , passe en Hollande & dans la Flandre impériale , où elle se consomme sous le nom d'eau-de-vie de France, & où bientôt l'habitude & les progrès que les distillateurs de Barcelonne ont fait vers la perfection , la feront adopter sans repugnance sous sa dénomination véritable. Il ne paraît point que le gouvernement ait fait assez d'attention à une circonstance aussi propre à affecter un des arcs-boutans de son commerce; chaque pas que font les Espagnols sur lui devient irréparable. Dans les faits , c'est-à-dire , dans ses pertes & leurs profits , on trouve la preuve de ceux qu'ils ont déjà faits. Les Anglais , plus que tous les autres , conservent une prévention heureuse en faveur des eaux-de-vie Françaises ; en dépit des droits dont elles sont aussi grévées, par comparaison, leur prédilection est encore exclusive pour elles.

Entrées en Angleterre sur les eaux-de-vie :

N. B. à 22. L. 17. f. 6. d.

	l. st. f. d.	l. tour. f. d.
d'Espagne, de Portugal & d'Italie	18 - 17 - 9	432 - 1 --
importées par navires étrangers	19 - 1 - 6	436 - 6 --9

Entrées sur <i>idem</i> d'autres			
crûs	26 - 17 - --		614 - 3 - 10
importées par navires			
étrangers	25 - 2 - --		574 - 3 - 3

Entrées sur <i>idem</i> de Fran-			
ce	36 - 15 - 6		841 - 4 - 6
importées par navires			
étrangers	37 - 3 - --		849 - 16 - 1

Ces droits portent sur 252 galons. Il n'est point permis à d'autres vaisseaux, qu'à ceux de la nation, d'en importer dans des vases de moindre capacité. On voit que les droits sur celle de France sont, ainsi que ceux que payent ses vins, de moitié ou d'un tiers en sus des autres. Si les eaux-de-vie étrangères se trouvent jamais dépouillées de leur infériorité marquée & de leur mauvais goût, moyennant cette différence énorme, le commerce de celle de France doit inévitablement tomber ; la vente qui s'en fait aux fraudeurs Anglais, moyennant les ressources de l'art & quelques mélanges, est déjà très-considérable dans les ports de la Manche. Le secret de la transformer en eau-de-vie de Coignac, n'est pas non plus ignoré à Londres. La France en doit conclure qu'il est très-intéressant pour elle, de chercher les moyens de préserver cette branche dans ses mains. La concurrence de la qualité dans les eaux-de-vie d'Espagne ayant lieu, comment s'y maintenir sans le rabais des droits ? A quel titre l'espérer jamais, si le gouvernement Anglais, n'entrevoit des indemnités dans l'encouragement de quelques branches de son commerce avec la France, n'y

accède par quelque traité qui l'en rapproche ? Pourquoi les Hollandais font-ils exclusivement & fournissent-ils sans concurrence à la Grande-Bretagne & au Nord une liqueur, dont la matière première & dénomminative leur viennent de France ? C'est la baie de genièvre, qu'on y mêle au grain, dont on y distille cette liqueur spiritueuse, qui fait à Rotterdam l'objet d'un commerce immense, & dont la consommation, dans ces diverses parties de l'Europe, égale presque celle des eaux-de-vie ; les provinces les plus arides de la France produisent cette graine. Il semble que ce soit le péché habituel de son industrie de laisser gagner à ses voisins les façons & la main-d'œuvre sur la plupart des choses, où la nature ne lui a point épargné la peine du travail. On ne fait cette observation que pour faire sentir qu'il est même des articles oubliés & inconnus, dont elle peut grossir le tableau de ceux qu'elle apporterait en échange à l'industrie Anglaise.

Les huiles & les fruits des provinces méridionales de France s'importeraient en Angleterre en plus grande quantité, du moment où l'importation des vins & des eaux-de-vie s'y étendrait : l'un de ces objets verrait inmanquablement ses progrès mesurés sur ceux de l'autre. On sent cela, pour peu qu'on ait d'idée des cargaisons que les Anglais & les Irlandais peuvent prendre dans les ports de l'Océan, ou dans ceux de la Méditerranée.

CHAPITRE VII.

De l'Angleterre commerçante sur ses productions naturelles & sur celles de ses colonies.

IL a été observé précédemment que la Grande-Bretagne, quant à ses productions naturelles est au plus haut point possible de son industrie & de sa culture, elle n'a point de ressource au-delà de ce qu'elle est actuellement, & ne peut pas, comme la France, étendre ses vues & ses espérances en vertu de tout le parti qu'il resterait encore à l'art, à tirer de la nature : isolée, & par elle-même, elle n'a tout au plus, relativement à sa consommation & à sa population, que suffisance de nécessités premières; son crû n'offre ni superflu de ses moissons, ni de ses vendanges, à échanger. Toutes les denrées qui sont les objets de son commerce avec les autres peuples sont, ou les ouvrages des hommes, ou les productions que sa navigation a été chercher sur d'autres sols & sous d'autres climats. Sans l'industrie qui procure, par ce dernier moyen, à la foule immense de ses fabriquans & de ses manufacturiers, une subsistance facile & abondante; elle serait même obligée de restreindre

les nombreux troupeaux qui leur fournissent la matière de ces ouvrages , dont le trafic est pour eux le moyen de la subsistance , d'anéantir les harras & les pâturages spacieux, qui couvrent des champs qui deviendraient nécessaires à la nourriture la plus usitée des hommes. Toujours aveugle dans la police de son commerce, la France a voulu opposer prohibitions à prohibitions, & par cette marche que l'affluence & la qualité supérieure de toutes ses ressources rendaient inutile, elle n'a travaillé qu'à grossir la masse des préjugés ridicules, qui sert d'obstacle à son intelligence avec la Grande-Bretagne.

Par exemple, elle a chargé exorbitamment de droits d'entrée la bière de ce royaume, boisson très-inférieure, que le caprice de quelques particuliers pouvait importer tout au plus en très-petite quantité. Un peuple, chez qui les bons vins sont aussi communs & à un prix aussi bas, qu'ils le sont habituellement dans toutes ses provinces, pourra-t-il jamais en faire une consommation sensible? & sur quelle présomption raisonnable pouvait-on se former de son importation une idée préjudiciable & dangereuse? Cela peut s'appeler de l'humeur en politique. Il faut appliquer la même chose à l'arack & au rhum, base d'un breuvage qu'un goût éphémère a fait passer, avec d'autres objets d'anglomanie, des tavernes de Londres dans quelques cafés de Paris, & dont la fantaisie tombera d'elle-même.

La France n'a besoin ni de prohibitions sévères, ni d'assujettissement à des droits exorbitans

tans pour décourager l'entrée des boissons étrangères : en vint-elle jusqu'à l'ouvrir en général à toutes celles que fournissent les divers climats de l'Europe , l'excellence des siennes lui répond de la constance de ses consommateurs. Il n'est possible de rejeter sa sévérité à cet égard , que sur la rapacité aveugle de la ferme générale, son plus grand fléau.

On peut regarder comme une des productions naturelles de l'Angleterre les plus fructueuses dans son commerce, la prodigieuse quantité de salaisons, de cuirs , de suif & de beurre , qui sont apportés d'Irlande en France ; ce seul article paraît nécessaire à la dernière , & d'un superflu énorme à l'autre. On a vu les raisons qui mettent la France dans la nécessité de se pourvoir de ce côté , & les moyens qu'elle aurait de s'y soustraire dans toutes les contrées où la nature du sol a maintenu le pâturage en dépit des erreurs de son administration. Il faut encore convenir d'un fait , c'est que l'abondance & la nature du bétail ne permettront, qu'avec le tems , de pouvoir y compter. Le bœuf tué trop jeune n'a qu'une chair molle & facile à dissoudre : le sel la pénètre & la corrode trop vite , son manque de compacité & de substance en laisse bientôt échapper toutes les parties nutritives. Celui qui est plus âgé , s'il a été nourri dans des pâturages gras mais humides , est sujet aux mêmes inconvéniens : dès-lors l'un & l'autre deviennent peu propres à être conservés long-tems.

La Flandre & la Normandie n'en ont jamais

fourni que de sujets à s'altérer très-vite : il faudra donc avoir recours long-tems à l'Irlande, qui semble inépuisable sur cet article. Une de ses plus précieuses richesses, est la laine de ses moutons ; mais les manufactures Britanniques la consomment toute entière ; & pour leur gloire & leur avantage, el'es ne permettront jamais qu'on en exporte sans être travaillée. Il n'est aucune partie considérable du sol de la Grande-Bretagne, qui puisse être comparée à celui de l'Irlande. Ce dernier, outre sa fécondité qu'entretient perpétuellement une humidité suffisante, est sous l'influence d'un climat dont la température diffère de tous ceux qui sont sous la même latitude ; & le peuple le plus malheureux & le plus opprimé y vit sur la région de la terre la plus fertile en toute espèce d'aliments, soit par le produit des champs, ou par celui des lacs & des mers les plus poissonneuses.

L'Angleterre aurait manqué de bois depuis long-tems, si elle n'avait trouvé la matière de son chauffage dans les mines inépuisables qu'elle a creusées jusques bien avant sous les mers. L'importance des mines de charbon, dont la Grande-Bretagne abonde, est moins grande en France où l'habitude fait abattre pour les usages domestiques de vastes forêts, dont son indifférence pour la marine l'a empêchée de connaître le prix. L'exploitation en est lente & négligée en proportion du peu de besoin que l'on en a eu jusqu'à présent. Il se peut faire que les charbons d'Angleterre aient sur ceux de France la même supériorité de qualité, que sur ceux du

Hainaut & de l'Artois ; quoiqu'il en puisse être, celle-ci ne doit point craindre de souffrir qu'on l'importe. Cet article n'enrichira jamais l'Angleterre à ses dépens.

La terre y renferme encore dans son sein des minéraux d'autant plus précieux qu'ils sont d'un usage universel , par la simple raison que le pays, qui abonde en fer, est plus réellement opulent , que celui dont la surface recèle l'or & les diamants ; moyennant le plomb & l'étain , que l'Angleterre a en si grande quantité & d'une qualité si excellente , l'intérieur du sol y est plus riche que celui d'Espagne , contient-il les masses d'argent que l'avidité crédule, ou l'adresse dangereuse de quelques agioteurs de Paris s'y figurent. La France tire beaucoup de ces deux espèces de minéraux ; & cette nécessité est peut-être la seule à laquelle elle n'a pas pu parer autrement.

Les chevaux Anglais , issus d'une race étrangère , mais que les soins & l'industrie préservent dans toute sa perfection , sont un des besoins que se sont créés le luxe & le faste de la France. Personne n'ignore que lorsque César faisait la conquête des Gaules , l'espèce de ces animaux y passait pour la meilleure de l'Europe ; on y a vu sans regret & sans remord s'abattardir les harras si intéressants du Limousin ; & comme l'inanimadversion & le découragement ne sont point prêts à y cesser , la Grande-Bretagne peut se flatter de tirer parti de ce qu'elle y a mis d'attention , sans s'allarmer des efforts mornés , que le caprice & la fantaisie d'un

petit nombre de seigneurs ont fait pour y introduire les courfes & les paris qui foutiennent chez elle les harras.

La domination Britannique a en Amérique au moins un tiers des fujets qui lui obéiffent. Contente de les affervir par le befoin de fes manufactures , elle a fouffert que ces peuples devinffent agricoles ; cela était d'autant plus politique , qu'elle devait prévoir que les bras auraient beau fe multiplier , cet immense continent offrirait toujours de nouveaux efpaces à leur nombre & à leur ardeur. Refferrée au contraire en Europe , fa population , en s'augmentant , ne pouvait pas augmenter la fubfiftance par des défrichemens , puisque le terrain manquait ; mais bien le trouver dans les reffources d'un travail dont le débouché s'étendait dans le Nouveau-Monde avec les nations qu'elle y avait fémées. Ses vues n'ont point été trompées ; & ces vaffes régions font en état de nourrir aujourd'hui une mère qui les éleva & qui les entretient encore à tous autres égards , fans avoir rien à appréhender , fi non que le fiège de l'empire , quel qu'il puiiffe devenir , ne foit un jour transféré de l'ancien monde dans l'autre , fans néanmoins fe diffoudre & s'écrouler.

Les fertiles provinces qui bordent toute l'Amérique feptentrionale , fourniffent à l'Angleterre , outre une quantité prodigieufe de bled dont nous avons parlé , la plus grande partie du tabac qui fe confomme en Europe. Ce fuperflu fi mince & fi ridicule a été adopté avec plus de fureur par la nation Françaife , que par

aucune autre ; les entraves que le gouvernement a mises à sa consommation, en portant son prix à quinze ou vingt fois ce qu'il était, n'ont jamais pu en modérer la fantaisie, ni détourner même le citoyen le plus misérable du plus factice de tous les besoins. La ferme générale a assis la branche la plus forte de son revenu sur cet objet. Elle en achète tous les ans de la Grande-Bretagne pour plusieurs millions : malgré le prix excessif qu'elle a obtenu d'y mettre dans le royaume, elle n'offre aux consommateurs que des qualités inférieures, & les rebuts de tous les autres peuples à qui cette plante se vend aussi. La nicotiane, ou le tabac, croît sur tous les terrains gras & riches : on le cultive avec autant de succès dans les marais de la Hollande, que dans les plaines du Mariland & des Antilles ; sa qualité seulement y participe des différences du climat. Il semble que si la ferme avait entendu ses intérêts, elle aurait pu en faire élever des plantations dans les terres grasses & fertiles du Roussillon, où la chaleur du soleil aurait été suffisante pour le porter à son plus haut degré de faveur ; des particuliers avaient tenté ce genre de culture ; mais l'avarice des traitans ne crut point ses intérêts en sûreté, tant qu'elle ne pourrait pas mettre pour barrière entre les terrains à tabac & les consommateurs qu'elle vexe, le cordon des suppôts qu'elle tient en armes le long du circuit de l'état. Par la même raison, elle ne voulut point entreprendre par elle-même, une culture qu'elle a par-tout faite interdire ; & pour que le public devint inévitable-

ment & excessivement son tributaire , la France est devenue tributaire de l'Angleterre. Outre l'importation qui s'en fait pour ses provinces où les droits sont établis dans toute leur rigueur, la ville franche de Dunkerque située à l'extrémité de la Flandre française en tire des quantités considérables , qui auraient été remplacées en partie par ceux qu'elle aurait pu avoir de France, pour les distribuer ensuite de tous côtés. Il n'est point douteux que cet objet ne s'élève, pour sa totalité , à douze millions tournois chaque année ; néanmoins , il faut observer qu'une partie de celui qui vient à Dunkerque est réexportée en contrebande dans les états Britanniques. Dans ce sens , loin de jouer contre le commerce de France , il devient une matière première sur laquelle son industrie gagne des façons ; mais il ne faut pas en évaluer le montant à plus d'un million.

La Grande-Bretagne oppose ses manufactures à celles de France avec bien plus de succès que ses productions. Elle a poussé avec vigueur toutes celles qui ne sont que de pure utilité, & dont le débit est à la portée de tous les états ; toutes les fabriques d'acier , de cuivre , ou du mélange des métaux n'existent véritablement qu'en Angleterre : ils y sont travaillés avec une intelligence qui , en rendant ces sortes d'ouvrages supérieurs , les maintiennent à un prix infiniment plus bas que tout ce que l'on fait ailleurs. Les moulins dont les armateurs pourvoient les colonies ; les vis , les écrous , les limes de toutes grandeurs & de toutes qualités , les outils &

les ressorts pour la mécanique , les étaux fins , les métiers en fer , & presque tous les engins de manufactures , les machines pour les sciences ; tout cela presque vient d'Angleterre , souvent par les industries de la fraude, ou par la voie fort dispendieuse d'un tiers qui profite de l'égarement de la politique française & de sa complaisance pour la ferme. Et sans la contravention qui la trompe tous les jours , toutes les professions mécaniques se trouveraient réduites à la mauvaise fourniture des outils d'Allemagne , ou aux instrumens grossiers , sans force , sans mordant , & d'une exécution longue & pénible qu'elles ont pû jusqu'à présent s'y fabriquer elles-mêmes.

Outre la trempe du fer & de l'acier , que les Anglais possèdent , ils ont acquis au souverain degré , l'art de polir & de finir les métaux. Ils y parviennent avec autant de promptitude que de perfection & d'économie , par le moyen des machines qu'ils ont inventées , & dont ils tâchent de se réserver la connaissance & l'usage. La rapidité de leur exécution est incroyable ; seule néanmoins elle peut expliquer comment l'ouvrier qui travaille dans les ateliers de Birmingham , ainsi que tous les artisans anglais , obtenant un salaire double de celui des ouvriers de France , l'entrepreneur des manufactures qui l'a employé , peut vendre , à un prix beaucoup inférieur à celui qu'ils mettraient à leurs ouvrages imparfaits & grossiers , des quinquailleries d'un travail & d'un fini dont ils sont incapables. Il faut que deux choses concourent pour cela ; l'heureuse

préparation des matières & la promptitude des opérations. Jusqu'à ce que les Français puissent pénétrer le secret des machines anglaises, il est de leur intérêt de profiter & de jouir des ouvrages qu'il met à portée d'exécuter ainsi; puisque ceux qu'ils feraient eux-mêmes, seraient moins beaux & moins bons, & leur reviendraient infiniment plus cher à raison de l'emploi du tems, de celui d'un plus grand nombre de mains, & de l'imperfection des choses fabriquées.

C'est à cette réflexion, sans doute, que Paris doit la tolérance de l'administration; elle n'a garde de faire revivre les arrêts qui en proscriraient les magasins anglais. L'état lui aurait une bien plus grande obligation sans doute, si elle se procurait ces machines singulières & mystérieuses; rien n'était plus facile, un peu d'argent pouvait lui en acquérir le secret; mais par une fatalité inexplicable, il semble que son économie n'ait jamais rien en réserve pour faire le bien.

Ce que les Anglais ont trouvé d'avantages & de ressources dans leur génie inventif pour les manufactures en métaux, la nature le leur a donné par la supériorité & l'abondance des matières de celles de laine. Il ne faut jamais perdre de vue que les fabriques les plus intéressantes, & celles dont les débouchés sont les plus étendus & les plus faciles, sont toujours celles qui travaillent pour la consommation habituelle & courante du grand nombre. S'il était vrai, comme on le prétend en France, que les draps

supérieurs & tous les ouvrages fins qui se font en laine, fussent comparables à ceux d'Angleterre, il n'en ferait pas moins réel que les manufactures de cette dernière auraient encore sur celles de l'autre le plus grand avantage qu'elles puissent avoir. Des moindres laines il s'y fabrique une espèce de drap, appelé *drap de soldat*; la qualité en est excellente, & le prix beaucoup au-dessous de celui de tout ce que l'industrie française a pu produire. La nature de ses laines communes exige toujours un mélange de laines étrangères, qui doivent y entrer pour en lier le tissu & empêcher la trame de se briser; quelque petite qu'en soit la quantité, elle entraîne toujours une augmentation de valeur qui détruit la possibilité de toute concurrence. Il faut appliquer les mêmes principes d'économie à toute la bonnetterie, qui est une des branches des manufactures de laine.

En 1740, les manufactures de foye de la Grande-Bretagne étaient fort peu de chose: jusqu'à cette époque la France avait conservé la transcendance & presque l'exclusion, que les soins & l'attention de Colbert avaient donnée à toutes les fabriques de luxe sur celles de toute l'Europe. Quoiqu'introduites dans beaucoup d'endroits, sur-tout par l'émigration des protestans français, même en Flandre & en Italie les premiers berceaux de toute industrie manuelle, elles n'avaient pas le point de perfection où elles se sont rapidement élevées en Angleterre depuis ce tems. Outre les progrès qu'y ont fait le goût & la méthode des manufacturiers, le

commerce des Indes & du Levant n'ont point cessé de gagner sur celui des Français, & ont multiplié les facilités d'obtenir les matières écruës; en 1773, il est entré en Angleterre 3000 environ de soye au-delà de la quantité que n'en a importé la France cette même année. Il sortait déjà de leurs ateliers des étoffes comparables, pour la richesse, la beauté des nuances & le fini du dessin, à tout ce qu'ont produit Tours & Lyon: néanmoins leur industrie n'avait point la même variété d'espèces. Les tabis & les gros satins brochés étaient à-peu-près, ce qu'ils travaillaient à cet excès de supériorité; ils ont fait de plus grands pas dans un autre genre plus essentiel & plus fructueux: en conséquence vraisemblablement de la diminution du prix des matières, malgré la cherté de la main-d'œuvre, ils ont réussi à faire des foyeries légères qui ont plus de mérite que celles de France, & se sont débitées à des prix presque égaux. C'est bien plus par la concurrence dans cette espèce que par celles dans les étoffes les plus superbes, qu'ils peuvent nuire au débit des fabriques françaises.

Toujours attentive à saisir les objets généraux & le débit facile, la nation s'est appliquée avec succès à toutes les branches qui sont tournées dans ce sens; les indiennes, c'est-à-dire les toiles de coton ou de lin qui sont manufacturées & peintes en Angleterre, sont de plusieurs espèces. L'œil le plus habitué & le plus connaisseur hésiterait à distinguer leurs perles de celles de l'Inde; on a fait l'expérience de la durée de leurs couleurs, de leur résistance au blanchissage & à

l'usur. En délibérant jusqu'où l'on pourrait permettre l'importation de ces étoffes , il ne faut point perdre de vue ; que , quelques avantages qu'elles ayent sur celles que l'industrie française a tentées dans ce genre, il est peu probable que le luxe des femmes riches ou aisées les détache des foyeries , même les plus légères , pour un porter proportionnellement plus cher , & d'un bien moindre éclat. Quelques excès , à cet égard , seraient purement de passage & de caprice. Quant au commun qui pourrait donner dans celles de moindre qualité dont le prix proportionné est très - bas , on peut prévenir les abus par le tarif des entrées , qui ne suivrait point la valeur ni les qualités ; mais qui mettrait les inférieures hors de sa portée , en les taxant à l'égal des premières. Voilà comme on préviendrait une consommation trop étendue ; & cette recette doit être appliquée par la police mercantile à tous les objets qui peuvent avoir les mêmes inconvénients.

On ne doit point oublier qu'il est doublement mal-adroit , non-seulement de prohiber & de taxer , mais même de refuser entrée libre , franche & directe aux matières essentielles & premières dont peuvent avoir besoin les manufactures que l'on a soi-même : ce n'est point autant de pris sur l'étranger , c'est autant d'imposé & d'enlevé à son propre commerce. D'ailleurs , ou l'on a ces matières , ou on ne les a pas : si on les a , la préférence que les fabricans donneraient à celles de l'étranger , est une preuve de leur supériorité en qualité , ou avec

cette égalité de la modicité du prix ; & en leur ôtant l'avantage de se satisfaire à cet égard , c'est un tort qui porte bien moins sur l'industrie de l'étranger que sur soi , & dont le contre-coup ne peut manquer de se faire sentir lors de la vente de l'objet manufacturé , par la hausse qui s'y mettra en conséquence de tous les frais qu'aura supporté de plus l'industrie du fabriquant. Si l'on n'a pas ces objets de matière première , en les excluant de la part d'un tel peuple , uniquement parce qu'il est rival de notre puissance quoiqu'il ait pu les fournir de meilleure qualité & à plus bas prix , on sert encore bien moins ses préjugés & sa haine que l'on ne consulte mal ses besoins & ses intérêts ; faute politique énorme , sur laquelle la prévention & l'animosité n'ont que trop aveuglé les deux peuples d'Angleterre & de France , pendant que des tiers ont fait un profit sur tous les deux , qu'elle enlevait à l'un & à l'autre. Il faut appliquer ceci à l'égard de la France , aux huiles de vitriol , couperose , &c. , & aux autres ingrédients de la teinture dont la distillation est encore un mystère pour eux ; & qu'elle devrait moins craindre de tirer directement d'Angleterre que par d'autres tierces-voyes inévitables , à moins de défendre ou de surcharger de droits égaux celles de toutes les puissances qui commercent avec elle ; ce qui retomberait toujours sur elle même , comme le premier membre de ce dilemme doit l'avoir fait sentir.

L'Angleterre & la France ont également des objets qui proviennent de leurs colonies indé-

pendamment de ceux que fournissent le sol ou l'industrie de l'une ou de l'autre mère - patrie ; celles de la France beaucoup plus bornées qu'elles n'ont été suffisent néanmoins , non - seulement à la consommation propre de ce royaume, mais à une exportation considérable consistante en trois objets , savoir ; l'indigo , le sucre & le café. Les Anglais qui de tout tems ont été pénétrés de la maxime énoncée dans le paragraphe précédent , & à qui l'acquisition des matières premières pour les manufactures qu'ils sont intéressés à faire valoir paraît ne pouvoir jamais être trop facile , encouragent l'importation de l'indigo , en le laissant entrer franc de tout droit.

L'entrée des sucres des plantations françaises y est prohibée : l'esprit de cette défense ne peut être que d'encourager les plantations de cette nature dans leurs propres établissemens en empêchant la concurrence des premiers. Il est certain cependant que , si elle opère un bien , soit relativement aux colonies anglaises , soit à la navigation entr'elles & la mère-patrie ; d'un autre côté elle nuit aux raffineries de la Grande - Bretagne par ce même défaut de concurrence : borné , comme on est en France , à vendre les sucres bruts superflus au Nord , à la Hollande & aux villes anseatiques , on serait intéressé à ce qu'ils fussent admis en Angleterre ; l'administration pourrait y faire sur cet objet des réflexions favorables. La France aurait la concurrence des acheteurs , l'Angleterre celle des vendeurs , & les deux effets relatifs seraient également avantageux à toutes deux.

Quant aux caffés , l'objet n'est point de la même considération ; en Angleterre , ils payent par 112 liv. pesant 1 l. 13 s. 6 d. st. environ d'entrée simplement : le droit sur leur consommation est bien plus considérable ; mais , comme il regarde également les caffés étrangers & ceux de ses propres établissemens , il est inutile d'en parler.

Une autre ressource de la France est celle de ses manufactures : or dans la balance respective de leurs produits & de ceux des manufactures anglaises , attendu que ces dernières lui fourniront plus d'articles nécessaires ou de grosse consommation , & que les siennes leur porteront en échange plus d'objets de luxe & de superfluité , toute compensation faite ; quand il se trouverait un excédent numéraire de leur côté , il ne s'en suivrait pas pour cela qu'il y eût une perte effective du sien. La raison en est simple ; c'est que pour son argent , elle aurait reçu plus de valeurs réelles , & qu'au moins il faudrait porter en compte contre l'excédent en question , la différence utile qui résulterait de la matière & de la forme des choses. Que *Pierre* vende à *Paul* pour cent livres , & que *Paul* vende à *Pierre* pour cent cinquante : il paraît au premier coup d'œil , que *Pierre* doit gagner cinquante livres à ce commerce : si *Pierre* a acheté de *Paul* des outils pour cultiver le champ qui le nourrit lui & sa famille , & qu'il n'ait vendu à *Paul* , pour les cent livres en question , qu'un sixième du crû de ce champ , n'est-il pas évident que *Pierre* a dû retrouver , dans le parti qu'il a pu tirer des outils ,

tant par l'entretien des siens , que parce qu'il a pu vendre à d'autres , plus que les cinquante livres , qu'il a dû ajouter en argent au sixième des productions de sa terre , qu'il a vendu à *Paul*. Cette comparaison est exactement applicable à la situation *possible* de commerce de la France avec l'Angleterre ; contre tout ce que fourniraient de solide & d'usuel les manufactures de la dernière, l'industrie de l'autre offrira ce qu'une quinzième partie de ses citoyens fabrique de riche , d'élégant & de superflu. Il ne faut pas que l'épidémie de quelques superfluités anglaises , qui paraît avoir saisi la partie de la nation française qui est en état de satisfaire ses fantaisies , allarme sur la réalité de ce qu'on avance , & fasse croire que par la multitude de leurs caprices , ils puissent opposer dans l'échange , superfluités à superfluités. La nature & l'esprit des deux nations restreindraient leurs avantages à très-peu de choses ; & la manie passagère , que peut-être la difficulté de les avoir a causée en France , fut-elle encore plus marquée , la balance qu'on pourrait en prévoir serait inversée par le nombre comparatif de citoyens qui ont des fantaisies , & qui sont assez pécunieux pour les satisfaire dans l'un & l'autre royaume.

On ne manquera pas de prévoir qu'il y aurait beaucoup de difficulté à faire entendre aux Anglais qu'ils doivent donner entrée à leurs propres termes & discrétion aux tissus , aux galons , aux tentures , aux velours & autres riches foyeries de France ; mais outre que par-là ils pourraient s'appercevoir clairement qu'ils n'en paye-

raient que des frais intermédiaires de moins à la nation hollandaise, comme on le dira plus bas; & qu'ils sentent déjà combien des droits exorbitans & des prohibitions absolues deviennent abusifs sur les objets de grande valeur & de petit volume, il est un moyen de lever tous les obstacles que pourrait former la prévention plus que leur intérêt bien entendu. Si l'on n'appréhendait de donner à ces spéculations un tour extraordinaire & des circuits embarrassans, on les détaillerait ici.

Les linons, les batistes, manufactures que les Anglais ont tentées sans succès, sont un objet que la France opposera toujours avec avantage à toutes les cotonades & les mouffelines de l'Indostan; jamais elles n'ont pu leur en faire abandonner l'usage dans les choses même où l'on préfère ailleurs ces dernières. C'est pour eux un usuel indispensable, que la France leur fournirait bien plus abondamment encore, si les droits excessifs qui en gênent l'importation pouvaient être modérés en faveur des concessions équivalentes que l'on pourrait faire. Pour s'en réserver plus sûrement la fabrique exclusive, la France doit prévenir l'exportation du fil & du lin cru de la Flandre, &c., dont la qualité est aussi unique pour travailler en fin toilage, que celle des laines de la Grande-Bretagne pour la fabrication des draps.

Les modes de France, objets sur lesquels la main qui fabrique est payée plusieurs fois en sus de la valeur de la matière, & pour lesquels, soit dit sans satire, les têtes & les mains de ses savantes

favantes manufacturieres semblent particulièrement organisées & exclusivement privilégiées par toutes les autres nations. Les modes doivent entrer en considération dans ses fournitures à la Grande-Bretagne, en raison de la promptitude des Français à les imaginer & de l'avidité des Anglais à les adopter plus que jamais dans ce siècle, où le luxe gagne cette nation simple & énergique. Cet article forme un débouché des soieries légères qu'il entraîne dans sa composition, telles que petits satins, taffetas, rubans, blondes, &c. si on considère la différence de la nature & du prix de ces matières, sur tout lorsque la façon y est ajoutée, & si l'on apprécie ce que cette branche doit rendre, on regardera comme un bien faible objet les fouets, les éperons & les autres bagatelles d'acier ou de similor, que l'on pourra tirer d'Angleterre. Il est également dans l'ordre physique & moral, qu'en fait de commerce de colifichets, la nation la plus riche soit à la fin la dupe de la plus inventive & de la plus adroite; & sur ce chapitre, les talents des Français sont si avoués, que personne n'a jamais prétendu à la rivalité.

Il n'est presque aucun ouvrier en France, dans les choses de pur agrément & de goût (& Paris, dans le fond, n'est qu'un grand atelier de cette sorte d'artistes & d'artisans), qui n'entrevît sa petite fortune dans la transplantation de son talent à Londres; ce n'est pas sans fondement.

La bijouterie, où les façons égalent en prix la matière, & lui font par conséquent rapporter le double de ce qu'elle a coûté; branche où les

Anglais n'ont pu encore apprendre qu'à copier & à finir, & où les Français inventent & reproduisent sans cesse.

L'horlogerie, inférieure peut-être en bonté, mais plus séduisante par ses décorations & ses garnitures, & incomparablement moins chère.

La fourbissérie, plus élégante, plus variée, sur tout celle en or & en argent, moins chère aussi. L'arquebuserie, mieux embellie, d'une trempe meilleure & infiniment plus légère. Par quel principe en France, supposé qu'on en ait un, n'a-t-on point excepté de la prohibition faite d'exporter les armes, celles d'un travail recherché & d'un grand prix ? une politique maladroite pouvait seule appréhender de leur faire par-là un présent dangereux. C'est si peu pour eux un avantage, qu'au même-tems où elle en défendait la sortie, ils en défendaient l'entrée. Ces articles & une infinité d'autres qui coutent proportionnellement beaucoup, joueraient en faveur de la France dans la balance du commerce à établir entre les deux peuples.





CHAPITRE VIII.

Continuation du même sujet , leurs résultats actuels & possibles , conséquences relatives.

L'ON a bien moins entrepris de faire des projets d'importations & d'exportations réciproques d'une nation à l'autre , que d'insinuer qu'il pourrait s'en faire de très-avantageux , en entrant dans les vues & les idées d'industrie mutuelles. On va en rapprocher les états raisonnés , pour en abandonner la comparaison & la balance au discernement & à la sagesse des administrateurs du commerce qui devraient fournir la matière aux opérations & aux tentatives de celui des négociations. Ils devraient encore considérer avec la plus attentive réflexion , 1°. une quantité de menues provisions dont l'industrie des métayers , des ménagers & l'heureuse fécondité de presque toutes les provinces maritimes de France remplissent les marchés de ses ports , & dont la sortie , libre pour les Anglais qui y abordent , les portera à un bénéfice prodigieux pour tout son commerce intérieur , & sans crainte d'abus ou de conséquence funeste pour elle-même , si toute cette machine est conduite avec toute l'attention convenable.

2°. Qu'une pareille circonstance serait encore l'occasion de stipuler des avantages relatifs à sa pêche ; objet que les Anglais suivent généralement peu , excepté par rapport à leur propre consommation , & dont , par rapport à nombre de circonstances , la France aurait bien plus de raison de desirer l'ascendant qu'eux.

3°. L'avantage qu'au défaut d'établissmens suffisans ou assez bienfaits , le commerce de ses colonies aurait à se pourvoir souvent de nègres pour ses isles de l'Amérique , en les prenant à leurs forts , au lieu de les acquérir par une traite longue , incertaine & dangereuse , sur tout si l'on pouvait obtenir d'y porter en échange les articles propres à ce commerce qu'elle a elle-même. Tant d'autres points enfin dont l'obstination réciproque d'une rivalité invétérée a mutuellement déguisé les avantages.

La France ne doit point oublier , en se mettant en liaison de commerce avec l'Angleterre , de prévenir tous les pas que celle-ci pourrait faire contr'elle en étendant sa navigation & son commerce relativement aux autres puissances , c'est-à-dire qu'elle devrait , autant qu'elle pourrait , s'assurer par des arrangemens & des ordonnances que tout ce qu'elle apporterait en Espagne , en Portugal , en Italie , & dans le Nord sur-tout , & tout ce qu'elle en rapporterait s'en allât & vint chez elle par ses propres vaisseaux. Il lui est facile de puiser l'esprit de pareils réglemens dans ceux à qui l'Angleterre doit toutes ses prospérités maritimes. La dextérité & l'intelligence fera de leur donner un tour qui

puisse éluder le sens rigoureux de ses termes de traités, contractés avec les puissances commerçantes.

L'Angleterre & la France , au défaut d'une intelligence directe l'une avec l'autre , payent pour les objets qu'elles doivent tirer chacune de chez son adversaire , un tribut à l'industrie & à l'activité de la Hollande ; & au défaut de cette intelligence , elles seront toujours exposées à recevoir les objets prohibés d'une puissance par le canal d'un tiers , à moins de les prohiber de la part de toutes. Les Hollandais si bien placés pour profiter à cet égard de l'aisance que leurs donnent les traités de commerce passés , pouvant introduire la mercerie & quinquaille en France , font des profits considérables , soit comme commissionnaires , soit comme marchands en y apportant celles d'Angleterre qui ne fait que changer de nom en passant par leurs mains , ainsi que nombre d'autres articles. Il en est de même par rapport à ceux qui sont prohibés de France en Angleterre. Le profit de cette nation ne fut-il sur les deux autres que comme nous allons l'évaluer , la répartition seule de ce bénéfice que les parties intéressées peuvent se conserver , peut devenir sans contredire le motif & l'objet réciproque d'une convention avantageuse aux deux peuples , & à laquelle l'intérêt personnel devrait également les faire entendre.

PROFIT DE LA HOLLANDE

à titre d'entrepôt & de commission, &c.
ou d'achat & de vente,

1°. Sur les marchan-
dises en commission, 5. pr. $\frac{0}{100}$.

{ Etant pour frêts,
transports, assu-
rance des arti-
cles, soit d'Angle-
terre, soit de
France, d'aller &
de venir.

2°. 2 $\frac{1}{2}$. pr. $\frac{0}{100}$.

{ Pour magasinage,
entrepotage,
courtage & autres
frais généraux.

3°. 2 $\frac{1}{2}$. pr. $\frac{0}{100}$.

{ A pertes & profits
sur remises.

4°. 2 $\frac{1}{2}$. pr. $\frac{0}{100}$.

{ Pour commission
de banque, &c.

5°. 2 $\frac{1}{2}$. pr. $\frac{0}{100}$.

{ Pour commission
de réception &
d'expédition, &c.

Total. 15 pour cent.

1°. Sur *idem* par achat
& revente. . . 10. pr. $\frac{0}{100}$ { Pour profits ,
tant sur achats
que revente des
dits articles.

2°. 5. pr. $\frac{0}{100}$ { Pour frêts , trans-
ports , assurances,
&c.

3°. 5. pr. $\frac{0}{100}$ { A frais de remises,
banque , &c.

Total. . . . 20. pour cent.

Les trois états suivans présenteront sous trois divers points de vue le parallèle des importations & des exportations de l'un & l'autre peuple, c'est-à-dire ce qu'il fut, ce qu'il est & ce qu'il pourrait devenir après la consommation d'un traité : pour ne pas s'éloigner des plaussibilités, on a été obligé dans la dernière supposition de ne porter qu'à un point très-médiocre les concessions & les relâchemens mutuels. Les tableaux que l'on va voir n'ont pu être dressés que sur des approximations. Si celles-ci sont certaines, il y aurait de l'injustice à leur reprocher quelques faibles inexactitudes partielles, surtout si les résultats généraux approchent infiniment de la vérité. Les relevés des douanes sont toujours incertains, parce que les déclarations que l'on y fait sont souvent trompeuses, à raison de l'intérêt qu'ont les négocians d'y accuser plus ou moins en nature ou en valeur pour

éluder des droits d'entrée ou usurper des gratifications d'encouragement. Pour parer à leur inconvénient & y jeter de la justesse, il a fallu consulter ceux que la pratique a mis à portée de faire une appréciation vraisemblable des motifs & de la somme de ces élusions. Tout ce qui va & vient sous le nom de marchandises de Hollande, est entré comme tel sur les registres; dès-là même, une partie des imports mutuels est dérobé au calcul & ne peut être recouvré que par l'estimation. Le commerce d'interlope qui se fait du côté de la domination Britannique par une infinité de bâtimens de ses trois royaumes, les voies tortueuses & obliques que prend en France l'industrie des débitans pour échapper à l'hydre vigilante de la ferme, soit pour les objets d'entrée, soit pour les objets de sortie, malgré les ténèbres que la nature des opérations peut y répandre & le détail infini d'objets qu'elles embrassent, peuvent être plus facilement évalués. Pour faire avec la dernière justesse l'exhibition de tous ces objets, il faudrait avoir des lumières que les administrations elles-mêmes ne pourraient pas se procurer, & dont par conséquent la vérification absolue fera toujours une chimère; les aperçus que l'on en joint ici auront du moins la perfection d'en approcher beaucoup & d'être faits avec assez de soin & sur un fondement assez certain pour que, d'après les conséquences que l'on tirera de leurs parallèles, les parties intéressées puissent se déterminer sans erreur capitale & sans aucun préjudice; N^o. I.

N^o. I.

RÉSUMÉ général des exportations d'Angleterre en France, d'après les douanes de Londres, avant la guerre qui fut terminée par le Traité d'Utrecht en 1713, avec des évaluations convenables, pour une balance.

RÉSUMÉ de la balance de la terre, de la mer, & de l'air, d'Angleterre.

	Liv.	l.	d.
Etoffes de laine de toutes espèces	113081	11	0
Castors, Futaines, Chaussures, Bonnets, &c. d' <i>idem</i>	8287	7	6
Marchandises diverses d'exportation directe d'Angleterre, manufactures . . .	115494	9	5
Marchandises étrangères, suivant <i>idem</i> , importées du port de Londres en France, sous même époque, pendant une année ..	48842	11	10
Marchandises des Plantations, importées suivant <i>idem</i> , sous <i>idem</i> , pendant <i>idem</i> ..	9930	17	10
Marchandises du Levant, <i>idem, idem, idem</i> ..	25065	17	11
Marchandises des Indes, <i>idem, idem, idem</i> ..	101622	2	5
Drogues & plantes médecinales, &c. . . .	5649	19	0
Total . . .	427972	17	3
Marchandises diverses de toute nature, importées des ports divers d'Angleterre en France, pendant le même-tems . . .	105665	7	8
Supplément de quelques articles de l'un & de l'autre, dont les prix non énoncés sur les registres de douanes se trouvent portés & évalués ci-contre à	10000		
Exportation totale d'Angleterre en France	543637	4	11
Liv. 543637 -- 4 -- 11 ft. à 22 l. 10 s. tour.	12231837	7	11

Vins . . .
10 l.
Eau de vin
à 20 l.
Autres m
toutes
dites
Londr

Entrée

Savoir, V
Eau d
Autres pr
espèces

A ajouter
tion de

Liv. 158
10 l. 10 s.
A déduire

Balance ou
en faveur

RÉSUMÉ général des exportations de France en Angleterre, pareillement pendant une année, avec évaluation convenable, jointes aux relevés des douanes d'Angleterre avant le Traité d'Utrecht.

		Liv.	s.	d.
POUR LONDRES.				
ns.....	12760 tonneaux, à 17 liv.			
10 f. Sterling		223300	0	0
u de vie..	1568 tonneaux 215 gallons,			
à 20 liv. Sterling		31377	1	3
autres marchandises de toute nature & de				
toutes espèces, extrait des registres des				
dites douanes, importées de France à				
Londres.		300126	0	0
<i>entrée suivant idem dans les autres ports d'Angleterre :</i>				
voir, Vins	3888 $\frac{3}{4}$ tonneaux à 17 l. 10 f.	68053	2	6
Eau de vie	599 $\frac{3}{4}$ tonneaux à 20 l.	11995	0	0
autres produits & marchandises de toutes				
espèces pour les mêmes ports		635255	7	9
Total d'importation de France				
en Angleterre		1270106	11	6
ajouter un quart pour autant d'évaluation				
de la France ou interloppe		317526	12	9 $\frac{1}{2}$
Total		1587633	4	4 $\frac{1}{2}$
. 1587633 -- 4 -- 4 $\frac{1}{2}$ ft. à 22 liv.				
0 f. tournois	35721747 - 6 - 6			
réduire	12231837 - 7 - 11			
ance ou produit net				
aveur de la France	23,489,909 - 18 - 7			

Cet état d'importation réciproque considéré avec les yeux de la rivalité & de la jalousie a été le grand obstacle à la conclusion d'un traité de commerce en 1712. Cette matière fut alors vivement agitée dans le parlement Britannique. Le spéculateur qui en avait fait la base de son raisonnement & qui croyait y trouver des motifs invincibles de le rejeter à jamais , supposait que cette énorme disproportion en faveur de la France ne pouvait que s'augmenter beaucoup : " nous
,, importerons , disait - il , toujours la même
,, ou une plus grande quantité d'objets de ma-
,, nufactures ou du crû de la France ; & les
,, progrès vraisemblables de leurs manufactu-
,, res en laine diminueront les imports qu'elle
,, pourra faire des nôtres : nous ne saurions
,, donc trop nous éloigner de leur donner des
,, facilités de nous épuiser ainsi. " Ce système a prévalu , mais les circonstances & le tems ont bien démenti la conjecture qui en était la base. Les manufactures en laine n'ont pu , faute de matière & d'encouragement , faire des progrès en France ; ceux de celles d'Angleterre sont infinis ; & il leur en est résulté l'avantage de tous les commerces du monde où cette branche a de l'influence ; & par-tout elle en a à raison de la consommation du peuple. L'Angleterre en outre n'a plus tant à craindre des importations de soies crues ou ouvragées : elle y oppose celle qu'elle prend dans l'Italie, le Levant, la Perse & les Indes & celles qui sortent de ses fabriques travaillées. L'avantage diminuera en proportion de ce côté. Elle a aussi fait

des progrès immenses dans la mercerie , la quincaillerie , la ferraille & l'acier ; & par l'extension & la transcendance de sa navigation , elle peut lui apporter plus de choses de l'étranger. Ce qu'elle fournissait de ses plantations est considérablement augmenté par les besoins de la France & ses moyens. Tous les mêmes objets sont diminués chez la dernière : en outre les conséquences *de son acte de navigation* lui assurent, indépendamment de l'accroissement effectif de sa marine , 25 pour cent de profit tant sur les exports que sur les imports : & la somme totale de ces bons effets & de ce bénéfice réel augmentera encore , si jamais elle traite du commerce avec l'autre puissance , attendu qu'elle aura sûrement la sagesse de ne s'en départir en aucun point. Il faut convenir que ces circonstances démontrées altèrent étrangement ce fondement de son système. Le second tableau N^o. II. relatif à l'époque actuelle offre une balance de profit considérable dans le commerce des deux nations en faveur de l'Anglaise. Il est aisé de recueillir cependant , par le détail des articles , que ce profit n'émane point d'une différence sur les objets mêmes qui font la matière de ce commerce ; mais au contraire , la somme totale correspond à celle que les Anglais retirent de l'avantage des transports , de la vente par commission qui se fait de leurs envois dans les ports de France pour leur propre compte , de l'assurance qui s'en fait presque toujours chez eux. On peut encore y ajouter l'avantage du change par le plus grand nombre de remises à faire de

EXP

tant

tion

Hol

Manut

troch

Hol

Idem

March

grat

hui

March

ou

Articl

fer

pel

go

Marc

lan

N. E

à

fa

Articl

Che

Articl

N.

d

p

é

r

c

L.

EXPORTATION d'Angleterre en France, une année portant l'autre, dans l'état actuel des droits d'entrée & prohibitions, y comprises les ressources de l'interlope & la voie de la Hollande, de 1765 à 1769.

	Liv.	l.	d.
Manufactures de laine, soies de toute espèce, introduites en France par l'interlope ou la voie de Hollande	276536	3	1
Idem quincailleries, merceries, ferrailles, idem . .	239000		
Marchandises importées d'Angleterre, épicerie, graisseries, mine de plomb, alun, couperose, huile de vitriol, cochenille, &c. &c.	122866		
Marchandises du Levant, réexportées directement ou par la Hollande	32342	16	4
Articles des plantations anglaises, tabacs pour les fermes, les fabriques des provinces franches: pelleteries par la Hollande, gingembre, indigo, &c. &c.	215930		
Marchandises des Indes par interlope & par la Hollande	309500		
N. B. Il en a été vendu pour six millions tournois à notre compagnie par celle d'Angleterre avant sa chute.			
Articles de pharmacie, tant bruts que manufacturés.	15649	3	5
Chevaux 1000 à 1200 liv. l'un dans l'autre . . .	52000		
Articles divers d'Irlande	119835	4	7
N. B. Sur quoi la Hollande gagne au préjudice de de la France 33450 -- 10 -- 3 ft. & l'Angleterre, pour frêts, profits après l'exportation sur la vente, &c. y compris autres profits de navigation pour nous de port à port ou à l'étranger, & de retour: environ			
Total	458236	16	4
	1801896	3	9
L. 1801,896 -- 3 -- 9 } Suivant un milieu dans les variations actuelles du change, fait livres tournois, ci 41218375 - 5 - 9.			

EXPORTATION de France pour l'Angleterre, une année portant l'autre, dans l'état actuel des droits d'entrée & prohibitions, y comprises les ressources de l'interlope & la voie de la Hollande, de 1765 à 1769.

	L. tourn.	l.	d.
POUR LONDRES.			
Vins 12688 tonneaux à l'un portant l'autre 1000 liv. de premier achat	12688000		
AUTRES PORTS.			
Vins 3889 tonneaux à l'un portant l'autre	3889000		
POUR LONDRES.			
Eau-de-vie 3242 pipes à do. 600 liv. de premier achat	1945200		
AUTRES PORTS.			
Eau-de-vie 2131 pipes à dito	1278600		
Dentelles, soieries, modes, bijouteries, tentures, velours, linons; directement ou par la Hollande.	682000	12	11
Idem par interlope	126050		
Huiles, fruits & cires	62000		
Bleds, grains, produits naturels de France, iudigos, caffés & autres produits naturels des Colonies	842940		
Vente par interlope, en tout un quart	9782000		
Commerce de toute nature avec l'Irlande	3382000		
Total	34677790	12	11
Transporté ci-contre 41218375 -- 5 -- 9.			
à déduire	34677790	12	11
Balance en faveur de l'Angleterre liv. tournois . . . 6540584 -- 12 -- 10.			

France en Angleterre , que d'Angleterre en France. Mais la nature abrégée de ce travail ne permet pas même le résumé entier des détails qu'on a ramassés pour lui servir de base. La France , faute de pouvoir transporter elle-même en Angleterre , à raison des désavantages qu'elle trouverait sur ses marchandises ainsi transportées , par une suite de la loi Anglaise en faveur de sa propre navigation , perd dans le sens inverse tout ce que l'Angleterre gagne. L'une & l'autre nation perdent par la même raison , sur tout ce que la Hollande fait passer de l'une à l'autre le montant de tous les mêmes objets. L'évaluation exacte de ceci est impossible ; mais la perte est certaine & sa mesure probable est la perte du change qui est commune à l'Angleterre & à la France quand elles se remettent par Amsterdam. Outre que le revenu de l'un & de l'autre gouvernement est affecté par autant de moins que paye tel article venant de la Hollande , en proportion de ce qu'il aurait payé allant directement d'un pays à l'autre & que les prohibitions se trouvent éludées au profit du tiers qui est entre deux. Il faut que le bandeau de la haine & de la mauvaise jalousie ait été bien épais pour empêcher depuis long-tems de spéculer sur ces conséquences. C'est en grande partie par leur suite que la nation Hollandaise , au grand préjudice de la navigation Française , est venue à bout de faire la majeure partie de ses transports d'importation sur tout ; & ceci est la source d'une perte pécuniaire considérable , comme elle l'est d'un vuide immense dans

l'emploi & le nombre des gens de mer. En rétablissant une correspondance directe d'échange de tous les objets en question avec l'Angleterre, on ne doit guère espérer, il est vrai, qu'elle se relâche en rien des termes défavorables qui sont imposés à tous les transports faits par l'étranger de leurs marchandises dans ses ports, mais toutes les fois que ces mêmes droits n'iront pas à 10 pour cent de la valeur desdites marchandises; comme c'est un fait que les Anglais en venant les chercher chez les Français & les y obtenant aux prix du pays, trouvent constamment ces mêmes 10 pour cent à gagner sur la défaite chez eux. Il est clair que les autres y gagneront eux-mêmes toutes ces différences telles qu'elles se trouveront.

Une multitude de marchandises de France, dont l'importation en Angleterre est sévèrement prohibée, y est admise en venant d'autres endroits: ce n'est donc pas la nature même de la marchandise qui lui donne l'exclusion, mais simplement l'endroit d'où elle vient. La même chose peut se dire d'une infinité d'articles prohibés d'Angleterre en France. Et voilà précisément ceux sur qui toutes les nations de la part desquelles ils ne seront pas également prohibés, feront un profit inévitable, dont le montant fera le tarif d'une perte respective pour l'une & pour l'autre. Si ce n'est point leur nature qui les exclut, il est étonnant que cette considération n'ait jamais fait prendre des arrangements pour sauver réciproquement l'espèce de tribut que l'on paye à la vigilance, à l'industrie

& aux palliations des entreposeurs & des *dénatureurs*, si l'on veut bien permettre l'expression. On insiste sur ceci, parce que c'est au fond le point fixe de tous les raisonnemens à faire & l'objet de toutes les vues à suivre. Sur les effets perpétuellement ressentis par les nations Anglaise & Française sur-tout d'un pareil aveuglement, on pourrait établir cet axiome: *erreur, pour qui a deux voisins, d'exclure les denrées de l'un toutes & telles fois que l'autre pourra les lui rapporter*. Combien cette erreur deviendrait-elle plus préjudiciable, lorsqu'il s'agira de prohibitions aussi faussement établies sur des choses utiles & nécessaires? Or, on ne peut pas se dissimuler que c'est le cas de beaucoup de celles de France; les *ordonnances* Anglaises ne sont pas exemptes de ce vice. On ne multiplie pas les exemples; mais quel désavantage ne donne point à leur commerce d'Afrique le taux excessif des entrées sur les liqueurs de France qui y sont propres; ainsi que sur tous les articles de France qu'ils réexportent à l'étranger, *ce qu'on appelle le Drawback, ou le bénéfice de sortie* ne s'étendant jamais aux droits appelés droits Français, qui sont toujours les plus considérables? La France commet la même faute en mettant elle-même une enchère par des droits sur-numéraires ou prohibitions, qui ne font qu'ajouter au prix de tous les articles d'Angleterre qui lui arrivent alors par ailleurs. Elle se coupe une des ressources pour son commerce à l'étranger, à l'Inde & à ses colonies & se fait tort relativement à sa mise sur les objets de cette es-

pèce qu'elle y envoie , de tout ce que le tiers a gagné pour son entrepôt , ses frêts & ses palliations. Ceux qui connaissent la nature du commerce de l'Inde sentiront le vrai de ce qui vient d'être observé.

Il faut ajouter aussi , d'après un célèbre auteur Anglais sur cette matière , l'énoncé simplement des raisons qui font croire aujourd'hui d'après lui que les droits excessifs sur les objets d'importations que'conques ou les prohibitions trop multipliées sont une source d'abus & l'ouvrage d'une administration aveugle. Le succès de cette façon de penser à Londres est la réponse que l'on opposerait à ceux qui feraient un obstacle insurmontable des prétendus préjugés populaires qui s'élèveraient contre les concessions & les abbaïssemens de droits , auxquels le gouvernement pourrait entendre.

1°. Les droits excessifs empêchent l'Angleterre d'être un entrepôt ou magasin universel.

2°. Ils nuisent à l'accroissement de la navigation.

3°. Ils nuisent également à la formation & à l'augmentation du nombre des marins , où git la force de cet empire.

4°. Ils diminuent les capitaux des négocians.

5°. Ils encouragent & augmentent la consommation des superfluités étrangères.

6°. Ils encouragent la fraude & la contrebande.

7°. Ils ruinent les manufactures, sur tout celles de laine.

8°. Ils font sortir nos espèces.

Il serait infini d'entrer dans les autres raisons,

qu'allègue l'auteur, contre le tarif exorbitant des droits imposés à l'entrée de bien des articles, ainsi que de développer & de détailler les preuves dont il a appuyé celles que l'on a rapportées. Les idées de Clarke sont véritablement celles qu'adoptent les gens instruits, & le ministère qui voudra penser au plus grand bien de cette nation s'y rendra infailliblement.

Aux deux façons d'être respectives de l'Angleterre & de la France, dont on vient d'offrir le détail, la suspension de leurs haines pourrait faire succéder quelque chose de semblable à celles que nous allons mettre en contraste avec elles : l'une & l'autre furent alternativement onéreuses à ces deux puissances, celle dont il est question, leur serait constamment avantageuse. Le tableau qu'on s'en fait est simplement conjectural à la vérité : bien plus, il porte sur des suppositions de suppressions de droits & de levées de prohibitions d'une & d'autre part que des préventions enracinées ont accoutumé à regarder comme monstrueuses. Tout ce que l'on a dit sur les intérêts véritables des deux peuples, portait un caractère d'évidence propre à les dissiper ; néanmoins, pour ne point effaroucher les esprits difficiles à convaincre, on va se renfermer encore dans les bornes les plus étroites que la convenance bien sentie, dans les premiers moments de sa victoire sur les animosités & les préjugés, pourrait espérer d'en obtenir. Il a fallu encore consulter soigneusement la nature des choses & des hommes, les moyens actuels d'acquiescer & d'échanger des deux nations & la fom-

me relative de leurs besoins & de leurs fantaisies. L'observation de tous ces points donne de la solidité à tout ce qui pourrait paraître systématique dans cet aperçu & laissera peu de carrière aux doutes & à l'entêtement des contradicteurs ; No. III.

La balance si légère en faveur de la France qui en résulte, souffrira, sans contredit, des augmentations & des diminutions ; qui plus est, elle passera souvent du côté de l'Angleterre ; mais il a déjà été observé que la balance pécuniaire & numérique du commerce entre deux peuples n'était ni la plus intéressante ni la plus réelle. La mesure des profits politiques véritables qu'une nation peut faire sur une autre, est la subsistance des hommes ; ce principe tient à l'axiome indisputable, que la première richesse & la première puissance sont produites par la population. Celle-ci serait augmentée & trouverait les moyens de son entretien & de son aisance dans les effets de l'énorme circulation qu'une pareille masse de commerce ne pourrait manquer de mettre en activité. Chacune des deux nations en recueillerait également les fruits ; la France, sans contredit, par l'avantage & la supériorité relative à son existence physique & à toutes ses ressources naturelles, l'Angleterre, par les circonstances qui ont du rapport à sa situation maritime & au caractère de l'industrie intelligente & toujours secondée d'un peuple actif autant qu'il est libre.

Il en résulterait des profits directs qui porteraient sur les commerces relatifs d'exportation, par

par exemple , moyennant les *Drawback* , les *Bounty's* assignés sur les articles divers que l'on exporte & réexporte en Angleterre , la France en y proportionnant ses droits d'entrée , les aurait au prix auquel le consommateur anglais les a pour son propre usage ; & par une conséquence très-simple , en en favorisant la réexportation par quelqu'encouragement équivalent , ou du moins par la remise du droit perçu , elle pourrait les faire entrer dans son commerce avec l'étranger à avantage égal & soutenir même la concurrence de l'Angleterre sur ses propres articles. Cette autre nation de son côté pourrait tirer le même parti des siens. Cette spéculation est vérifiée d'avance par les avantages qu'avait le commerce de Dunkerque aux colonies & ailleurs où il portait les articles d'Angleterre & de Hollande dans des tems où d'autres raisons accessoires n'avaient point encore rebuté les armateurs de ce port , & où ils pouvaient suivre une branche de commerce devenue ruineuse depuis pour eux.

Les idées que l'on vient d'exposer ne sont pas tout-à-fait étrangères aux ministres des cours de Londres & de Versailles. Elles ont frappé tour-à-tour les uns & les autres. Ils se sont arrêtés sur leur évidence , ils se sont observés & n'ont point tardé à opposer à leur propre bonne volonté ce même fantôme de préjugés nationaux dont ils fentaient l'illusion. La cour de France d'un côté fortement prévenue de l'impuissance d'agir où les préoccupations du peuple anglais peuvent mettre son souverain , a craint de faire de vaines démarches & de compromettre inutilement sa

gloire en parlant la première : les inquiétudes de l'Espagne , qui tiennent plus au caractère de son roi actuel qu'à toute autre chose , lui ont encore fait un obstacle. Pour le lever , elle aurait voulu peut-être que la première ouverture vint de l'Angleterre. Une pareille circonstance est très-difficile sans doute , mais nullement impossible à faire naître. Peu de négociateurs , à la vérité , sont capables de la préparer & de l'amener. Ceux qui sont revêtus de la confiance d'un peuple auprès d'un autre & qui ont osé se charger de l'intérêt de leur patrie , doivent toujours être capables de discerner avec sagacité deux points essentiels , c'est-à-dire , de connaître & d'approfondir dans tout le détail , l'étendue & les rapports , tout ce qu'il y a à faire ou à tenter en faveur de la nation dont ils ménagent les intérêts , & s'efforcer , avant d'en coucher aucun plan , de déterminer également jusqu'à quel point ceux du peuple auprès de qui ils traitent , admettront leurs efforts , & concourront aux opérations qui pourront être proposées. S'ils ont démêlé avec justesse ces deux termes , ils peuvent se flatter de concevoir & d'entreprendre rarement en vain : il ne sera plus question , pour arriver au succès , que de répandre dans leurs démarches cette prudence qu'il y a à opposer à l'esprit des cours , où l'on a toujours plus de défiance encore que de lumières. Il faut s'y accommoder souvent en embarrassant de mille petits alentours de finesse & d'importance ce qui irait de soi-même , si l'on ne s'était accoutumé à un certain train de chicanes & de mystères , que le vulgaire prend pour la

politique , & qui n'en est que le masque & la grimace.

Quelques contrariétés ou quelqu'opposition que l'on veuille supposer entre deux peuples , il sera toujours dans les ressources de l'imagination de la bonne politique , des possibilités de conciliation & des moyens de leur procurer un état d'harmonie & d'intelligence moins funestes à leurs prospérités que toutes les finesse de leur discorde. *Walpole & Fleury* , pour qui les lumières du génie & la bonté du cœur avaient dissipé les petites illusions de l'antipathie populaire, l'avaient senti ; ils allaient le prouver par le bonheur des deux nations : il est plus que vraisemblable que , si la vie & le ministère de ces deux hommes eussent été prolongés , ils auraient pensé à établir une paix durable par le lien de ce même commerce, qui sans cela doit être la source continuelle des hostilités.

Il faudrait de la part de la France , pour coopérateur d'un ministre tel que le Cardinal , un homme capable de prendre en même-tems langue à la bourse de Londres , & de communiquer sans affectation avec tous les partis ; il serait indispensable qu'un tour heureux , ouvert & simple , & tous les procédés de la discrétion la plus étudiée jettassent d'abord un voile sur son caractère public : par ces qualités & ces alentours , il devrait se mettre à portée de séduire par des lumières nouvelles le corps du commerce si prépondérant en Angleterre ; ce personnage suppose une connaissance détaillée de tous les objets , la facilité de la langue , & un ton presque

national. Les idées qu'un émissaire aussi différent de tous ceux que la France y a eus jusqu'à présent, s'efforcerait d'accréditer, seraient assurées par l'effet immanquable des préventions anglaises, de trouver un grand nombre de contradicteurs malgré tout ce qu'elles auraient de lumineux : il faut donc par dessus tout, leur opposer la dextérité, les circonstances & la patience. Les deux peuples ont certainement encore d'anciennes atteintes d'envie & d'émulation, dont les racines n'ont point été tout-à-fait arrachées, malgré les changemens réels d'intérêts politiques qui sont survenus. Les préoccupations de cette nature sont plus faciles à éluder & à tromper qu'à détruire tout d'un coup ; & cette voie est en même-tems la plus sûre & la plus facile. A Londres, où aucune innovation de quelque conséquence ne se fait sans tumulte, il faudrait avoir jusqu'à la précaution de jeter en avant, par les corollaires apparens du plan, que les Français sont absolument les dupes du marché. Chose bien aisée vis-à-vis d'une multitude qui, dans ce pays de turbulence & de liberté, sur des simulacres, tous les jours, selon l'espèce, casse les vitres, ou allume des feux de joie.

Par habitude & par patriotisme, tous les ouvrages qui traitent du bien public sont dévorés à Londres, par la nombreuse espèce de spéculateurs, dont une nation où tout est soumis à l'examen de chaque particulier, doit abonder : soit par le charme de la nouveauté, par l'attrait du système, soit par esprit de parti, tout essai politique y prend une vogue rapide. Ce serait à l'a-

gent que l'on vient de décrire à mettre à profit cette épidémie & à tâter les esprits. La discussion du pour & du contre , de manière cependant à laisser toujours la balance & l'avantage à l'Angleterre ; la démonstration évidente de celui d'une négociation que l'on supposerait avoir été entamée , mais contredite & rejetée par les ministres ; c'en serait peut-être assez dans de certaines crises pour précipiter l'opposition même , dans les vues les plus éloignées des préventions Britanniques : le ministère qui en aurait craint l'obstacle , se verrait entraîné à ses propres fins par l'illusion qu'on aurait su leur faire. Sans cette préparation , il serait à craindre que ses meilleures intentions fussent soupçonnées de perfidie , & que le bandeau des haines & des préventions ne dérobat aux préjugés populaires les résultats les plus avantageux & les plus frappans. Alors , cette ambition de succéder à la faveur , cette soif du ministère qui s'enveloppe du manteau du patriotisme pour se mettre mieux à prix , & qui peuple les communes d'orateurs de la liberté , ne manquerait pas d'y peindre tous les profits pour la France & tous les dangers pour une patrie malheureuse livrée à la corruption ministérielle. La conduite à tenir vis-à-vis du ministère même , aurait aussi ses détours , ses écueils & ses dangers. Il faudrait connaître la cour autant que la nation. Le soin de dresser de pareilles instructions est trop étranger à la théorie des vues que l'on pourrait se proposer , pour en donner ici le détail. On va recueillir & mettre sous un aspect

raccourci tous les objets qui ont du concider dans cette première partie.



CHAPITRE IX.

Conclusion des chapitres précédents.

Tous les grands empires dont l'histoire des âges divers du monde offre successivement le tableau , ont disparu l'un après l'autre de la surface de la terre : tous ont trouvé dans l'excès de leur grandeur les principes & les causes de leur destruction. Peut-être la politique moderne, en mettant un frein à l'ambition qui égara les chefs des nations anciennes , trouvera-t-elle des moyens de perpétuer l'existence des grands Etats par cette espèce d'équilibre qui fait que les uns balancent la puissance des autres & qui intéresse les voisins à l'appui des voisins. Ce n'est point assez néanmoins qu'elle les garantisse ainsi des dangers du dehors , il faut aussi qu'elle écarte ces sources de ruine & de dissolution qui peuvent exister dans leur intérieur , & après avoir fermenté dans leur sein , causer leur bouleversement , ou tenter la cupidité des nations qui les entourent , en lui présentant des lambeaux, que les divisions civiles ou les désordres de l'anarchie rendraient faciles à saisir.

Il est aisé de sentir par le développement des

matières que l'on a traitées dans cette première partie, combien le rapprochement & la réunion de l'Angleterre & de la France peuvent contribuer à les mettre l'une & l'autre au dessus de ces deux inconvéniens. Poids capitaux, comme nous l'avons dit, de toute la balance politique de l'Europe, il leur faut, pour le bien général, autant que pour leur bien propre, une égalité & un repos qui influe sur toute cette vaste machine & l'assujettisse à l'équilibre continuel que leurs seuls mouvements peuvent déranger. Il semble que les grandes invasions se soient précisément terminées où a commencé le développement & la formation de ces deux grands Empires. Leur solide existence paraît encore être la barrière où viennent s'arrêter les efforts impuissans de l'esprit de conquête, qui autrefois inonda l'Europe de tous les barbares dont la misère & l'indigence précipita des torrents du fond des forêts du nord dans les champs plus heureux du centre & du midi. S'ils cessaient d'être, ou si leur puissance & leur considération pouvaient être assez affaiblies pour que ces peuples belliqueux osassent tenter des usurpations nouvelles, il est très-apparent que le même esprit, le même besoin & les mêmes principes réveilleraient leur avarice & leur férocité, & que toute cette partie du monde serait encore ensanglantée par des Alaric & des Attila. La preuve gît dans les faits mêmes qui s'étendraient inmanquablement avec les circonstances; n'est-il point dans ce siècle des princes dont l'esprit aussi avide & aussi inquiet n'a offert d'autres disparités avec ces conquérans

que celles qui appartiennent à l'âge où ils se trouvent, & dans qui les usurpations qu'il leur a été possible de faire, démontrent assez les mêmes dispositions meurtrières & dangereuses, quoique contraintes par la différence des tems ?

Il est nécessaire pour asseoir le bien universel, que les nations Britannique & Française soient à-peu-près ce qu'elles sont ; il serait périlleux pour les autres & pour elles-mêmes que leur puissance s'étendit au-delà. Est-ce la paix entre-elles ou la continuation de la rivalité passée & des atteintes réciproques qu'elles peuvent se porter, qui leur préservera cette existence relative ? D'après tout ce que l'on vient de voir, il paraît facile de statuer sur cette question intéressante.

Le dépérissement intérieur de l'Angleterre, qui provient de l'épuisement que lui cause l'énormité des dettes qu'elle a été obligée de contracter, est évidemment à un période au delà duquel son renversement est marqué. Cette situation critique & forcée est l'ouvrage de cette jalousie excessive, autant que mal-entendue, qui toujours lui fit voir une usurpation sur ses grandeurs & ses prospérités dans le moindre pas que faisait la France pour sortir de son désordre & de sa langueur. En vain l'empire Britannique se flatte de sa consistance & de sa perpétuité, soit par l'assiette de cette constitution admirable où les trois puissances politiques & législatives sont balancées avec tant de concert & d'harmonie, soit par la situation de ses forces maritimes, soit par son extension dans le Nouveau-Monde & dans les régions les plus distantes de l'Univers,

où l'on veut supposer tous ses sujets soumis & ses flottes voguant sous les auspices de la liberté & de la victoire : elle a dans elle-même le germe de sa décadence & de sa destruction, & nous avons fait voir que rien ne pouvait le développer plus facilement qu'un de ces éclats que les principes de la politique respective entr'elle & la France peuvent amener d'un moment à l'autre.

Par un enchaînement incroyable d'inattentions, de fautes & d'excès, l'empire Français avec plus de ressources est exposé à des inconvénients dont le principe est aussi dans son intérieur, & ne peut disparaître non plus que par les mesures qu'il prendra pour se mettre à l'abri des terreurs continuelles que l'Angleterre est venue à bout de lui inspirer. Le tems & les abus les plus criants de l'autorité arbitraire ont dépouillé ses peuples rebutés d'une grande partie de l'enthousiasme qui leur faisait voir de la grandeur dans les délires ambitieux de leur maître, & nommer vertu patriotique ce dépouillement volontaire auquel ils ont souscrit avec tant d'ardeur, toutes les fois qu'il était question de concourir à l'exécution de projets monstrueux ou de réparer les brèches qu'avaient faites au corps de l'Etat ébranlé leur ignorance ou leurs vices. L'expérience de douze siècles, la sensation d'une misère qui s'est propagée de génération en génération, d'abord sous un grand nombre de tyrans féodaux, & depuis sous un seul despote, leur dessillent enfin les yeux. La nature qui fait briller sur leurs têtes le soleil le plus tempéré & le plus fécond, en même-tems qu'elle offre le sol le

plus riche sous leurs pas , ne les avait point destinés à la privation la plus rigoureuse & à l'indigence la plus générale. Le contraste des peuples, à qui elle n'accorda que de faibles avantages relatifs , & qui sous les auspices de la liberté civile qui leur traça des constitutions plus populaires & plus sûres , se procurent une abondance & des facilités qu'ils n'ont pas , réveille le sentiment de l'amour propre individuel & écarte l'illusion de l'engouement public. Cette disposition dans les esprits prescrit à ses maîtres le ménagement futur des hommes & des propriétés. Or ce soin doit entraîner l'extinction de toutes idées d'hostilité contre un peuple que sa situation défensive met au dessus des victoires qu'il serait possible de remporter sur lui , & dont la haine & la rivalité priva toujours la France d'une des ressources qui pouvait enrichir ses sujets; le commerce, canal de l'opulence dont il jouit lui-même , & que le genre de sa puissance effective & actuelle le rend capable de s'approprier sans peine exclusivement.

Ainsi les situations relatives de ces deux nations leur prescrivent la paix pour la sûreté des autres & pour le maintien de ce qu'elles font elles-mêmes.

Cette paix essentielle & nécessaire ne peut être réellement assise & fondée que sur l'oubli réciproque de tous ces motifs de discorde , ouvrage & production des préjugés les plus faux : & sur l'anéantissement de leurs causes réelles , si toutes fois il en existe. Tout ce qui divisa ces deux peuples jaloux dans les siècles reculés , où

des princes ambitieux prodiguaient le sang de leurs sujets à leurs querelles particulières, est anéanti par les traités qui ont enfin fixé le partage des souverainetés. On ne les verra plus combattre pour les successions auxquelles leurs alliances leur donnaient des droits incertains que l'ambition du plus fort venait toujours à bout de mettre de son côté. La cause personnelle des rois ne devant plus allumer la guerre, l'intérêt de leurs peuples sollicite évidemment d'en éteindre jusqu'à la dernière étincelle. On a été jusqu'à dire que l'Amérique même, cet objet de leur émulation jalouse, doit plutôt réunir leurs forces & leurs armes que les diviser. On a fait voir que leurs intérêts relatifs à ceux des autres princes de l'Europe exigent qu'elles se liguent désormais pour n'avoir plus à leurs prodiguer leurs trésors & à leur présenter leur épuisement comme un degré qui les aide & leur sert à monter à la prééminence & à la puissance transcendante.

On a recueilli dans les faits mêmes qu'offre le passé, ces points fondamentaux d'une meilleure politique que celle qui les égara; on a ajouté qu'après avoir cessé de se nuire inutilement, elles pouvaient encore se servir avec efficacité: l'examen de leurs productions respectives a servi de base à cette assertion. On les a vu coïncider par leur échange à l'avantage mutuel en y mettant une condition raisonnable & satisfaisante : *que chacune d'elles ne tenterait pas la prérogative impossible & chimérique de tout avoir & de tout fournir ; mais au contraire recevrait de l'autre*

sans scrupule, & contribueraient à une réciprocité dont les fruits seraient repartis.

Après le développement de ces vues si évidemment analogues à la suppression de leurs dangers & de leurs calamités, on a été jusqu'à faire pressentir les voyes qui pourraient conduire à les réaliser. Les sophismes politiques que les anciennes préventions nationales peuvent néanmoins accumuler contre les idées systématiques qu'elles s'efforceront de relever dans cet Essai, feront vraisemblablement plus d'impression que la simplicité des raisons qu'on y expose, parce que les hommes & les nations sont également dupes de l'habitude; ou que ceux à qui la force d'esprit & la netteté de leur pénétration permettraient de s'en dépouiller, supposeront à cet égard la multitude incorrigible. Ce n'est point le défaut de lumières qui, à diverses époques, a empêché les hommes d'état de retenir les empires chancelans sur le bord de leur ruine; c'est la timidité plutôt & la crainte de les voir rejeter. Il faudrait aux nations à leurs périodes désastreuses des administrateurs qui, aux vues du génie, réunissent toute la chaleur de l'enthousiasme du véritable patriotisme. Le concours d'hommes de cette espèce est seul capable d'effacer jusqu'à la trace de l'extravagante politique qui a placé l'Angleterre tremblante & la France désolée dans les points d'épuisement, de multiplicité & de faiblesse où elles se trouvent l'une & l'autre. S'il en existe de ce caractère & que cet Essai tombe entre leurs mains, nous ne désespérons pas de voir convertir le système sanglant

des peuples de l'Europe en une pacification permanente qui portera sur un fondement moins compliqué que l'être de raison enfanté par l'humanité & l'imagination exaltée de l'abbé de St. Pierre. S'il eut connu les faits décisifs qui ont mis les armes à la main à l'Angleterre & à la France, toute l'étendue de la dépendance où le reste de l'Europe devrait être de ces deux potentats, il n'aurait pas regardé leur ligue générale comme indispensable au maintien de la tranquillité. Depuis la dissolution de l'empire énorme & précaire de Charles-Quint, depuis l'affaiblissement graduel de la monarchie Espagnole, ces deux grandes nations ont donné le mouvement à toutes les autres. Ecraquées elles-mêmes par les secousses auxquelles elles se sont livrées, elles ont fourni à quelques unes l'occasion de devenir considérables & touchent peut-être à l'époque d'en recevoir l'impulsion à leur tour, par conséquent à celle de leur ruine. Le moment en est certainement marqué à celui où elles ne feraient plus que des puissances secondaires.

Leur réunion est le seul moyen qui leur reste; en prévenant à tems une inversion fatale que l'abus de leurs ressources a seul pu amener, elles peuvent encore partager, pour ainsi dire, la souveraineté sur les autres peuples. Nous avons déjà dit que la Pologne préparée par son désordre intérieur aux entreprises de ses voisins, n'avait eu qu'une faible & fausse assurance contr'elles dans les stipulations des traités de Westphalie & autres, parce que les traités ne sont rien sans l'appui de

la force. L'épuisement de la France, la situation resserrée de l'Angleterre leur ôtaient les moyens d'intervenir dans la querelle; mais en supposant même leur état moins assujéti à des circonstances passives, leurs divisions inévitables, ou leur auraient lié respectivement les bras, ou auraient rendu leurs effets funestes à elles-mêmes & vains pour cette république qui n'en aurait pas moins été démembrée par des princes qui n'auraient manqué ni de prétextes ni d'adresse pour mettre chacun de leur côté une de ces deux puissances; l'événement qui a anéanti ce vaste état, peut se répéter sur des dominations moins étendues & ajouter successivement, avec des conséquences moins senties d'abord, au pouvoir des potentats qui ont profité du moment. Le système existant aidera infailliblement ces nouvelles tentatives, quels que soient les hommes que la providence mettra à la tête des deux peuples qui peuvent & qui doivent s'y opposer. Leur réunion au contraire, quels que puissent être leurs chefs, en laissant se multiplier dans leur sein toutes les forces qui pourraient y éclore, si leurs haines ne se hâtaient de les moissonner, formera un frein à toute ambition étrangère : se respecter & se ménager par rapport à elles-mêmes & en imposer à toutes les autres, ne feront qu'une seule & même chose.

La seconde partie de cet ouvrage destiné à décrire l'état actuel de l'Europe, confirmera toutes ces spéculations; mais les efforts de toutes les cours pour prévenir l'exécution de tout ce

qui pourrait y ressembler, font plus que les démontrer.

L'Espagne également inquiète & jalouse de voir l'Angleterre régner sur des nations immenses & nombreuses en Amérique, tandis qu'elle y puise dans ses mines le significatif insuffisant à ses besoins, n'a cessé depuis quelques années de faire des tentatives pour entraîner la France dans les hostilités qu'elle serait trop faible pour pousser seule bien loin contre l'Angleterre. Au commencement de la guerre dernière, elle avait donné une preuve tardive de sa faiblesse en venant au secours de son alliée. Les triomphes de la Grande-Bretagne sur elle ont dû la convaincre de tout ce qu'elle aurait à en craindre, si isolée & par elle-même elle devait s'opposer à ses efforts. La politique Anglaise exaltée par l'ambition de quelques ministres dont les vues, quoiqu'elles ne fussent point dépouillées de fondement, n'avaient point assez considéré tous les obstacles, a projeté plus d'une fois de la dépouiller de tout ce qu'elle possède dans l'Amérique méridionale. Metween ministre de Georges II. resserra cette idée dans des bornes qui la rendaient plus raisonnable & plus facile à exécuter, non pas la conquête, mais le pillage par surprise & la dévastation momentanée de ses possessions les plus importantes, à l'exemple des Forbans & des Flibustiers; c'était concilier l'intérêt des Anglais qui ne doivent plus s'étendre, avec tout le mal qu'il soit possible de faire à l'Espagne. Et c'est un danger dont la France sans marine ne la garantira pas plus qu'elle ne peut s'en mettre à

couvert elle-même. Le conseil de Madrid s'est donc égaré toutes les fois qu'il a voulu interrompre la tranquillité de l'Europe en commettant des hostilités contre une puissance que sa réunion à la France doit peu épouvanter ; & les systèmes déterminés de pacification que celle de Versailles a opposés à ses intrigues & à ses entreprises, pourraient passer pour également sages & judicieux, s'ils n'avaient été forcés par des circonstances impérieuses.

Il est très-certain que le premier intérêt de toute nation & de tout état doit être sa prospérité intérieure. C'est le terme naturel des vœux de tous les sujets ; c'est l'objet & le premier devoir des princes. Nous avons dit que la France avait besoin d'une profonde paix pour se procurer le loisir de mettre en œuvre les moyens d'y atteindre : on a démontré que cette paix stable n'aurait jamais de garant assuré qu'une intelligence bien établie avec l'Angleterre. A ce motif personnel qui doit l'y déterminer, se joint la considération puissante de voir que l'intérêt de ses alliés actuels ne peut coïncider avec le sien. La maison de Lorraine entée sur la maison d'Autriche, assise sur le trône de l'Empire, paraît être aujourd'hui de toutes les couronnes celle qui tient le plus à elle par la méprise politique dont il a été parlé. Ni comme chef de l'Empire, ni comme dominateur d'une partie de l'Italie, ni comme souverain des Pays-Bas, *Joseph* ne doit désirer les succès de son alliée. Ils contrediraient également l'orgueil de son rang & l'intérêt de ses domaines. Tous les princes d'Allemagne

magne & du Nord , qui dans les guerres se font enrichis par ses subsides ou fortifiés par son appui, doivent faire des vœux pour qu'elle ait besoin d'eux ; aucun ne peut applaudir à ses victoires ; au contraire, les triomphes de l'Angleterre qui ne tient point au continent & jamais ne doit aspirer à y tenir, sont indifférents à tous. Ainsi la France essuyera toujours seule le fardeau, & s'exposera à perdre en Europe & en Asie, où personne ne peut aller à son aide, tandis que tous se réuniraient plutôt que de souffrir qu'elle se dédommageât en Europe.

Cette foule de peuples & de souverains sans côtes maritimes & sans navigation propre, qui n'atteignent aux objets de consommation & de jouissance, que produisent le Nouveau-Monde & les Indes, que par un intermédiaire, n'ont qu'un intérêt très-secondaire à voir la puissance commerciale partagée. Cet intérêt ne peut toucher directement que la nation qui peut entrer dans ce partage : par la nature & la position de toutes choses, elle ne peut attendre d'eux aucune assistance pour y atteindre. Si elle s'est convaincue qu'ils ne lui permettront jamais aucune autre espèce d'aggrandissement ; que de son côté elle ne doit point le désirer ; que celui du trafic qui entraînera la multiplication de ses richesses & le redoublement de l'aisance de ses sujets, est pour elle le seul but louable d'une ambition raisonnée & bienfaisante ; elle doit détourner ses yeux & sa confiance de tous ces amis faibles & intéressés qui, loin de seconder ses armes, verraient ses victoires avec envie, ses pertes avec indif-

férence , & peut-être prendraient part à ses dépouilles ; & ne plus s'appuier que sur l'intérêt du potentat que leur ruse & leur adresse lui a toujours opposé , combiné sagement avec le sien. Tout invite l'Angleterre à accéder à ce concert ; on en a vu les raisons. Deux isles d'un espace médiocre , comparées à l'étendue de leur domination en Asie & en Amérique , sont également incapables d'en fournir les dominateurs & les défenseurs ; elles ne peuvent en conséquence embrasser le commerce maritime de l'univers. Si les Anglais ont craint d'avoir des concurrents , c'est une nécessité pour eux d'avoir des coopérateurs. Quel inconvénient y aura-t-il à les convertir en alliés , de rivaux qu'ils sont ? à mesure que la puissance qui résulte de la population s'étendra dans le nouvel univers qu'ils ont assujetti , ils auront à craindre des divergences & à désirer des secours. Les nations dont ils ont ainsi à appréhender & à attendre , sont entraînées vers eux par le même intérêt : elle ne feraient donc pas un mauvais marché d'acheter en même tems l'une de l'autre la garantie mutuelle d'une existence hors d'Europe , que leur division peut leur faire perdre un jour à toutes , & de s'assurer les moyens d'y travailler en paix à s'y rendre plus florissantes & plus heureuses.

Effrayée de l'ambition d'un prince qui abusait de sa puissance , l'Europe presque entière se liguait pour affermir la sûreté des divers empires qui la composent , sur les traités de Westphalie & d'Utrecht. Ces conventions où se concentrèrent toutes les idées de la politique inspirée par le

soin de la préservation personnelle , arriverent trop tard pour avoir la solidité qu'on a du y chercher. Les succès qui avaient couronné l'ambition de quelques unes des parties dans les guerres précédentes , les défaites qui en avaient humilié & affaibli quelques autres, y mirent une inégalité forcée qui en prépara la rupture. Si au lieu de suivre la disproportion qu'avait mis entre les contractans le sort des armes, ces traités eussent précédé les guerres qu'ils se sont faits, il est apparent qu'ils auraient pu être maintenus , & que la balance à laquelle on a prétendu y parvenir , aurait offert un véritable équilibre.

Réveillées par ce qui vient d'arriver à l'Angleterre , toutes les puissances maritimes & qui ont des colonies dans les deux mondes, peuvent prévoir avec elle qu'il faut que leur pouvoir y soit balancé & garanti en même tems. Si la convention solennelle qui y établira leurs droits futurs & y stipulera cette garantie réciproque, précède des événemens d'hostilités , qui peuvent également faire illusion à l'orgueil du vainqueur & à l'abattement du vaincu ; il est à présumer qu'elles seront conçues avec une consistance, une force & en même-tems une coïncidence d'intérêts, qui en écartera ce germe de destruction que toutes les circonstances contraires avaient mises dans les traités qui jusqu'à présent ont servi de base aux droits des peuples de l'Europe.

F I N.

A V E R T I S S E M E N T.

Les éditeurs se sont assuré la suite de cet ouvrage qui traitera successivement de toutes les puissances de l'Europe ; ils en donneront dans quelque tems d'ici un second volume sur la Prusse, la Russie & l'Empire.



TABLE

DES CHAPITRES

de cette première partie.

I NTRODUCTION. De l'Angleterre & de la France.	page VII
Chapitre I. De l'Angleterre au dedans.	1
Chapitre II. De la France au dedans.	24
Chapitre III. Des colonies Françaises & Anglaises.	44
Chapitre IV. Essai sur un établissement pour l'Inde Française.	61
Chapitre V. Des liaisons de la France & de l'Angleterre avec quelques puissances, & des rapports de ces deux puissances entr'elles.	91
Chapitre VI. De la France commerçante avec l'Angleterre sur les productions du sol.	119
Chapitre VII. De l'Angleterre commerçante sur ses productions naturelles & sur celles de ses colonies.	159
Chapitre VIII. Continuation du même sujet, leurs résultats actuels & possibles, conséquences relatives.	179
Chapitre IX. Conclusion des chapitres précédents.	198